

VOYAGES
AUTOUR
DU MONDE.

Vol 249
n 269

RELATION DES VOYAGES

ENTREPRIS PAR ORDRE

DE SA MAJESTÉ BRITANNIQUE;

ACTUELLEMENT REGNANTE;

POUR FAIRE DES DÉCOUVERTES DANS
L'HÉMISPHERE MÉRIDIONAL,

*Et successivement exécutés par le Commodore BYRON,
le Capitaine CARTERET, le Capitaine WALLIS
& le Capitaine COOK, dans les Vaisseaux le DAU-
PHIN, le SWALLOW & l'ENDEAVOUR:*

RÉDIGÉE d'après les Journaux tenus par les différens
Commandans & les Papiers de M. BANKS.

P A R

J. HAWKESWORTH,

Docteur en Droit.

TRADUITE DE L'ANGLAIS.

TOME QUATRIÈME.



A LAUSANNE,

Chez LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE.

M. DCC. LXXIV.

RELATION DES VOYAGES

ENTREPRIS PAR ORDRE
DE SA MAJESTÉ BRITANNIQUE;
ACTUELLEMENT REGNANTE;
POUR FAIRE DES DÉCOUVERTES DANS
L'HÉMISPHERE MÉRIDIONAL,
Et successivement exécutés par le Commandeur BYRON,
le Capitaine CARTERET, le Capitaine HALLIS
Et le Capitaine COOK, dans les Nautes le DART-
MOUTH, le SWALLOW Et l'ENDEAVOUR:
RÉDIGÉE d'après les Journaux tenus par les différents
Commandans & les Rapports de M. HARRIS.

P A R

J. HAWKESWORTH,
Docteur en Droit.

TRADUITE DE L'ANGLAIS.

TOME QUATRIÈME.



A LAUSANNE,
Chez LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE.
M. DCC. LXXIX.



RELATION
D'UN VOYAGE
FAIT AUTOUR DU MONDE,

Dans les années 1769, 1770 & 1771,
Par JACQUES COOK, commandant le
vaisseau du Roi l'Endeavour.



LIVRE III.

CHAPITRE III.


*Situation dangereuse où se trouva le vaisseau dans
sa traversée de la Baie de la Trinité à la Ri-
vière Endeavour.*

JUSQU'ICI nous avons navigué sans acci-
dent sur cette côte dangereuse où la mer, dans 1770.
une étendue de vingt-deux degrés de latitude,
c'est-à-dire de plus de treize cents milles, ca-

1770. che par-tout des bas-fonds qui se projettent brusquement du pied de la côte & des rochers qui s'élevent tout-à-coup du fond en forme de pyramide. Jusques-là aucuns des noms que nous avions donnés aux différentes parties du pays, n'étoient des monumens de détresse; mais en cet endroit nous commençâmes à connoître le malheur, & c'est pour cela que nous avons appelé *cap de Tribulation* la pointe la plus éloignée qu'en dernier lieu nous avons apperçue au nord.

Ce Cap git au $16^{\text{d}} 6^{\text{m}}$ de latitude S. & au $214^{\text{d}} 39^{\text{m}}$ de longitude O. Nous gouvernâmes au N. $\frac{1}{4}$ N. O. à trois ou quatre lieues le long de la côte, ayant de 14 à 12 & 10 brasses d'eau: nous découvrîmes au large deux isles situées ou 16^{d} de latitude S. à environ six ou sept lieues de la grande terre. A six heures du soir, la terre la plus septentrionale qui fût en vue, nous restoit au N. $\frac{1}{4}$ N. O. $\frac{1}{2}$ O., & nous avions au N. $\frac{1}{2}$ O. deux isles basses & couvertes de bois, que quelques-uns de nous prirent pour des rochers qui s'élevoient au-dessus de l'eau. Nous diminuâmes alors de voiles, & nous ferrâmes le vent au plus près, en voguant à la hauteur de la côte à l'E. N. E. & N. E. $\frac{1}{4}$ E.; car c'étoit mon dessein de tenir le large toute la nuit, non-seulement pour éviter le danger que nous appercevions à l'avant, mais encore pour voir s'il y avoit quelques isles en pleine mer, d'autant plus que nous étions très-près

de la latitude assignée aux isles découvertes par Quiros, & que des géographes, par des raisons que je ne connois pas, ont cru devoir joindre à cette terre. Nous avions l'avantage d'un bon vent & d'un clair de lune pendant la nuit; en portant au large depuis six, jusqu'à près de neuf heures, notre eau devint plus profonde de 14 à 21 brasses; mais pendant que nous étions à souper, elle diminua tout-à-coup, & retomba à 12, 10 & 8 brasses dans l'espace de quelques minutes. Sur le champ j'ordonnai à chacun de se rendre à son poste, & tout étoit prêt pour virer de bord & mettre à l'ancre; mais la sonde marquant au jet suivant une eau profonde, nous conclûmes que nous avions passé sur l'extrémité des bas-fonds que nous avions vus au coucher du soleil, & qu'il n'y avoit plus de danger. Avant dix heures, nous eûmes 20 & 21 brasses; comme cette profondeur continuoit, les officiers quitterent le tillac fort tranquillement & allerent se coucher. A onze heures moins quelques minutes, l'eau baissa tout d'un coup de 20 à 17 brasses, & avant qu'on pût rejeter la sonde, le vaisseau toucha. Il resta immobile, si l'on excepte le soulèvement que lui donnoit la houle en le battant contre le rocher sur lequel il étoit. En peu de momens tout l'équipage fut sur le tillac, & tous les visages exprimoient avec énergie l'horreur de notre situation. Comme nous avions gouverné au large avec une bonne brise l'es-

 1770. pace de trois heures & demie, nous savions que nous ne pouvions pas être très-près de la côte. Nous n'avions que trop de raisons de craindre que nous ne fussions sur un rocher de corail; ces rochers sont plus dangereux que les autres, parce que les pointes en sont aiguës & que chaque partie de la surface est si raboteuse & si dure qu'elle brise & rompt tout ce qui s'y frotte, même légèrement. Dans cet état, nous abattîmes sur le champ toutes les voiles & les bateaux furent mis en mer pour sonder autour du vaisseau. Nous découvrîmes bientôt que nos craintes n'avoient point exagéré notre malheur, & que le bâtiment ayant été porté sur une bande de rochers, il étoit échoué dans un trou qui se trouvoit au milieu. Dans quelques endroits il y avoit de 3 à 4 brasses d'eau, & dans d'autres il n'y en avoit pas quatre pieds. Le vaisseau avoit touché le cap au N. E. & à environ trente verges à tribord, l'eau avoit une profondeur de 8, de 10 & de 12 brasses. Dès que la chaloupe fut en mer, nous abbatîmes nos vergues & nos huniers, nous jettâmes l'ancre de toue à tribord, nous mîmes l'ancre d'affourche avec son cable dans le bateau, & on alloit la jeter du même côté; mais en sondant une seconde fois autour du vaisseau, l'eau se trouva plus profonde à l'arrière; nous portâmes donc l'ancre à la poupe plutôt qu'à l'avant, & après qu'elle eut pris fond, nous travaillâmes de toutes nos forces

au cabestan, dans l'espoir de remettre à flot le vaisseau si nous n'enlevions pas l'ancre ; mais à notre grand regret nous ne pûmes jamais le mouvoir ; pendant tout ce tems , il continua à battre contre le rocher avec beaucoup de violence , de sorte que nous avions de la peine à nous tenir sur nos jambes. Pour accroître notre malheur , nous vîmes à la lueur de la lune , flotter au tour de nous les planches du doublage de la quille & enfin la fausse quille , & à chaque instant la mer se préparoit à nous engloutir. Nous n'avions d'autre ressource que d'alléger le vaisseau , & nous avions perdu l'occasion de tirer de cet expédient le plus grand avantage ; car malheureusement nous échouâmes à la marée haute , & elle étoit alors considérablement diminuée ; ainsi en allégeant le bâtiment , de manière qu'il tirât autant de pieds d'eau de moins que la marée en avoit perdu en tombant , nous ne nous serions trouvé que dans le même état où nous étions au premier instant de l'accident. Le seul avantage que nous procuroit cette circonstance , c'est que la marée montante soulevant le vaisseau sur les rochers , il ne battoit pas avec autant de violence. Nous avions quelque espoir sur la marée suivante , mais il étoit incertain que le bâtiment pût tenir jusqu'alors ; d'autant plus que le rocher grattoit sa quille sous l'épaule du tribord , avec une si grande force qu'on entendoit le ratiflement de la cale de l'avant ; notre

1779.

situation ne nous permettoit pas de perdre du tems à des conjectures, & nous fîmes tous nos efforts pour opérer notre délivrance que nous n'osions espérer. Les pompes travaillèrent sur le champ; nous n'avions que six canons sur le tillac; nous les jettâmes à la mer avec toute la promptitude possible, ainsi que notre lest de fer & de pierres, des futailles, des douves & des cerceaux, des jarres d'huile, de vieilles provisions & plusieurs autres des matériaux les plus pesans. Chacun se mit au travail avec un empressement qui approchoit presque de la gaieté, & sans la moindre marque de murmure ou de mécontentement: nos matelots étoient si fort pénétrés du sentiment de leur situation qu'on n'entendit pas un seul jurément; la crainte de se rendre coupable de cette faute, dans un moment où la mort sembloit si prochaine, réprima à l'instant cette profane habitude, quelque empire qu'elle eut.

Enfin la pointe du jour (le 11) parut, & nous vîmes la terre à environ huit lieues de distance, sans appercevoir dans l'espace intermédiaire, une seule île sur laquelle les bateaux eussent pu nous conduire pour nous transporter ensuite sur la grande terre, en cas que le vaisseau fût mis en pièces. Le vent tomba pourtant par degrés, & nous eûmes calme tout plat d'assez bonne heure dans la matinée; s'il avoit été fort notre bâtiment auroit infailliblement péri. Nous attendions la marée haute

à onze heures du matin ; nous portâmes les ancres en dehors , & nous fîmes tous les autres préparatifs pour tâcher de nouveau de remettre le vaisseau à flot ; nous ressentîmes une douleur & une surprise qu'il n'est pas possible d'exprimer , lorsque nous vîmes qu'il ne flotloit pas de plus d'un pied & demi , quoique nous l'eussions allégé de près de cinquante tonneaux , car la marée du jour n'étoit pas parvenue à une aussi grande hauteur que celle de la nuit : nous nous mîmes à l'alléger encore davantage , & nous jettâmes à la mer tout ce qui ne nous étoit point absolument nécessaire. Jusqu'ici le vaisseau n'avoit pas fait beaucoup d'eau ; mais à mesure que la marée tomboit , l'eau y entroit avec tant de rapidité , que deux pompes travaillant continuellement , pouvoient à peine nous empêcher de couler à fond : à deux heures , deux ou trois voies d'eau s'ouvrirent à tribord , & la pinasse , qui étoit sous les épaules , toucha fond. Nous n'avions plus d'espoir que dans la marée de minuit , & afin de nous y préparer , nous plaçâmes deux ancres d'affourche , l'une à tribord & l'autre directement à la poupe ; nous mîmes en ordre les cap-moutons & les palans dont nous devons nous servir , pour tirer les cables peu-à-peu , & nous attachâmes fortement une des extrémités des cables à l'arrière , afin que l'effort suivant pût produire quelque effet sur le vaisseau , & qu'en raccourcissant la longueur du cable qui étoit

1770. entre lui & les ancres, on pût le remettre au large & le détacher du banc de rochers sur lequel il étoit. Sur les cinq heures de l'après-midi nous observâmes que la marée commençoit à monter ; mais nous remarquâmes en même-tems que la voie d'eau faisoit des progrès allarmans, de sorte qu'on monta deux nouvelles pompes ; malheureusement il n'y en eut qu'une qui fût en état de travailler : trois pompes manœuvroient continuellement, mais la voie d'eau avoit si fort augmenté que nous imaginions que le vaisseau alloit couler à fond, dès qu'il cesseroit d'être soutenu par le rocher. Cette situation étoit effrayante, & nous regardions l'instant où le vaisseau feroit mis à flot, non pas comme le moment de notre délivrance, mais comme celui de notre destruction : nous savions bien que nos bateaux ne pourroient pas nous porter tous à terre, & que quand la crise fatale arriveroit, comme il n'y auroit plus ni commandement ni subordination, il s'ensuivroit probablement une contestation pour la préférence, qui augmenteroit les horreurs du naufrage même & nous feroit périr par les mains les uns des autres ; cependant nous savions très-bien que si on en laissoit quelques-uns à bord, ils auroient vraisemblablement moins à souffrir, en périssant dans les flots, que ceux qui gagneroient terre, sans aucune défense contre les habitans, dans un pays où des filers & des armes à feu suffiroient à peine

pour leur procurer la nourriture ; & que quand même ceux-ci trouveroient des moyens de subsister , ils seroient condamnés à languir le reste de leurs jours dans un désert horrible , sans espoir de goûter jamais les consolations de la vie domestique , séparés de tout commerce avec les hommes , si on en excepte des Sauvages nus qui passeroient leur vie à chercher quelque proie dans cette solitude , & qui étoient peut-être les hommes les plus grossiers & les moins civilisés de la terre.

La mort ne s'est jamais montrée dans toutes ses horreurs qu'à ceux qui l'ont attendue dans un pareil état ; & comme le moment affreux qui devoit décider de notre sort , approchoit , chacun vit ses propres sentimens peints sur le visage de ses compagnons ; cependant tous les hommes qu'on put épargner sur le service des pompes , se préparèrent à travailler au cabestan & au vindas , & le vaisseau flottant sur les dix heures & dix minutes , nous fîmes le dernier effort & nous le remîmes en pleine eau. Nous eûmes quelque satisfaction à voir qu'il ne faisoit pas alors plus d'eau que quand il étoit sur le rocher ; & quoiqu'il n'y eût pas moins de trois pieds neuf pouces dans la cale , parce que la voie d'eau avoit gagné sur les pompes , cependant nos gens n'abandonnerent point leur travail , & ils parvinrent à empêcher l'eau de faire de nouveaux progrès. Mais ayant souffert pendant plus de vingt-quatre heures

1770.

une fatigue de corps & une agitation d'esprit excessives & perdant toute esperance, ils commencerent à tomber dans l'abattement : ils ne pouvoient plus travailler à la pompe plus de cinq ou six minutes de suite ; après quoi chacun d'eux, entierement épuisé, s'étendoit sur le tillac, quoique l'eau des pompes l'inondât à trois ou quatre pouces de profondeur. Lors, que ceux qui les remplaçoient avoient un peu travaillé & qu'ils étoient épuisés à leur tour, ils se jettoient à terre de la même maniere que les premiers, qui se relevoient pour recommencer leurs efforts ; c'est ainsi qu'ils se soula geoient les uns les autres, jusqu'à ce qu'un nouvel accident fut près de terminer tous leurs maux. Le bordage qui garnit l'intérieur du fond d'un navire est appelé la *carlingue*, & entre celui-ci & le bordage de l'extérieur, il y a un espace d'environ dix-huit pouces : l'homme qui, jusqu'alors, avoit mesuré la hauteur de l'eau, ne l'avoit prise que sur la carlingue & avoit fait son rapport en conséquence ; mais celui qui le remplaça pour le même service, la mesura sur le bordage extérieur, par où il jugea que l'eau avoit gagné en peu de minutes, sur les pompes, dix-huit pouces, différence qui étoit entre le bordage du dehors & celui de l'intérieur : à cette nouvelle le plus intrépide fut sur le point de renoncer à son travail ainsi qu'à ses esperances, ce qui auroit bientôt jeté tout l'équipage dans la confusion du desef-

poir. Quelque terrible que fût d'abord pour nous cet incident ; il devint par occasion la cause de notre salut : l'erreur fut bien-tôt découverte , & la joie subite que ressentit chacun de nous en trouvant que son état n'étoit pas aussi dangereux qu'il l'avoit craint , fut une espèce d'enchantement qui sembla faire croire à tout l'équipage qu'à peine restoit-il encore quelque véritable péril. Cette confiance & cet espoir , mal-fondés , inspirèrent une nouvelle vigueur ; & quoique notre état fût le même que lorsque nos gens ralentirent leur travail par fatigue & par découragement , cependant ils réitérèrent leurs efforts avec tant de courage & d'activité , qu'avant huit heures du matin les pompes avoient gagné considérablement sur la voie d'eau. Chacun parloit alors de conduire le vaisseau dans quelque havre , comme d'un projet sur lequel il n'y avoit pas à balancer ; & tous ceux qui n'étoient pas occupés aux pompes , travaillèrent à relever les ancres. Nous avions pris à bord l'ancre de toue & la seconde ancre , mais il nous fut impossible de sauver la petite ancre d'affourche , & nous fûmes obligés d'en couper le cable ; nous perdîmes aussi le cable de l'ancre de toue parmi les rochers ; mais dans notre situation , ces pertes étoient des bagatelles auxquelles nous ne faisons pas beaucoup d'attention. Nous travaillâmes ensuite à arborer le petit mât de hune & la vergue de misaine , & à remorquer le vaisseau au S. E.

1770.

& à onze heures , ayant une brise de mer , nous remîmes enfin à la voile & nous portâmes vers la terre.

Il étoit cependant impossible de continuer long-tems le travail nécessaire , pour que les pompes gagnassent sur la voie d'eau ; & comme on ne pouvoit pas en découvrir exactement la situation , nous n'avions point d'espoir de l'arrêter en dedans : dans cet état M. Monkouse , un des Officiers de poupe , vint à moi & me proposa un expédient dont il s'étoit servi à bord d'un vaisseau marchand , qui , ayant une voie qui faisoit plus de quatre pieds d'eau par heure , fut pourtant ramené sain & sauf de la *Virginie* à Londres. Le maître du vaisseau avoit eu tant de confiance dans cet expédient , qu'il avoit remis en mer son bâtiment , quoiqu'il connût son état , ne croyant pas qu'il fût nécessaire de boucher autrement sa voie d'eau. Je n'hésitai point à laisser à M. Monkouse le soin d'employer le même expédient , qu'on appelle *larder la bonnette* ; quatre ou cinq personnes furent nommées pour l'aider , & voici comment il exécuta cette opération : il prit une petite bonnette en étui , & après avoir mêlé ensemble une grande quantité de fil de carret & de laine , hachés très-menu , il les piqua sur la voile aussi légèrement qu'il lui fut possible , & il étendit par-dessus le fumier de notre bétail , & d'autres ordures ; si nous avions eu du fumier de cheval il auroit été meilleur. Lors-

que la voile fut ainsi préparée, on la plaça au-
 dessous de la quille, au moyen de quelques 1770.
 cordes qui la tenoient étendue; la voie, en
 tirant de l'eau, tira en même tems de la sur-
 face de la voile, qui se trouvoit au trou; la laine
 & le fil de carret, que la mer ne pouvoit pas
 entraîner, parce qu'elle n'étoit pas assez agi-
 tée pour cela; cet expédient réussit si bien que
 notre voie d'eau fut fort diminuée, & qu'au
 lieu de gagner sur trois pompes, une seule suf-
 fit pour l'empêcher de faire des progrès. Cet
 événement fut pour nous une nouvelle source
 de confiance & de consolation; les gens de l'é-
 quipage témoignèrent presque autant de joie
 que s'ils eussent déjà été dans un port; loin
 de borner dès-lors leurs vues à faire échouer
 le vaisseau dans quelque havre, ou d'une isle ou
 d'un continent, & à construire de ses débris
 un petit bâtiment qui pût nous porter aux indes
 orientales, ce qui avoit été quelques momens
 auparavant le dernier objet de notre espoir,
 ils ne pensèrent plus qu'à ranger la côte de la
Nouvelle-Hollande, afin de chercher un lieu
 convenable pour le radoub, & poursuivre
 ensuite notre voyage comme si rien ne fût ar-
 rivé. Je dois à cette occasion rendre justice &
 témoigner ma reconnoissance à l'équipage,
 ainsi qu'aux personnes qui étoient à bord,
 de ce qu'au milieu de notre détresse, on
 n'entendit point d'exclamations de fureur
 & de ce qu'on ne vit point de gestes de déses-

~~1770.~~ 1770. poir ; quoique tout le monde parût sentir vivement le danger qui nous menaçoit ; chacun , maître de soi , faisoit tous ses efforts avec une patience paisible & constante , également éloignée de la violence tumultueuse de la terreur & de la sombre létargie du désespoir.

Sur ces entrefaites , comme nous avions un petit vent de l'E. S. E. nous dresâmes le grand mât de hune & la grande vergue , & nous portâmes vers la terre jusqu'à environ six heures du soir (du 12) quand nous mîmes à l'ancre par 17 brasses : à sept lieues de distance de la côte & à une lieue du banc de rochers sur lequel nous avions touché.

Ce banc de rochers ou ce bas-fond , gît au 15^d 45^m de latitude S. & à six ou sept lieues de la *Nouvelle-Hollande* ; ce n'est pas le seul bas-fond qu'il y ait sur cette partie de la côte , sur-tout au nord , & nous en avons vu un autre au sud , sur l'extrémité duquel nous passâmes , pendant que nous avions des sondes si inégales , environ deux heures avant d'échouer : une partie de ce bas-fond est toujours au-dessus de l'eau & a l'apparence d'un sable blanc ; une partie de celui qui manqua nous faire périr , est aussi à sec à la marée basse ; il consiste en cet endroit de pierres de sables , mais tout le reste est un rocher de corail.

Tandis que nous étions à l'ancre pendant la nuit , nous trouvâmes que le vaisseau faisoit environ quinze pouces d'eau par heure , ce qui

n'annonçoit pourtant pas un danger prochain , & à six heures du matin du 13 , nous appareillâmes pour porter au N. O. avec une petite brise du S. S. E. en tenant toujours le cap vers la terre. A neuf heures nous passâmes tout près & en dehors de deux petites isles situées au 15^d 41^m de latitude S. & à environ quatre lieues de la *Nouvelle-Hollande* ; je les appellai *Hope Islands* , (*Isles de l'Espérance*) parce que dans notre danger , le dernier objet de notre espérance , ou plutôt de nos desirs , auroit été d'y aborder. A midi nous étions à environ trois lieues de la terre : & au 15^d 37^m de latitude S. la partie la plus septentrionale de la *Nouvelle-Hollande* qui fût en vue ; nous ref-
toit au N. 30 O. , & les *isles de l'Espérance* s'é-
tendoient du S. 30 E. au S. 40 E. La sonde rapportoit alors douze brasses , & nous avions plusieurs bancs de sable en dehors de nous ; à ce tems la voie d'eau n'avoit pas augmenté , mais afin d'être prêts à tout événement , nous fîmes des préparatifs pour larder une autre bonnette : l'après-midi , ayant une petite brise du S. E. $\frac{1}{4}$ E. j'envoyai le maître avec deux bateaux , pour sonder à l'avant du vaisseau , & pour chercher un havre où nous pussions nous radoubier & remettre le vaisseau en estive. A trois heures nous vîmes une ouverture qui avoit l'apparence d'un havre , & nous louvoyâmes tandis que les bateaux l'examinèrent ; mais ils trouverent bientôt que l'eau n'étoit pas assez

1770.

profonde pour le vaisseau. Quand le soleil fut près de se coucher ; comme il y avoit plusieurs bas-fonds autour de nous , nous mîmes à l'ancre par quatre brasses à environ deux milles de la côte , la terre s'étendant du N. $\frac{1}{2}$ E. au S. $\frac{1}{4}$ S. E. $\frac{1}{2}$ E. La pinasse étoit toujours en mer avec un des contre-mâtres , qui revint à neuf heures , & rapporta qu'à environ deux lieues au-dessous du vent , il avoit précisément découvert un havre convenable ; où il y avoit assez d'eau ; & qui offroit d'ailleurs toutes les commodités qu'on pouvoit desirer pour débarquer sur la côte ; ou pour mettre le vaisseau à la bande.

En conséquence de cette découverte , je levai l'ancre à six heures du matin , du 14 ; & après avoir détaché deux bateaux en avant ; pour se tenir sur les bas-fonds que nous avions aperçus dans notre route ; nous courûmes vers le havre ; mais malgré toutes nos précautions , nous n'eûmes un moment que trois brasses d'eau. Dès que nous eûmes dépassé ces bas-fonds , j'ordonnai aux bateaux d'aller dans le canal qui conduit au havre ; & alors le vent commença à souffler : heureusement nous avions un endroit pour nous réfugier ; car nous reconûmes bientôt que le vaisseau ne vouloit plus manœuvrer ; il avoit deux fois refusé de prendre le vent : notre situation n'étoit pas sans danger , quoiqu'elle eût pu être plus périlleuse. Nous étions embarrassés parmi des bas-fonds ;

&

& j'avois de fortes raisons de craindre d'être chassés deffous le vent, avant que les bateaux pussent se placer de maniere à diriger notre route ; je mouillai donc par quatre brasses à environ un mille de la côte, & je fis signal aux bateaux de revenir ; j'allai ensuite moi-même dans le canal que je trouvai très-étroit, & je le balisai. Le havre étoit aussi plus petit que je ne comptois, mais il étoit tres-propre à l'usage que j'en voulois faire ; & il est très-remarquable que dans tout notre voyage, nous n'avions trouvé aucun mouillage qui pût nous procurer les mêmes avantages dans les circonstances où nous étions. A midi notre latitude étoit de 15^d 26^m S. Le reste du jour & toute la nuit, le vent fut trop frais pour nous hasarder à lever l'ancre & à entrer dans le havre ; & afin de nous mettre encore plus en sûreté, nous mîmes les vergues de perroquet sur le pont ; nous désenvergûâmes la grande voile & quelques-unes des petites ; nous amenâmes le mât du petit perroquet, nous rentrâmes le boute-hors de beaupré ; & nous désagréâmes la vergue de civadiere, dans la vue d'alléger l'avant du vaisseau autant qu'il seroit possible, afin de pouvoir parvenir à sa voie d'eau, que nous supposâmes être dans cette partie : au milieu de la joie d'une délivrance inespérée, nous n'avions pas oublié que notre conservation ne tenoit qu'à un bouchon de laine. Le vent continuant, nous gardâmes notre poste

1770.

toute la journée du 15 : le 16, il se modéra ; & sur les six heures du matin nous virâmes à pic , dans le dessein de mettre à la voile , mais nous fûmes obligés d'abandonner l'entreprise & de filer de nouveau le cable. Il faut observer que la brise de mer qui souffloit très-frais , quand nous mîmes à l'ancre , continua avec la même force presque tous les jours que nous y restâmes : nous n'eûmes calme que pendant que nous étions sur le rocher & une autrefois ; le vent même qui nous porta sur la côte , s'il s'étoit levé dans le tems de notre détresse , auroit certainement mis notre bâtiment en pieces. Le soir de la veille , nous avions aperçu un feu près du rivage vis-à-vis de nous , & comme nous étions forcés de rester quelque tems dans cet endroit , nous ne désespérions pas de faire connoissance avec les naturels du pays. Nous vîmes le jour un plus grand nombre de feux sur les collines , & nous découvrîmes avec nos lunettes quatre Indiens qui marchaient le long de la côte ; ils s'arrêtèrent & allumerent deux feux , mais il nous fut impossible de deviner quelle étoit leur intention.

Le scorbut commença alors à se manifester parmi nous avec des symptômes très-effrayans : notre pauvre Otahitien , Tupia , qui se plaignoit depuis quelque - tems que ses gencives étoient malades & enflées , & qui , suivant l'avis du chirurgien , prenoit une grande quantité de jus de limon , avoit alors des boutons

livides sur les jambes & d'autres marques infail-
libles que la maladie avoit fait un progrès ra-
pide, malgré tous nos remèdes parmi lesquels
on lui avoit administré sur-tout du quinquina.
La santé de M. Green, notre astronome, s'af-
foiblissoit, & ces circonstances entre plusieurs
autres nous faisoient desirer impatiemment
d'aller à terre.

Le matin, du 17, quoique la brise fût tou-
jours fraîche, nous nous hasardâmes à lever
l'ancre & pousser la barre au vent vers le ha-
vre; mais dans la route, le vaisseau toucha
deux fois. Nous le remîmes à flot la première,
sans peine, mais la seconde il tint fortement.
Nous abattîmes la vergue de misaine, les pe-
tits mâts de hune & les boute-de-hors, & nous
en fîmes un radeau le long du vaisseau: heureu-
sement la marée montoit &, à une heure de l'a-
près-midi, le bâtiment flotta. Nous le remor-
quâmes bientôt dans le havre, & après l'avoir
amarré le long d'une greve escarpée au sud,
nous portâmes à terre avant la nuit, les an-
cres, les cables & toutes les hanfieres.





C H A P I T R E I V.

Ce que nous fîmes sur la Riviere Endeavour pendant qu'on y radouboit le Vaisseau. Description du Pays adjacent, de ses Habitans & de ses productions.

LE matin, du 18, nous construisîmes un pont du vaisseau au rivage ; la côte étoit si escarpée que le bâtiment flotloit à vingt pieds de distance de la greve : nous dressâmes aussi deux tentes à terre, une pour les malades & l'autre pour les provisions qui furent débarquées dans le courant de la journée. Nous y envoyâmes toutes les futailles vuides & une partie de l'équipement. Dès que la tente pour les malades fut prête, ils allerent à terre au nombre de neuf, & je dépêchai le bateau afin de tirer la seine, dans l'espoir de nous procurer quelques poissons, mais il revint sans avoir rien pris. Sur ces entrefaites, je gravis une des collines les plus élevées de celles qui dominoient le havre, elle ne présentoit pas un coup-d'œil qui nous promit beaucoup d'avantages ; la terre basse près de la riviere étoit entièrement couverte de paletuviers inondés d'eau salée à chaque marée, & la terre élevée sembloit être partout pierreuse & stérile. M. Banks fit aussi une promenade dans l'intérieur

du pays ; & il rencontra les restes de plusieurs vieilles maisons indiennes , & des endroits où les habitans avoient apprêté des poissons à coquille ; ils ne paroissent cependant pas avoir fréquenté ces lieux depuis quelques mois. Tupia qui s'occupoit à pêcher à la ligne , & qui vivoit uniquement du produit de sa pêche , recouvrera bientôt sa santé , mais M. Green étoit toujours fort mal. 1770.

Le lendemain au matin , 19 , je tirai les quatre canons qui étoient dans la calle , & je les fis monter sur le tillac. Je fis encore porter à terre une ancre de rechange , des cables & le reste de l'équipement & du lest que renfermoit la calle. L'après-midi , on en sortit en outre tout le bagage des officiers & les futailles ; de sorte qu'il n'y restoit rien à l'avant & au milieu que les charbons & une petite quantité de lest de pierre. On dressa la forge , & le ferrurier & son aide travaillèrent à faire des clous & les autres choses nécessaires pour la réparation du vaisseau. M. Banks traversa la rivière pour examiner le pays de l'autre côté ; il trouva qu'il consistoit principalement en collines de sable , & il vit quelques maisons d'Indiens qui avoient été habitées depuis peu. Il rencontra dans sa promenade , de grandes troupes de pigeons & de corneilles ; il tua plusieurs des premiers oiseaux qui étoient extrêmement beaux , mais les corneilles , qui sont exactement les mêmes que celles d'Angle-

1770. terre , étoient si sauvages qu'il ne put pas les approcher assez pour les tirer.

Le 20 , nous débarquâmes la poudre & nous vuidâmes la ealle du lest de pierre & du bois , & après cette allégement le vaisseau ne tiroit plus que huit pieds dix pouces d'eau à l'avant , & treize pieds à l'arriere. Je crus que cette diminution , jointe à celle que produiroit d'ailleurs un meilleur arrimage des charbons à l'arriere , seroit suffisante , car je trouvai que l'eau s'élevoit & retomboit perpendiculairement de huit pieds dans les hautes marées ; mais , dès qu'on eut ôté les charbons de dessus la voie d'eau ; nous entendîmes l'eau qui se précipitoit un peu à l'arriere du mât de misaine , à environ trois pieds de la quille ; ce qui me détermina à vuidier entièrement la ealle. Le soir , M. Banks observa que dans plusieurs parties du golfe , il y avoit de grandes quantités de pierre-ponce qui étoient à une distance considerable au-delà de la marque de la marée haute , & où elles avoient été portées par les inondations ou par les marées extraordinairement hautes , car on ne pouvoit pas douter qu'elles ne vinssent de la mer.

Le lendemain au matin , 21 , nous nous mîmes de bonne-heure à l'ouvrage , & à quatre heures de l'après-midi , nous avons sorti tous les charbons & toué le vaisseau un peu plus haut dans le havre , à un endroit que je jugeai plus commode pour le mettre à la bande

& arrêter la voie d'eau : il tiroit alors sept pieds ~~neuf~~ neuf pouces d'eau à l'avant , & treize pieds ^{1779.} six pouces à l'arrière. La marée étant haute à huit heures , j'amenai l'avant du bâtiment à terre , mais je tins la poupe à flot , parce que je craignois d'échouer : il étoit cependant nécessaire d'approcher tout le corps du bâtiment le plus près possible de la côte.

Le 22 , à deux heures du matin , le jusant de la marée ayant fini , nous fûmes en état d'examiner la voie d'eau qui se trouva au premier bordage du flottaïson un peu devant les cadernes de l'avant de tribord. Dans cet endroit les rochers avoient fait une ouverture à travers quatre bordages , & même dans les couples ; trois autres bordages étoient fort endommagés , & ces brèches formoient un coup-d'œil très-extraordinaire. On ne voyoit pas un seul éclat de bois , mais le tout étoit aussi uni que s'il avoit été coupé avec un instrument. Heureusement les couples étoient très - bien joints dans cette partie du vaisseau , sans cela il auroit été absolument impossible de le sauver ; sa conservation dépendit d'une autre circonstance qui est encore plus remarquable. L'un des trous étoit assez large pour nous couler à fond , quand même nous aurions fait aller continuellement huit pompes au lieu de quatre , mais par bonheur il se trouva en grande partie bouché par un morceau de roche qui , après avoir fait l'ouverture , y étoit resté engagé ;

1770,

de sorte que la seule eau, qui passoit entre la pierre & le bois, avoit d'abord gagné sur nos pompes, d'où l'on peut juger de ce qui seroit arrivé si la brèche n'avoit pas été remplie par rien : nous reconnûmes aussi que plusieurs morceaux de la bonnette lardée s'étoient fait un passage entre les couples, & avoient presque entièrement arrêté la partie de la voie d'eau que la pierre avoit laissée ouverte ; en l'examinant plus attentivement nous vîmes qu'outre la voie d'eau, la calle avoit été fort endommagée ; & qu'une grande partie du doublage s'étoit détachée dessous l'épaule du bas-bord. Il manquoit aussi un morceau considérable de la fausse quille, & effectivement nous avions vu flotter ces débris autour de nous, tandis que le vaisseau battoit contre les rochers ; le reste étoit aussi très-délabré. Le brion & la quille avoient d'ailleurs été endommagés, mais non pas assez pour causer un danger bien imminent. Nous ne pouvions pas encore connoître exactement quels dommages le bâtiment avoit reçu à l'arrière, mais nous avions lieu de croire qu'ils n'étoient pas grands, puisqu'il entroit peu d'eau dans la calle ; lorsque la marée basse se trouvoit au-dessous de la voie d'eau qu'on vient de décrire. Les charpentiers se mirent à l'ouvrage à neuf heures du matin, pendant que les forgerons travaillèrent à faire des chevilles & des clous. Sur ces entrefaites, j'envoyai quelques-uns de nos gens de l'autre côté de la

riviere afin de tuer des pigeons pour les malades ; ils dirent à leur retour qu'ils avoient vu un animal aussi gros qu'un levrier , qui avoit le corps mince , d'une couleur de souris & qui étoit extrêmement agile ; ils apperçurent aussi plusieurs maisons d'Indiens & un beau courant d'eau douce.

Le lendemain au matin , 23 , je dépêchai un bateau pour jeter la seine , mais à midi , ils ne rapportèrent que trois poissons , quoique nous en vissions un grand nombre sauter aux environs du havre. Les charpentiers finirent ce jour-là de radoubier le côté du stribord ; à neuf heures du soir , nous mîmes le vaisseau sur l'autre côté & nous le tirâmes au large d'environ deux pieds , dans la crainte d'échouer. Presque toutes les personnes de l'équipage , virent ce même jour l'animal dont les chasseurs avoient fait la description la veille , & un des matelots qui venoit de roder dans les bois , nous dit à son retour qu'il croyoit sincèrement avoir vu le diable ; nous lui demandâmes sous quelle forme il lui avoit apparu , il nous donna la réponse d'un style si singulier que je vais rapporter ses propres paroles. " Il étoit , dit-il ,
 » aussi gros qu'un gallon (a) & lui ressem-
 » bloit beaucoup ; il avoit des cornes & des
 » ailes , cependant il se trainoit si lentement
 » dans l'herbe , que si je n'avois pas eu

[a] Mesure d'Angleterre qui contient 231 pouces-cubes [Anglois].

1770.

„ peur, j'aurois pu le toucher „. Nous découvrimus bien-tôt que cet objet formidable étoit un chauve-souris ; il faut convenir que les chauve-souris ont ici une figure effrayante , car elles sont presque entièrement noires & aussi grosses qu'une perdrix. Il est vrai qu'elles n'ont point de cornes , mais l'imagination d'un homme qui croyoit voir le diable , pouvoit aisément suppléer à ce défaut.

Le 24 , dès le grand matin , les charpentiers commencerent à raccommoder le doublage au-dessous du bas-bord , où nous trouvâmes deux planches presque à moitié coupées. J'envoyai alors M. Gore avec un détachement , chercher des rafraichissemens pour les malades ; ils revinrent vers le midi , & rapportèrent un petit nombre de choux palmistes & des fruits du planc sauvage. Les fruits du plane étoient les plus petits que j'eusse jamais vus , & la chair , quoique d'un assez bon goût , étoit remplie de petites pierres. Comme je me promenois le matin à peu de distance du vaisseau , je vis un des animaux que les gens de l'équipage m'avoient décrit si souvent. Il étoit d'une légère couleur de souris , & il ressembloit beaucoup par la grosseur & la figure à un lévrier ; il avoit aussi une longue queue qu'il portoit comme l'animal auquel on vient de le comparer ; & je l'aurois pris pour un chien sauvage , si au lieu de courir , il n'avoit pas sauté comme un lièvre ou un daim. On disoit que ses jambes

étoient très-minces , & la trace de son pied semblable à celui d'une chèvre ; mais l'herbe étoit si élevée dans l'endroit où je l'apperçus qu'elle lui cachoit les jambes , & le terrein étoit trop dur pour qu'il pût y imprimer la trace de son pied. M. Banks vit imparfaitement cet animal , & il pensa que son espece étoit encore inconnue. 1770.

Après que le vaisseau eut été tiré à terre , toute l'eau qui y entroit se retiroit vers la proue , de façon qu'il étoit sec à l'avant & avoit neuf pieds d'eau à l'arrière. Comme on ne pouvoit pas examiner l'intérieur de la calle en cet endroit , je profitai le soir de la marée basse , & je fis descendre au-dessous le maître & deux hommes pour examiner tout le côté extérieur du bas-bord. Ils reconnurent que le doublage s'étoit détaché autour du premier bordage de flottaison dans la partie correspondante au grand mât & qu'une portion d'une planche étoit un peu endommagée , mais ils convinrent qu'ils n'avoient point reçu d'autre dommage important. La perte seule du doublage étoit un grand malheur , parce que les vers pouvoient attaquer la quille , ce qui nous exposeroit à beaucoup d'inconvénients & de dangers ; mais comme je n'y voyois de remède que de mettre le bâtiment à la bande , & que cette opération , en supposant qu'elle fût praticable , demandoit un travail immense & un tems fort long , je fus obligé de me contenter

~~1770.~~ 1770. de ce que nous avions fait. Cependant les charpentiers continuerent dans la soirée, à calfater au-dessous de la quille, jusqu'à ce que la marée interrompit leur ouvrage. La marée du matin ne descendit pas assez pour leur permettre de le reprendre; le flot & le jusant n'étoient considérables qu'une fois dans vingt-quatre heures, ainsi que nous l'avions éprouvé tandis que nous étions sur le rocher. La position du vaisseau qui rejettoit l'eau à l'arrière, fut très-près de priver les sciences de toutes les connoissances que M. Banks avoient rassemblées aux prix de tant de travaux & de périls. Il avoit déposé la collection curieuse de plantes qu'il a faite pendant tout le voyage, dans la soute au biscuit qui est à l'arrière du vaisseau, pensant que c'étoit l'endroit le plus sûr. Personne n'ayant prévu le danger auquel on les exposoit en élevant la proue du bâtiment beaucoup plus haut que la poupe, on les trouva sous l'eau. On en rétablit cependant la plupart dans leur premier état, à force de soins & d'attention, mais quelques-unes furent entièrement pourries & perdues.

Le 25 fut employé à remplir les futailles & à raccommoder les agrès; & à la marée basse les charpentiers finirent le radoub au-dessous du bas-bord, & dans tous les endroits que la marée permit de visiter; on attacha quelques tonneaux au-dessous des épaules du vaisseau, afin qu'il pût flotter plus facilement, & le soir,

à la marée haute, nous tâchâmes de le remettre au large, mais sans succès; car quelques-unes des futailles, dont on vient de parler, se détachèrent. 1770.

Le matin du 26 fut employé à mettre en état de nouveaux tonneaux que nous destinions à cet usage, & l'après-midi nous n'en attachâmes pas moins de 38 au-dessous de la quille du vaisseau; mais à notre grand regret, cette tentative fut encore inutile, & nous fûmes réduits à la nécessité d'attendre jusqu'à la première grande marée.

Le même jour quelques-uns de nos officiers, qui avoient fait un excursion dans les bois, rapportèrent à bord les feuilles d'une plante que nous crûmes être la même que celle qui est appelée cocos dans les isles d'Amérique; mais en la goûtant les racines se trouverent trop âcres pour qu'on pût les manger; les feuilles étoient cependant presque aussi bonnes que celle de l'épinard: il croissoit dans l'endroit où l'on cucillit ces plantes, une grande quantité de choux palmistes, & une espèce de plante sauvage, dont le fruit contenoit tant de pierres qu'on pouvoit à peine en manger. On y trouva aussi un autre fruit à peu près de la grosseur d'une petite pomme d'amour, mais plus plate, & d'une couleur de pourpre foncé: en le détachant de l'arbre, il étoit dur & d'un goût désagréable; mais après avoir été gardé quelques jours, il devint mol, & il avoit une

~~1770.~~ faveur très-reffemblante à une prune de damas
1770. d'une médiocre bonté.

Le lendemain au matin , 27 , nous commençâmes à transporter quelques-uns des matériaux de l'arrière à l'avant du vaisseau , afin de le mettre en estive. Dans le même tems le ferrurier continua de travailler à la forge , le charpentier calfata le bâtiment , & d'autres personnes remplirent les futailles & raccommoderent les agrès. L'après-midi , je remontai le havre dans la pinasse , & je tirai plusieurs fois la seine , mais je ne pris que vingt ou trente poissons , qui furent distribués aux malades & aux convalescens.

Le 28 , M. Banks alla dans l'intérieur du pays avec quelques-uns des matelots , afin de leur montrer la plante qui est appelée dans les isles d'Amérique *chou caraïbe* , & qui nous fournissoit un légume. Tupia rendoit beaucoup meilleure la racine des cocos , en l'apprêtant dans un four pareil à celui de son pays ; mais ce fruit étoit si petit qu'il ne pouvoit pas fournir en nourriture à l'équipage. Ils trouverent dans leur promenade un arbre qui avoit été entaillé pour pouvoir y grimper plus commodément , de la même maniere que ceux que nous avions vus dans la *baie de Botanique* ; ils rencontrèrent aussi plusieurs amas de fourmis blanches , qui ont de la ressemblance avec celles des Indes Orientales , & qui sont les insectes les plus nuisibles du monde. Les fourmil-

lières étoient d'une figure pyramidale, de deux ou trois à six pieds de hauteur, & ressembloient beaucoup aux pierres qui sont en Angleterre; & qu'on dit être des monumens des Druydes. M. Gore, qui, ce jour-là, fit aussi quatre ou cinq milles dans l'intérieur du pays, rapporta qu'il avoit vu des pas d'hommes & des traces de trois ou quatre différentes sortes d'animaux, mais qu'il n'avoit pas été assez heureux pour appercevoir ni les Indiens ni les bêtes.

Le 29, à deux heures du matin, j'observai conjointement avec M. Green, une émer-sion du premier satellite de Jupiter : elle arriva à $2^h\ 18^m\ 53^s$, ce qui nous donna $214^d\ 42^m\ 30^s$ O. pour notre longitude; nous étions au $15^d\ 26^m$ de latitude S. A la pointe du jour j'envoyai de nouveau le bateau, pour pêcher à la seine, & l'après-midi il revint avec une assez grande quantité de poissons, pour en donner une livre & demie à chaque personne de l'équipage. Un de mes officiers de poupe, Américain, qui étoit allé à terre avec un fusil, rapporta qu'il avoit vu un loup exactement pareil à ceux de son pays, & qu'il l'avoit tiré sans le tuer.

Le lendemain au matin, 30, encouragé par le succès de la veille, j'envoyai de nouveau le bateau pêcher à la seine, & un détachement d'hommes pour cueillir des herbages; je chargeai aussi quelques jeunes officiers de

1770. dresser le plan du havre , & je montai une colline , qui est sur la pointe méridionale , afin d'examiner la mer. La marée étoit basse alors , & je vis avec douleur une quantité innombrable de bancs de sable & de brisans , qui font le long de la côte dans toutes les directions ; le plus avancé gît à environ trois ou quatre milles de la côte ; le plus éloigné s'étendoit aussi loin que je pouvois appercevoir avec ma lunette , & la plupart des autres s'élevoient à peine au-dessus de la surface de l'eau : il y avoit quelque apparence d'un passage au nord , & je n'espérois sortir du milieu des bas-fonds que de ce côté ; car , comme le vent souffle constamment du S. E. , il auroit été difficile , pour ne pas dire impossible , de nous en retourner par le sud.

M. Gore dit que ce jour-là il avoit apperçu deux animaux semblables à un chien & couleur de paille , qu'ils couroient comme le lievre , & qu'ils étoient à peu près de la même grosseur. L'après-midi nos gens revinrent de la pêche , qui avoient été encore plus heureuse que le jour précédent , car je fus en état de donner deux livres & demie de poisson à chaque personne. Je fis bouillir avec des pois les herbagés qu'on avoit cueillis ; on en fit un mets très-agréable , qui joint à la provision abondante de poisson , nous procura un excellent rafraîchissement.

Le lendemain , premier juillet , tout le monde

eut la liberté d'aller à terre , excepté un homme de chaque chambrée , qui fut envoyé à la pêche , elle fut encore heureuse , & les gens qui allerent dans l'intérieur du pays nous firent la description de plusieurs animaux qu'ils avoient vus , sans pouvoir en attraper aucun. Ils aperçurent aussi un feu à environ un mille au-dessus de l'embouchure de la rivière. M. Gore , mon second lieutenant , trouva une coque de coco remplie de bernacles , elles venoient probablement de quelque isle au-dessus du vent , peut-être de la terre *del Espirito santo de Quiros* , puisque nous étions alors dans la latitude où l'on dit qu'elle est située : ce jour-là le thermometre , à l'ombre , s'éleva à 87 , c'est-à-dire plus haut qu'il n'étoit monté depuis notre arrivée sur la côte.

Le lendemain , 2 , dès le grand matin , j'envoyai le maître dans la pinasse , hors du havre , pour sonder aux environs des bancs de sable dans le large , & pour examiner s'il y avoit un canal au nord ; nous avions alors une brise de terre qui dura jusqu'à environ neuf heures , & qui fut la première depuis notre entrée dans la rivière. A la marée basse nous attachâmes quelques futailles vuides sous les épaules du vaisseau , espérant qu'il se trouveroit à flot à la première marée haute ; nous continuâmes de pêcher avec beaucoup de succès , & à la marée haute nous entreprîmes de nouveau de met-

1770.

tre le bâtiment en mer, mais tous nos efforts furent inefficaces.

Le lendemain, 3, à midi, le maître revint & nous apprit qu'il avoit trouvé un passage entre les bancs de fable, & il nous décrivit la situation; il dit que les bancs étoient des rochers de corail, dont la plupart étoient à sec à mer basse, & qu'il étoit descendu sur l'un d'eux; il y trouva quelques petoncles d'une si énorme grosseur que deux hommes ne pouvoient pas en manger une seule, & beaucoup d'autres poissons à coquille, dont il nous apporta une grande quantité. Il avoit débarqué le soir à environ trois lieues de notre mouillage dans une baie où il trouva quelques-uns des naturels du pays qui étoient à souper; ils s'enfuirent tous avec la plus grande précipitation à son approche, en laissant derrière eux quelques-uns de leurs mets, & un feu qui venoit d'être allumé; mais il n'y avoit dans cet endroit ni maison ni rien qui pût en tenir lieu. Nous remarquâmes que quoique les bancs de fable, qui sont à la portée de la vue de la côte, abondent en poissons à coquilles, qu'on peut attraper aisément à la marée basse; cependant nous ne vîmes aucuns restes de coquillages aux environs des endroits où on avoit fait du feu. Nous apperçûmes aussi pendant quelque tems un Caïman nager autour du vaisseau, & à la marée haute, afin de remettre le bâtiment à flot, nous fîmes de nouveaux ef-

forts , qui heureusement réussirent ; nous reconnûmes pourtant que pour avoir eu trop ~~long-tems~~ 1770. le cap à terre , & la poupe à flot , il avoit fait une voie d'eau entre les ponts , à la hauteur des grandes cadenes , de sorte que nous fûmes forcés de le ramener de nouveau à terre.

La matinée du lendemain , 4 , fut employée à le mettre en estive , & après l'avoir remorqué plus loin dans le havre , nous attendîmes la marée haute , & nous l'échouâmes ensuite sur le banc de sable qui est sur le côté méridional de la rivière , parce que le premier endroit étoit sujet à des inconvéniens. J'avois grande envie d'essayer de nouveau de visiter la quille , dans la partie où le doublage avoit été rongé ; mais quoiqu'il y eût à peine quatre pieds d'eau au-dessous du bâtiment , à la marée basse ; cet endroit n'étoit pas à sec.

Le 5 , j'engageai un des charpentiers , homme de confiance , de descendre encore au fond du vaisseau & d'examiner ce dommage ; il me dit que trois bandes du doublage , d'environ huit pieds de long , manquoient , & que le grand bordage avoit été un peu gâté ; ce rapport étoit parfaitement conforme à celui du maître , & des autres personnes qui avoient visité le dessous de la quille. J'eus pourtant la consolation de voir que , dans l'opinion du charpentier , ces dommages étoient de peu de conséquence ; c'est pour cela qu'après avoir

réparé les autres plus dangereux, nous remî-
mes le vaisseau à flot, & nous l'amarrâmes
1770. le long de la greve, où l'équipement avoit
été déposé : nous reprîmes alors nos provisions
à bord, & nous tinmes le bâtiment en état
de faire voile. M. Banks traversa ce jour-là
l'autre côté du havre, où, en se promenant
le long du rivage sablonneux, il trouva un
nombre prodigieux de fruits, dont plusieurs
n'étoient pas les productions des plantes qu'il
avoit découvertes jusqu'alors dans le pays ;
entr'autres il y avoit quelques noix de coco,
que Tupia dit avoir été ouvertes par une es-
pece de crabe, que d'après sa description,
nous jugeâmes être le même que les Hollandois
appellent *Beurs Krabbe*, & que nous n'avions
point vu dans ces mers. Toutes les substances
végétales qu'il trouva en cet endroit, étoient
incrûstées de productions marines & couver-
tes de bernacles, signe certain qu'elles étoient
venues par mer de fort loin ; & comme le vent
alisé souffle directement sur la côte, il est pro-
bable qu'il les y avoit apportées de la terre *del*
Espirito santo, dont nous avons déjà fait men-
tion.

Le lendemain au matin, 6, M. Banks, le
Lieutenant Gore & trois matelots, remon-
terent la riviere sur un petit bateau, dans la
vue de faire une incursion de deux ou trois
jours, pour examiner le pays & tuer quelques-
uns des animaux que nous avions vus si

souvent à une certaine distance de nous.

Le 7, j'envoyai de nouveau le maître son- 1770.
der aux environs des bancs de sable, le rap-
port qu'il m'avoit fait d'un canal n'étant point
du tout satisfaisant : nous passâmes le reste de
ce jour & la matinée du suivant à pêcher & à
d'autres occupations nécessaires.

Le 8, sur les quatre heures de l'après-midi,
M. Banks revint avec ses compagnons, & il
nous fit le récit de son expédition. Après avoir
marché environ trois lieues parmi des terrains
marécageux & des paletuviers, ils avoient
pénétré dans l'intérieur du pays qu'ils trouve-
rent très-peu différent de ce qu'ils avoient
déjà vu ; ils continuèrent leur route le long
de la rivière qui, à quelque distance, se res-
serre dans un canal étroit, bordé non par des
marais & des paletuviers, mais par un terrain
escarpé & couvert d'arbres de la plus belle ver-
dure, parmi lesquels on trouvoit celui qui
est appelé *Mohoe*, dans les isles d'Amérique,
ou l'arbre de quinquina, (*hibiscus tiliaceus*).
La terre dans l'intérieur étoit en général basse
& revêtue d'une herbe longue & épaisse : le
sol sembloit promettre une grande fertilité à
tous ceux qui voudroient le planter & le cul-
tiver. Dans le courant de la journée Tupia
vit un animal que d'après sa description, M.
Banks jugea être un loup. Nos gens en apper-
çurent aussi trois autres qu'ils ne purent ni at-
traper ni tuer, & une espèce de chauvesouris

1770.

aussi grosse qu'une perdrix, dont il leur fut également impossible de se rendre maître. Le soir, ils firent leur établissement tout près des bords de la rivière, & ils allumerent du feu ; mais il y avoit une si grande quantité de mosquitoes qu'à peine purent-ils y tenir ; ces insectes les suivoient dans la fumée & presque dans le feu, que nos voyageurs aimoient mieux endurer, malgré la chaleur du climat, que la piquure de ces animaux qui leur causoit une douleur insupportable. Le feu, les mouches & la terre qui leur servoit de lit, rendirent la nuit extrêmement dure, de sorte qu'ils la passèrent à veiller & à former des souhaits pour le retour du jour. Au premier crépuscule du matin, ils allèrent chercher du gibier, & dans une course de plusieurs milles, ils virent quatre animaux de la même espèce, dont deux furent très-bien chassés par le lévrier de M. Banks ; mais ils le laissèrent bientôt derrière en sautant par-dessus l'herbe longue & épaisse qui empêchoit le chien de courir. On observa que cet animal ne marchoit pas sur ses quatre jambes, mais qu'il sautoit sur les deux de-devant, comme le *Jerbua* ou *Mus jaculus*. Sur le midi, ils retournerent au bateau & remonterent ensuite la rivière qui ne formoit un peu plus haut qu'un ruisseau d'eau douce, & où cependant la marée s'élevoit à une hauteur considérable. Comme le soir approchoit la marée baissa, & même si fort qu'ils furent

obligés de descendre du bateau & de le traîner le long du rivage, jusqu'à ce qu'ils trouvassent un endroit où ils pussent reposer pendant la nuit. Enfin ils rencontrèrent un lieu convenable, & pendant qu'ils déchargeoient le bateau, ils observerent de la fumée à environ trois cens pas de distance; ils penserent que quelques-uns des naturels du pays, avec qui ils désiroient depuis si long-tems & avec tant d'empressement de faire connoissance, étoient autour du feu. Trois de nos gens allerent auprès d'eux, dans l'espoir qu'un si petit nombre ne les mettroit pas en fuite; cependant lorsqu'ils furent arrivés à l'endroit de la fumée, il étoit abandonné, ce qui les fit conjecturer que les Indiens les avoient découverts. Ils trouverent le feu qui brûloit encore dans le creux d'un vieil arbre pourri & plusieurs branches nouvellement rompues avec lesquelles des enfans sembloient s'être amusés. Ils observerent plusieurs pas sur le sable au-dessous de la marque de la haute marée, ce qui prouvoit que les Indiens y avoient marché depuis peu. Il rencontrèrent plusieurs maisons à une petite distance de-là & quelques fours creusés en terre de la même maniere que ceux d'*Otabiti*, & dans lesquels il leur parut qu'on avoit apprêté des alimens dès le matin. Il y avoit dans les environs des coquillages & quelques fragmens de racines qui étoient les débris du repas. Nos gens, mortifiés de s'être trompés, retournerent

1770. à leur quartier, qui étoit un large monceau de fable au-deffous d'un buiffon. Ils formerent leurs lits de feuilles de plane qu'ils étendirent fur le fable & qui étoient auffi douces qu'un matelas ; leurs manteaux leur fervirent de couvertures & des paquets d'herbes de couffins. D'après ces arrangemens , ils comptoient paffer une meilleure nuit que la dernière, d'autant plus qu'à leur grande joie on ne voyoit pas une mofquite. Ils fe couchèrent , & telle eft la force de l'habitude , qu'ils s'endormirent fans penfer une feule fois qu'il étoit probable que les Indiens les trouveroient dans cette fituation , & à combien de dangers ils s'expofoient ? Si ce fait paroît étrange , on doit réfléchir un moment qu'on fe familiarife après un tems avec tous les périls & tous les accidens & qu'ils ne font plus d'impreffion fur l'efprit. S'il étoit poffible qu'un homme , arrivé à un âge où l'entendement a toute fa force , & où la jeunefle , la vigueur & la fanté rendent cheres les jouiffances de la vie , connût pour la première fois qu'il eft mortel ou même qu'il eft fujet à la foibleffe & aux infirmités du vieil âge , avec combien de frayeur & de chagrin apprendroit-il cette nouvelle ! Cependant instruits & familiarifés peu à peu avec ces vérités défolantes , elles perdent toute leur force , & nous ne réfléchiffons pas plus fur l'approche de la vieillesse & de la mort , que ces hommes errants dans un défert inconnu ne penfoient au mal,

heur qui les menaçoit , à l'approche des sauvages dans un tems où ils pouvoient facilement devenir la proie de la méchanceté ou de la crainte de ces Indiens. On peut remarquer encore que la plus grande partie de ceux qui sont condamnés à souffrir une mort violente dorment la nuit qui précède leur exécution , quoiqu'il n'y ait peut-être pas d'exemple d'une personne accusée d'un crime capital qui ait passé dans le sommeil la première nuit de sa prison. C'est ainsi que les maux de la vie en deviennent en partie les remèdes , & quoique tous les hommes à vingt ans désirent de parvenir seulement à l'âge de quatre-vingt , le vieillard arrivé à cette époque est aussi attaché à la vie que le jeune homme , & s'il n'est point affligé de quelque maladie douloureuse , il jouit aussi-bien des plaisirs qui lui restent , quoiqu'il réfléchisse qu'il est sur le bord du tombeau & que la terre s'écroule déjà sous ses pieds , qu'il en jouissoit autrefois dans la fleur de l'âge , quand il supposoit que sa dissolution certaine étoit encore éloignée.

Nos Voyageurs après avoir dormi jusqu'au matin sans s'éveiller une seule fois , examinèrent la rivière , & voyant que la marée étoit favorable à leur retour & que le pays ne promettoit rien qui méritât de les retenir plus long-tems , ils se rembarquèrent & revinrent promptement au vaisseau.

Bientôt après l'arrivée de ce détachement ,

~~1770.~~ le maître qui avoit fait sept lieues en mer , re-
1770. vint aussi à bord , & il pensoit alors qu'il n'é-
toit pas possible de déboucher par l'endroit
où il avoit cru qu'il y avoit un passage. Son
expédition nous procura cependant quelques
avantages , car il alla une seconde fois sur le
rocher où il avoit vu les grosses petoncles ,
& il y trouva un grand nombre de tortues ;
quoiqu'il n'eût pas d'autre instrument qu'un
croc de bateau , il en attrapa trois qui pe-
soient ensemble sept cens quatre-vingt-onze
livres.

Le lendemain au matin , 9 , je le renvoyai
à la même pêche , avec des instrumens plus
convenables ; M. Banks alla avec lui , mais le
succès ne répondit pas à notre attente , & ils
ne prirent pas une seule tortue ; cependant
M. Banks débarqua sur le récif , où il vit
plusieurs des grosses petoncles : après avoir
rassemblé plusieurs coquillages & des produc-
tions marines , il revint à onze heures du soir
dans son petit bateau , tandis que le maître resta
avec le grand sur le rocher. L'après-midi sept
ou huit naturels du pays parurent sur la côte
méridionale de la rivière , & deux d'entr'eux
s'avancèrent jusqu'à la pointe sablonneuse ,
qui étoit vis-à-vis le vaisseau ; mais quand ils
virent que je m'embarquois pour aller leur
parler , ils s'enfuirent tous avec la plus grande
précipitation.

Comme le maître fut absent pendant toute la

nuit avec le bateau, je fus obligé d'envoyer après lui mon second lieutenant dans l'esquif, 1770. dès le grand matin du lendemain 10 ; bientôt après nous vîmes sur la pointe sablonneuse au côté septentrional de la rivière , quatre naturels du pays , qui avoient une petite pirogue avec des balanciers. Ils parurent pendant quelque-tems fort occupés à harponner du poisson ; plusieurs de nos gens avoient envie d'aller auprès d'eux dans un bateau ; mais je ne voulus point le permettre ; une expérience réitérée m'avoit convaincu que cette démarche seroit plus capable d'empêcher que de nous procurer une entrevue avec ces Indiens. Je résolus d'employer la méthode contraire , pour voir si nous serions plus heureux ; en conséquence je les laissai seuls , paroissant ne pas faire la moindre attention à eux ; ce stratagème réussit si bien qu'enfin deux d'entr'eux vinrent dans la pirogue à une portée de fusil du vaisseau , & là ils parlèrent beaucoup d'un ton de voix fort élevé ; nous ne comprîmes rien à ce qu'ils disoient , & nous ne pûmes répondre à leur harangue que par des cris & en leur faisant tous les signes d'invitation & d'amitié que nous imaginâmes. Pendant cette conférence ils s'approchoient peu-à-peu , tenant leurs lances , non d'une manière menaçante , mais comme s'ils eussent voulu nous dire que si nous leur faisons du mal ils avoient des armes pour se venger. Lorsqu'ils furent presque au côté de

notre bâtiment, nous leur jettâmes quelques
1770. étoffes, des clous, des verroteries & du papier,
& d'autres bagatelles qu'ils reçurent sans la
moindre marque de satisfaction. Enfin un de
nos gens leur donna un petit poisson; à ce
présent ils témoignèrent la plus grande joie,
& en nous disant par signes qu'ils iroient cher-
cher leurs compagnons, sur le champ ils ra-
merent vers la côte. Sur ces entrefaites, quel-
ques personnes de notre équipage, & en-
tr'autres Tupia débarqua sur le côté opposé
de la rivière; la pirogue ayant les quatre In-
diens à bord, revint bientôt au vaisseau,
elle se rangea tout près de nous, sans expri-
mer ni crainte ni défiance; nous leur distribuâ-
mes quelques nouveaux présens, & dans peu
ils nous quitterent, & allèrent aborder sur le
même côté de la rivière, où nos gens étoient
allés à terre; chaque Indien portoit dans sa
main deux javelines & un bâton dont ils se ser-
voient pour les lancer: ils s'avancèrent vers
l'endroit où Tupia & le reste de nos gens
étoient assis. Tupia les eut bientôt détermi-
nés à mettre bas les armes, & à s'approcher
dans cet état; il leur fit signe ensuite de venir
s'asseoir près de lui, ils y consentirent sans
donner des marques de crainte ou de répu-
gnance. Il arriva que je débarquai à terre
avec plusieurs autres personnes de notre équi-
page, mais les Indiens semblerent craindre
que ces derniers venus n'allassent se placer en-

tre l'endroit où ils étoient & celui où ils avoient
 laissé leurs armes ; nous eûmes grand soin de 1770.
 leur faire voir que ce n'étoit pas là notre inten-
 tion , & après les avoir joints nous leurs fîmes
 des présens , comme un nouveau témoignage
 de notre bienveillance & du desir que nous
 avions d'obtenir la leur. Nous restâmes en-
 semble avec beaucoup de cordialité jusqu'au
 tems du diner , & leur faisant entendre alors
 que nous allions manger , nous les invitâmes
 par signes à venir avec nous ; ils le refusèrent ,
 & dès que nous les eûmes quittés ils s'en re-
 tournerent dans leur pirogue. L'un de ces In-
 diens étoit un peu au-dessus du moyen âge ,
 & les trois autres étoient jeunes ; ils étoient
 en général d'une taille ordinaire , mais ils
 avoient les membres d'une petitesse remarqua-
 ble ; leur peau étoit couleur de suie ou de ce
 qu'on peut nommer couleur de chocolat foncé ;
 leurs cheveux noirs , sans être laineux , étoient
 coupés courts , les uns les avoient lissés & les
 autres bouclés : Dampierre dit qu'il manquoit
 deux dents de devant aux habitans qu'il vit
 sur la côte occidentale de ce pays , mais ceux-
 ci n'avoient pas ce défaut ; quelques parties
 de leur corps avoient été peintes en rouge , &
 l'un deux portoit sur la levre supérieure & sur
 la poitrine des raies de blanc qu'il appelloit
Carbanda : les traits de leur visage étoient bien
 loin d'être désagréables : ils avoient les yeux
 très-vifs , les dents blanches & unies , la voix

1770. douce & harmonieuse , & ils répéterent après moi plusieurs mots avec beaucoup de facilité. Le soir , M. Gore & le maître revinrent avec la chaloupe , & rapporterent une tortue & un petit nombre de poissons à coquille ; ils avoient laissé l'esquif & six hommes sur le banc de sable , pour tâcher de prendre des tortues.


Le lendemain au matin , 11 , nous reçûmes un autre visite de quatre des naturels du pays ; trois d'entr'eux nous étoient déjà connus , mais le quatrieme étoit un étranger qui s'appelloit *Taparico* , comme nous l'apprîmes de ses compagnons qui l'introduisoient. Cet Indien étoit distingué par un ornement fort extraordinaire ; il portoit dans un trou fait à travers le cartilage qui sépare les deux narines , l'os d'un oiseau qui étoit à-peu-près de la grosseur d'un doigt & de cinq ou six pouces de long : nous n'avions encore vu qu'un exemple de cette parure dans la *Nouvelle-Zélande* ; mais après un examen plus attentif , nous reconnûmes que tous ces peuples faisoient un trou dans cette partie du nez , pour y mettre un ornement de cette espece. Ils avoient des trous à leurs oreilles quoiqu'ils n'eussent point de pendans ; la partie du bras de l'épaule au coude étoit ornée d'un bracelet , composé de cheveux tressés , par où l'on voit que ces Indiens , ainsi que les habitans de la *Terre de Feu* ; aiment passionnément la parure , quoiqu'ils soient absolument sans vêtement ; je donnai à l'un d'eux

un morceau de vieille chemise , mais au lieu de le jeter sur quelque partie de son corps , il en fit une bande qu'il entortilla autour de sa tête. Ils apportèrent avec eux un poisson qu'ils nous donnerent en retour , à ce que nous supposâmes , de celui dont nous leur avions fait présent la veille : ils sembloient fort contents de rester avec nous , & peu empressés de nous quitter ; mais en voyant que quelques-uns de nos officiers examinoient leur pirogue avec beaucoup d'attention & de curiosité , ils parurent allarmés ; ils sautèrent promptement dans leur petit bateau , & s'enfuirent à force de rames sans dire un seul mot. 1770.

Vers les deux heures du lendemain matin , 12 , l'esquif qu'on avoit laissé sur le banc , revint avec trois tortues & une grande raie ; comme il étoit probable qu'on pouvoit continuer cette pêche avec avantage , je le renvoyai après le déjeuner pour en chercher une nouvelle provision. Bientôt après trois Indiens se hasardèrent à venir à la tente de Tupia , & ils furent si satisfaits de la réception qu'il leur fit , que l'un d'eux alla chercher dans sa pirogue deux autres de ses compatriotes , que nous n'avions pas encore vus : à son retour il introduisit auprès de nous les nouveaux venus , en les appelant par leur nom , cérémonie qu'ils n'omettoient jamais dans de pareilles occasions. Comme ils avoient reçu avec beaucoup de plaisir le poisson qui fut jetté dans leur pirogue

~~1770.~~ 1770. lorsqu'ils s'approcherent pour la première fois du vaisseau, nous leur en offrîmes encore quelques-uns; & nous fûmes fort surpris de voir qu'ils les acceptoient avec la plus grande indifférence; ils firent cependant signe à quelques-uns de nos gens de le leur apprêter, ce qui fut fait sur le champ; mais après qu'ils en eurent un peu mangé, ils jetterent le reste au chien de M. Banks: ils passerent avec nous toute l'après-midi, sans vouloir jamais s'écarter à plus de vingt verges de leur pirogue. Nous nous apperçûmes que la couleur de leur peau n'étoit pas aussi brune qu'elle nous avoit paru d'abord; ce que nous avons pris pour leur teint n'étoit que l'effet de la poussière & de la fumée; dans laquelle nous imaginâmes qu'ils étoient obligés de dormir, malgré la chaleur du climat, parce qu'ils n'ont que ce seul moyen de se mettre à l'abri des mosquitoes; entr'autres choses que nous leur distribuâmes, quand nous les vîmes pour la première fois, il y avoit quelques médailles que nous suspendîmes autour de leur col avec un ruban, la fumée avoit tellement terni ces rubans que nous ne pouvions pas distinguer aisément de quelle couleur ils avoient été; ce qui nous engagea à examiner plus particulièrement la couleur de leur peau. Tandis que ces Indiens étoient avec nous, nous en découvrîmes deux autres à environ deux cens verges, sur la pointe de terre qui est du côté opposé de la

la rivière, & nous reconnûmes avec nos lunettes que c'étoit une femme & un enfant; la femme, comme le reste des Insulaires, étoit entièrement nue : nous observâmes qu'ils avoient tous les membres fort petits, & qu'ils étoient d'une activité & d'une agilité extrêmes. L'un de ceux-ci avoient un collier de coquillages très-bien fait, & un bracelet formé de plusieurs cordons, ressemblant à ce qu'on appelle en Angleterre *gymp* (*guipure*) : ils portoient tous deux un morceau d'écorce attaché sur le devant du front, & l'os qu'ils avoient dans le nez leur défiguroient le visage. Leur langue nous a paru plus rude que celle des insulaires de la mer du sud, & ils répétoient continuellement le mot *chercau*; d'après la manière dont ils le prononçoient, nous imaginâmes que ce terme exprimoit l'admiration : lorsqu'ils voyoient quelque chose de nouveau, ils s'écrioient *cher tut, tut, tut, tut*, paroles qui avoient probablement une signification pareille. Leur pirogue qui étoit très-étroite n'avoit pas plus de dix pieds de long; elle étoit garnie d'un balancier, & ressembloit beaucoup à celles des isles de la mer du sud, quoiqu'elle fût beaucoup mieux faite; lorsqu'elle étoit dans une eau basse, ils la faisoient marcher avec de longues perches, & quand ils se trouvoient dans une eau profonde, ils se servoient pour cela de rames d'environ quatre pieds de long : elle ne contenoit que quatre hommes, de

 forte que les Indiens qui nous rendirent visite
1770. ce jour-là, s'en allerent en deux fois. Leurs
javelines sont semblables à celles que nous
avons vues dans la baie de *Botanique*, excepté
qu'elles n'avoient qu'une seule pointe faite ordi-
nairement de l'aiguillon de la pastenade, &
barbelée avec deux ou trois os aigus du même
poisson, c'étoit certainement une arme terri-
ble, & l'instrument dont ils se servoient pour
la lancer, sembloit être fait avec beaucoup
plus d'art que tous ceux que nous avons vus
jusqu'alors. Le lendemain, 13, sur le midi,
Fesquif rapporta une autre tortue avec une
grosse pastenade, & le soir je le renvoyai à
la même pêche.

Le lendemain au matin, 14, deux Indiens
vinrent à bord, & après y être restés très-
peu de tems, ils s'en allerent le long de la côte,
& s'occupèrent avec beaucoup d'activité, à
harponner du poisson. M. Gore, qui ce jour-
là, fit une promenade dans l'intérieur du pays
avec son fusil, eut le bonheur de tuer un des
quadrupèdes qui avoient été si souvent le sujet
de nos spéculations; le Lecteur pourra s'en
former une idée d'après la planche; sans cette
figure la description par écrit, la plus exacte
que nous pourrions en faire, seroit assez inu-
tile; car cet animal n'a pas assez de rapport
avec aucun autre déjà connu, pour qu'on
puisse en faire la comparaison. Sa figure est
très-analogue à celle du *Gerbo*, à qui il ressem-

ble aussi par ses mouvemens ; mais sa grosseur est fort différente , le *Gerbo* étant de la taille d'un rat ordinaire , & cet animal , parvenu à son entière croissance , de celle d'un mouton. Celui que tua mon lieutenant étoit jeune , & comme il n'avoit pas encore pris tout son accroissement , il ne pesoit que trente-huit livres : la tête , le col & les épaules sont très-petits en proportion des autres parties du corps ; la queue est presque aussi longue que le corps ; elle est épaisse à sa naissance , & elle se termine en pointe à l'extrémité ; ses jambes de devant n'ont que huit pouces de long , & celles de derrière en ont vingt-deux ; il marche par sauts & par bonds ; il tient alors la tête droite & ses pas sont fort longs ; il replie ses jambes de devant tout près de la poitrine , & il ne paroît s'en servir que pour creuser la terre : la peau est couverte d'un poil court , gris ou couleur de souris foncé ; il faut en excepter la tête & les oreilles , qui ont une légère ressemblance avec celles du lièvre : cet animal est appelé *Kanguroo* par les naturels du pays.

Le lendemain , 15 , notre *Kanguroo* fut apprêté pour le dîner , & nous trouvâmes que c'étoit un excellent mets. On peut dire que nous faisons alors grande chère tous les jours , car nous avons des tortues en abondance ; nous convinmes tous qu'elles étoient beaucoup meilleures que celles que nous avons


~~1770.~~ 1770. goûtées en Angleterre ; nous pensâmes que ce bon goût provenoit de ce que nous les mangions en sortant de la mer , avant qu'elles eussent perdu leur graisse naturelle ou leur première faveur , par la nourriture qu'on leur donne dans la traversée & la situation dans laquelle on les tient. La plupart de celles que nous primes étoient de l'espèce appelée tortue verte , & pesoient des deux à trois quintaux ; en les ouvrant nous les trouvâmes toujours remplies d'*herbe de tortue* (*turtle grass*) , que nos naturalistes prirent pour une sorte de *conserva* : deux d'entr'elles étoient des tortues à grosse tête ; la chair en étoit moins agréable , & nous ne trouvâmes dans leur estomac que des coquillages.

Le matin du 16 , tandis que nos gens étoient occupés comme à l'ordinaire à faire les préparatifs nécessaires pour remettre en mer , je montai sur une des collines qui sont au côté septentrional de la rivière ; du sommet je découvris fort au loin l'intérieur du pays , qui étoit agréablement entrecoupé par des collines ; des vallées & de grandes plaines , & en plusieurs endroits très-couvert de bois. Nous observâmes le soir une émerfion du premier satellite de Jupiter , qui nous donna $214^{\text{d}} 53^{\text{m}} 45^{\text{s}}$ pour notre longitude. L'observation faite le 19 juin , nous avoit donné $214^{\text{d}} 42^{\text{m}} 30^{\text{s}}$; en prenant le terme moyen de ces deux quantités , nous eûmes 214^{d} .

48^m 7¹/₂^f pour la longitude de cet endroit à l'ouest du méridien de Greenwich.

1770.

Le 17, j'envoyai le maître & un des contremaitres sur la pinasse, pour chercher un passage au nord, & j'allai avec MM. Banks & Solander dans les bois, de l'autre côté de la rivière; Tupia, qui y avoit déjà été, nous dit avoir vu trois Indiens qui lui avoient donné quelques racines à-peu-près aussi grosses que le doigt, d'une forme assez ressemblante à celle du radis, & d'un goût très-agréable; cette raison nous engagea à entreprendre le même voyage dans l'espérance de cultiver notre connoissance avec les naturels du pays. A peine fûmes nous arrivés au rivage que nous en aperçûmes quatre dans une pirogue, qui s'avancèrent vers nous sans aucune marque de soupçon ou de crainte, dès qu'ils nous virent descendre à terre; deux de ceux-ci avoient des colliers de coquillages, qu'ils ne voulurent jamais nous vendre, malgré tout ce que nous leur offrîmes: nous leur présentâmes cependant quelques verroteries, & après être restés très-peu de tems avec nous, ils partirent. Nous entreprîmes de les suivre, espérant qu'ils nous conduiroient dans un endroit où nous trouverions un plus grand nombre de leurs compatriotes, & où nous aurions occasion de voir leurs femmes; mais ils nous firent

 entendre par signes qu'ils ne desiroient pas
1770. que nous les accompagnassions.

Le lendemain, 18, à huit heures du matin, nous reçûmes la visite de plusieurs naturels du pays, qui étoient devenus alors extrêmement familiers : l'un d'eux, à notre prière, lança sa javeline, qui avoit environ huit pieds de long ; elle fendit l'air avec une promptitude & une roideur qui nous surprit, quoique dans sa direction elle ne s'élevât pas au-dessus de quatre pieds de terre, & elle entra profondément dans un arbre placé à cinquante pas de distance : ils se hasardèrent ensuite à venir à bord ; je les y laissai, fort contents suivant ce que je puis juger, & je m'embarquai avec M. Banks pour jeter un coup-d'œil sur le pays, & sur-tout pour satisfaire une curiosité qui nous tourmentoit, en examinant si la mer, autour de nous, étoit aussi dangereuse que nous l'imaginions. Après avoir fait environ sept ou huit milles au nord, le long de la côte, nous montâmes une très-haute colline, & nous fûmes bientôt convaincus que nos craintes ne nous exagéroient pas le danger de notre situation ; de quelque côté que nous tournassions les yeux, nous n'apercevions que des rochers & des bancs de sable sans nombre, & nul autre passage qu'à travers les tours & retours des canaux qui se trouvoient dans les intervalles,

& où l'on ne pouvoit naviguer fans s'exposer à des périls & à des peines extrêmes. Nous retournâmes donc au vaisseau aussi inquiets qu'au moment de notre départ; plusieurs Indiens y étoient encore, & l'on nous dit que douze tortues, que nous avions sur le tillac, avoit attiré leur attention plus fortement que tous les autres objets qu'ils avoient vus dans le vaisseau.

Le 19, dans la matinée, dix autres naturels vinrent nous voir; ils habitoient pour la plupart le côté opposé de la rivière, où nous en apperçûmes encore six ou sept, parmi lesquels il y avoit des femmes entièrement nues, ainsi que le reste des Indiens que nous avons rencontré dans ce pays; ils apportoit avec eux un plus grand nombre de javelines qu'ils n'avoient encore fait auparavant, & après les avoir placées sur un arbre, ils chargerent un homme & un enfant de les garder; les autres arrivèrent à bord. Nous remarquâmes bientôt qu'ils avoient résolu de se procurer une de nos tortues, qui étoient probablement une aussi grande friandise pour eux que pour nous; ils nous la demanderent d'abord par signes, & sur notre refus, ils témoignèrent par leurs regards & par leurs gestes beaucoup de ressentiment & de colere: nous n'avions point alors d'alimens apprêtés; mais j'offris à l'un d'eux du biscuit; qu'il m'arracha de

1779 la main & qu'il jetta dans la mer avec un dédain très-marqué; un autre réitéra la première demande à M. Banks, & sur un second refus il frappa du pied la terre & le repoussa dans un transport d'indignation. Après s'être adressés inutilement tour-à-tour à presque toutes les personnes qui sembloient avoir quelque autorité sur le vaisseau, ces Indiens saisirent tout-à-coup deux tortues & les traînerent vers le côté du bâtiment où étoit leur pirogue; nos gens les leur reprirent bientôt de force & les replacerent avec les autres; ils ne voulurent cependant pas abandonner leur entreprise; ils firent plusieurs nouvelles tentatives de la même espece, & voyant que c'étoit toujours avec si peu de succès, ils sauterent de rage dans leur pirogue & ramerent vers la côte. Je m'embarquai en même tems dans le bateau avec M. Banks & cinq ou six hommes de l'équipage, & nous arrivâmes avant eux à terre, où plusieurs de nos gens étoient occupés à divers travaux; dès que les Indiens furent débarqués ils firent leurs armes, & avant que nous pussions nous appercevoir de leur dessein; ils prirent un tison de dessous une chaudiere où ils faisoient bouillir des pois, & faisant du côté du vent un circuit qui embrassoit le peu de choses que nous avions à terre, ils enflammerent avec une prompti-

tude & une dextérité surprenantes l'herbe qui se trouva sur le chemin ; cette herbe qui avoit cinq ou six pieds de hauteur , & qui étoit aussi sèche que du chaume , s'alluma avec furie , & le feu fit un progrès très-rapide vers une tente de M. Banks , qu'on avoit dressée pour Tupia quand il étoit malade. Une truie & ses petits se trouvant sur le chemin du feu ; un de ces animaux fut tellement brûlé qu'il en mourut. M. Banks sauta dans un bateau , & prenant quelques personnes avec lui , il arriva assez à tems pour sauver sa tente , en la tirant sur la grève ; mais tout ce qu'il y avoit de combustible dans la forge du ferrurier fut consumé. Pendant que ceci se passoit , les Indiens allerent à quelque distance de-là à un endroit où plusieurs de nos gens lavoi-^{1770.}ent du linge , & où ils avoient mis sécher une grande quantité de toiles avec des filets , parmi lesquels étoient la seine ; ils mirent encore le feu à l'herbe , sans s'embarrasser des menaces & des prières que nous leur fîmes ; nous fûmes donc obligés de tirer un fusil chargé à petit plomb ; le coup atteignit & mit en fuite l'un d'eux , qui étoit éloigné d'environ quarante verges ; nous éteignîmes alors ce second feu , avant qu'il eût fait beaucoup de progrès ; mais du lieu où ils avoient allumé l'herbe pour la première fois ; il se répandit dans les

1770.

bois à une grande distance. Comme nous appercevions toujours les Indiens, je fis tirer au milieu des palcutviers, vis-à-vis d'eux un fusil chargé à balle, pour les convaincre qu'ils n'étoient pas encore au-delà de notre portée ; dès qu'ils entendirent le sifflement de la balle, ils doublerent le pas, & nous les perdîmes bientôt de vue. Nous crûmes qu'ils ne nous causeroient plus d'inquiétude, mais nous fûmes frappés bientôt après du son de leur voix, qui sortoit des bois, & nous nous aperçûmes qu'ils se rapprochoient peu-à-peu de nous ; j'allai à leur rencontre, accompagné de M. Banks & de trois ou quatre autres personnes ; lorsque nous nous vîmes réciproquement, ils firent halte, excepté un vieillard qui s'avança vers nous ; & après avoir prononcé quelques mots que nous fûmes très-fâchés de ne pas entendre, il retourna vers ses compagnons, & ils firent tous retraite à pas lents ; cependant nous trouvâmes moyen de saisir quelques-uns de leurs dards, & nous continuâmes à les suivre l'espace d'un mille ; nous nous assîmes alors sur des rochers, d'où nous pouvions observer leurs mouvemens, & ils s'affirent aussi à environ cent verges de distance. Après une petite pause, le vieillard s'avança de nouveau vers nous, portant dans sa main une javeline sans pointe ; il s'arrêta à plusieurs reprises & à différentes

distances , & parla ; nous lui répondîmes par tous les signes d'amitié que nous pûmes imaginer ; sur quoi ce vieillard , que nous supposions être un messager de paix , se retourna & dit quelques paroles d'un ton de voix élevé à ses compatriotes , qui dressèrent leurs javelines contre un arbre , & qui s'approchèrent de nous d'un air pacifique. Quand ils nous eurent abordé , nous leur rendîmes les dards & les javelines que nous leur avions pris , & nous remarquâmes avec beaucoup de satisfaction que cela achevoit notre réconciliation. Il y avoit dans cette troupe d'Indiens quatre hommes que nous n'avions pas encore vus , & qu'on introduisit auprès de nous comme à l'ordinaire , en les annonçant par leur nom : l'homme qui fut blessé dans l'entreprise qu'ils formèrent pour brûler nos filets & nos toiles , n'étoit point parmi eux ; nous savons cependant qu'à raison de l'éloignement , sa blessure ne pouvoit pas être dangereuse. Nous leur donnâmes en présent toutes les bagatelles que nous avions , & ils s'en revinrent avec nous vers le vaisseau ; chemin faisant , ils nous dirent par signes qu'ils ne mettroient plus le feu à l'herbe ; nous leur distribuâmes quelques balles de fusil , en tâchant de leur faire comprendre quels en étoient l'usage & les effets. Lorsqu'ils furent vis-à-vis du vaisseau , ils s'assirent , & nous

~~1770.~~ 1770. ne pûmes pas les engager à venir à bord ; nous les quittâmes donc ; ils s'en allèrent environ deux heures après , & nous apprçûmes bientôt les bois en feu à environ deux milles de distance. Si cet accident étoit arrivé un peu plutôt , les suites auroient pu en être terribles ; car il n'y avoit pas long-tems qu'on avoit rapporté au vaisseau la poudre & la tente qui contenoit l'équipement de notre bâtiment , & plusieurs autres choses très-précieuses dans notre situation : nous n'avions pas d'idée de la violence avec laquelle l'herbe s'allumoit dans un climat chaud , ni par conséquent de la difficulté qu'il y avoit d'éteindre le feu ; nous résolûmes de commencer par dépouiller le terrain autour de nous , si jamais nous étions obligés de dresser nos tentes à terre en pareille situation.

L'après-midi nous embarquâmes toutes nos provisions ; nous changeâmes le vaisseau de place , & nous le laissâmes flotter avec la marée ; le maître revint le soir avec la fâcheuse nouvelle qu'il n'y avoit point de passage au nord , par où le bâtiment pût débouquer.

Le lendemain au matin , 20 , à la marée basse , j'allai sonder & baliser la barre , le vaisseau étant tout prêt à remettre en mer. Nous ne vîmes point d'Indiens ce jour-là , mais toutes les collines autour de nous , dans un espace de plusieurs milles , étoient en feu , ce qui présentoit dans la nuit un spectacle affreux & magnifique.

Le 21 se passa sans que nous apperçussions aucun des habitans & sans qu'il nous arrivât rien digne d'être rapporté. Le 22, nous tuâmes pour la provision du jour une tortue, & en l'ouvrant, nous trouvâmes endans de ses deux épaules un harpon de bois à-peu-près aussi gros que le doigt, d'environ quinze pouces de long & barbelé à l'extrémité, tel en un mot que nous en avons vu dans les mains des naturels du pays. Il nous parut que cet animal avoit reçu cette blessure depuis long-tems, car la plaie étoit parfaitement guérie. 1770.

Le 23, dès le grand matin, j'envoyai quelques personnes dans l'intérieur du pays pour y cueillir l'espece de légumes dont nous avons parlé plus haut sous le nom de *Indian kale* (chou caraïbe). Un de nos gens s'étant séparé des autres, rencontra tout-à-coup quatre Indiens, trois hommes & un enfant qu'il n'apperçut dans le bois qu'au moment où il se trouva devant eux. Ils avoient allumé du feu & ils faisoient griller un oiseau & un quartier de *kanguroo*, dont le reste étoit suspendu, ainsi qu'un catacoua, à un arbre voisin. Notre homme étant sans armes, fut d'abord très-effrayé, mais il eut la présence d'esprit de ne pas s'enfuir, jugeant avec raison qu'il s'exposeroit à un danger véritable, s'il paroïssoit le redouter. Au contraire il s'avança & s'assit près d'eux, d'un

1770. air de gaieté & de bonne humeur; il leur offrit son couteau, la seule chose qu'il eût & qu'il crut pouvoir leur faire plaisir; ils le reçurent, & après l'avoir fait passer de main en main, ils le lui rendirent. Il leur fit signe alors qu'il alloit les quitter; mais ils ne parurent pas disposés à y consentir. Cependant il dissimuloit toujours ses craintes & il s'affit de nouveau; ils l'examinèrent avec beaucoup d'attention & de curiosité; ses habits attirèrent sur-tout leurs regards; ils lui tâtèrent ensuite les mains & le visage & ils se convinquirent enfin que son corps étoit fait comme le leur. Ils le traitèrent de la manière la plus honnête, & après l'avoir retenu environ une demi-heure, ils lui dirent par signe qu'il pouvoit partir. Il n'attendit pas une seconde permission; mais comme il ne savoit en les quittant quel chemin conduisoit [directement au vaisseau, ils s'éloignèrent de leur feu pour lui servir de guides; car ils savoiient bien d'où il venoit.

Sur ces entrefaites, M. Banks revenant de l'excursion qu'il avoit faite de l'autre côté de la rivière pour ramasser des plantes, trouva dans un seul monceau la plus grande partie des étoffes que nous avions données aux Indiens; ils les avoient probablement laissé là comme des choses inutiles qui ne valoient pas la peine d'être emportées; peut-être que

s'il avoit fait d'autres perquisitions, il auroit trouvé également nos quincailleries ; car ils paroïssent attacher très-peu de valeur à tout ce que nous avons, si l'on en excepte la tortue qu'il ne nous fut pas possible de leur céder. 1770.

Le mauvais tems qui nous empêchoit de remettre en mer continuant toujours, MM. Banks & Solander retournerent à terre le 24, pour voir s'ils pourroient découvrir quelque plante nouvelle ; ils coururent les bois sans succès pendant toute la journée ; mais en s'en revenant à travers une vallée profonde, ils trouverent que les côtés en étoient couverts d'arbres & de buissons, quoiqu'ils fussent presque aussi perpendiculaires qu'une muraille. Ils ramassèrent à terre plusieurs noix d'anacarde (*anacardium orientale*) ; ce qui les engagea à rechercher avec soin l'arbre qui les avoit produits, & que peut-être aucun Botaniste d'Europe n'a jamais vu ; mais à leur grand regret, ils ne purent pas le découvrir, de sorte qu'après avoir employé beaucoup de tems & abattu quatre ou cinq arbres, ils revinrent au vaisseau épuisés de fatigue.

Le 25, en remontant la rivière, je trouvai une pirogue appartenante à nos amis des Indiens, que nous n'avions pas revus depuis l'affaire de la tortue ; ils l'avoient laissée attachée à des paletuviers, à environ un mille du vaisseau & leurs feux me firent appercevoir qu'ils s'é-

1770. toient retirés à six milles au moins dans l'intérieur du pays.

M. Banks parcourant de nouveau la campagne, le 26, pour faire des recherches d'histoire naturelle, eut le bonheur de prendre un animal de la classe des *Opossum*; c'étoit une femelle, & il prit en outre deux petits. Il trouva qu'il ressembloit beaucoup au quadrupède remarquable que M. de Buffon a décrit dans son histoire naturelle sous le nom de *Phalanger*; mais ce n'est pas le même. Cet auteur suppose que cette espèce est particulière à l'Amérique, mais il s'est sûrement trompé en ce point; il est probable, comme Pallas l'a observé dans sa Zoologie, que le phalanger est indigène des Indes orientales; puisque l'animal que prit M. Banks avoit quelque analogie avec lui par la conformation extraordinaire de ses pieds, en quoi il diffère de tous les autres quadrupèdes.

Le 27, M. Gore tua un *kangaroo*, qui avec la peau, les entrailles & la tête pesoit quatre-vingt-quatre livres. En l'examinant, nous reconnûmes cependant qu'il n'avoit pas pris toute sa croissance, parce que les dents machelières inférieures n'étoient pas encore formées. Nous l'apprêtâmes pour le dîner du lendemain; mais il avoit plus mauvais goût qu'aucun des animaux que nous eussions jamais mangés.

Le vent souffla toujours dans le même rumb & avec la même violence jusqu'à cinq heures du matin du 29, que nous eûmes calme. Bientôt après

après il s'éleva une brise de terre , & la marée refluant depuis environ deux heures , j'envoyai un bateau voir quelle profondeur d'eau il y avoit sur la barre. En attendant nous levâmes l'ancre & nous tîmes tout prêt pour remettre en mer. Lorsque le bateau fut de retour , l'officier dit que la profondeur d'eau sur la barre n'étoit que de treize pieds , c'est-à-dire six pouces de moins que n'en tiroit le vaisseau. Nous fûmes donc obligés de mouiller de nouveau , & la brise de mer se relevant sur les huit heures , nous perdîmes l'espoir d'appareiller ce jour-là.

Nous eûmes des brises fraîches du S. E. accompagnées de brume & de pluie , jusqu'à deux heures du matin du 31 ; alors le tems s'étant un peu modéré , je pensai à essayer de remorquer le vaisseau hors du havre ; mais en m'embarquant d'abord dans le bateau , je vis que le vent étoit encore trop frais pour exécuter ce projet. Pendant tout ce tems-là , l'esquif & la pinasse continuèrent à pêcher au filet & à l'hameçon avec quelque succès , ils prenoient quelquefois une tortue & rapportoient souvent deux ou trois quinteaux d'autre poisson.

Le premier Août , le charpentier examina les pompes , & à notre grand regret il les trouva toutes fort endommagées , ce qui provenoit , suivant lui , de ce qu'on y avoit employé du bois trop vieux. L'une d'elles étoit en si mauvais état qu'elle tomboit en pieces quand on

1770. vouloit la faire agir ; les autres n'étoient gueres meilleures , nous n'avions plus de confiance alors que dans le bon état de notre bâtiment qui heureusement ne faisoit pas plus d'un pouce d'eau par heure.

Le 3 , à six heures du matin , nous fîmes une autre tentative inutile pour touer le vaisseau hors du havre ; le 4 , vers la même heure , nos efforts eurent un meilleur succès , & sur les sept heures , nous remîmes à la voile , à l'aide d'une petite fraîcheur de terre qui tomba bientôt & fut suivie de brises de mer du S. E. $\frac{1}{4}$ S. avec lesquelles nous portâmes au large à l'E. $\frac{1}{4}$ N. E. , ayant la pinasse en avant qui fondoît continuellement. L'esquif avoit été envoyé au banc des tortues pour y prendre le filet qu'on y avoit laissé ; mais comme le vent fraichit , nous partîmes sans lui. Un peu avant midi , nous mîmes à l'ancre par 15 brasses , fond de sable ; je ne croyois pas qu'il fût sûr de naviguer parmi les bas-fonds avant de les avoir bien examinés à la marée basse , de la grande hune , pour savoir de quel côté je devois gouverner. Je doutois encore s'il falloit retourner au sud , autour de tous les bas-fonds , ou chercher un passage à l'est ou au nord ; tous ces partis me paroissent également difficiles & dangereux. Lorsque nous étions à l'ancre , le havre dont nous partîmes nous restoit au S. 70^d O. à environ cinq lieues ; nous avions au N. 20^d O. à trois lieues & demie , la pointe

la plus septentrionale de la terre qui fût en vue, que je nommai le cap *Bedford* & qui est située au $15^{\text{d}} 16^{\text{m}}$ de latitude S. & au $214^{\text{d}} 45^{\text{m}}$ de longitude O. Au N. E. de ce cap, nous apercevions une terre qui avoit l'apparence de deux îles élevées; les bancs de tortue nous res-toient à l'est à la distance d'un mille: notre latitude par observation étoit de $15^{\text{d}} 32^{\text{m}}$ S. & notre profondeur d'eau en quittant la côte de $3 \frac{1}{2}$ à 15 brasses.

1770.



CHAPITRE V.

Départ de la Rivière Endeavour. Description particulière du Havre où le vaisseau fut radoubé, du Pays adjacent & de plusieurs Isles près de la Côte. Traversée de la Rivière Endeavour. à l'extrémité septentrionale de la Nouvelle-Galles. Dangers de cette navigation.

JE donnai le nom de *rivière Endeavour* au havre que nous venions de quitter. Ce n'est qu'un petit havre avec une barre ou crique qui s'enfonce à trois ou quatre lieues dans un canal tortueux & au fond duquel il y a un petit ruisseau d'eau douce. L'eau n'est pas assez profonde pour un vaisseau, au-delà d'un mille dans

1770.

l'intérieur de la barre. Sur le côté septentrional, le bord est si escarpé dans l'espace d'un quart de mille, qu'à la marée basse un vaisseau peut rester à flot assez près de la côte pour qu'on y puisse aborder avec un pont, & la situation est extrêmement commode pour y mettre un bâtiment sur le côté. A la marée basse, il n'y a pas plus de neuf ou dix pieds d'eau sur la barre, ni plus de dix-sept ou dix-huit à la marée haute, de sorte que la différence entre la haute & la basse marée est d'environ neuf pieds. La marée est haute entre neuf ou dix heures dans les nouvelles & les pleines lunes: il faut remarquer que cette partie de la côte est tellement embarrassée par des bancs de sable, que l'entrée du havre est extrêmement difficile; l'endroit le plus sûr pour en approcher est du côté du sud, en serrant de près, pendant toute la route, la grande terre: on pourra toujours trouver sa situation au moyen de la latitude, qui a été déterminée très-exactement. Il y a quelques terres élevées sur la pointe méridionale, mais la pointe du nord est formée par une greve basse & sablonneuse qui s'étend à environ trois milles au nord, où la terre commence à devenir haute.

Les tortues furent le principal rafraîchissement que nous nous y procurâmes; mais comme on ne peut pas en prendre sans aller à cinq lieues en mer, & que le tems étoit souvent orageux, nous n'en eûmes pas une grande abondance; celles que nous prîmes, ainsi que

les poissons, furent également partagées parmi toutes les personnes de l'équipage, & le dernier mouffe en eut autant que moi : je pense que tous les commandans, qui entreprendront un voyage semblable à celui-ci, reconnoîtront qu'il est de leur intérêt de suivre la même règle. Nous trouvâmes sur les greves sablonneuses & les collines de sable, du pourpier en plusieurs endroits, & une espèce de fève qui croît sur une tige rampante sur la terre : le pourpier étoit très-bon bouilli ; & il ne faut pas mépriser les fèves, car elles furent très-salutaires à nos malades ; cependant les meilleurs herbages qu'on puisse s'y procurer, sont les choux, dont on a déjà parlé, & qu'on connoît dans les isles d'Amérique sous le nom de chou caraïbe ; cette plante, suivant nous, n'est pas fort inférieure à l'épinard, dont elle a un peu le goût ; il est vrai que la racine n'en est pas bonne, mais il est probable qu'on pourroit la rendre meilleure en la cultivant : on la trouve principalement dans les terrains où il y a des fondrières. Le peu de choux palmistes que nous y cueillîmes étoient en général petits, & la partie mangeable étoit si peu de chose qu'elle ne valoit pas la peine qu'on se donnoit à les chercher.

Outre le *Kangaroo* & l'*Opossum*, dont il a déjà été fait mention plus haut, & une espèce de putois : il y a des loups sur cette partie de la côte, si nous n'avons pas été trompés par les pas que nous avons vus sur le terrain, &

1770. plusieurs fortes de serpens ; quelques-uns des serpens sont venimeux & les autres ne le sont pas. Il n'y a point d'animaux apprivoisés , si l'on en excepte les chiens , dont nous n'avons apperçu que deux ou trois qui venoient souvent autour des tentes , ronger les os & les restes d'alimens qui s'y trouvoient par hasard ; ces os sembloient être pour la plupart des os de *Kanguroo* : nous n'avons vu qu'une fois un autre quadrupede ; mais nous rencontrions des *Kanguroos* presque toutes les fois que nous allions dans les bois. Nous apperçûmes des vols d'oiseaux de terre , des milans , des faucons , des catacouas de deux fortes , les uns blancs & les autres noirs , une très-belle espèce de loriot , quelques perroquets , des pigeons de deux ou trois fortes , & plusieurs petits oiseaux inconnus en Europe. Les oiseaux aquatiques sont les hérons , des canards siffians , qui se perchent & qui , à ce que je pense , se juchent sur les arbres , les oies sauvages , les corlieux , & un petit nombre d'autres , qui n'y sont pas en grande quantité. La surface du pays , dont on a eu occasion de parler plus haut , est agréablement entrecoupée par des collines , des vallées , des prairies & des bois ; le sol des collines est dur , sec & pierreux ; cependant outre le bois il produit une grosse herbe ; celui des plaines & des vallées est en quelques endroits sablonneux & argilleux en d'autres , ou pierreux & rempli de rochers

comme sur les collines ; en général il est pourtant couvert, & il a la plus grande apparence de fertilité : tout le pays, collines & vallées, bois & plaines, abonde en fourmillières, dont quelques-unes ont six ou huit pieds de haut & douze ou seize de circonférence. 1770.

Il n'y a pas beaucoup d'espèces différentes d'arbres ; le gommier, que nous trouvâmes sur la partie méridionale de la côte, est le plus commun, mais il n'est pas grand ; tout le long & de chaque côté de la rivière, il y a un grand nombre de paletuviers, qui, en quelques endroits, s'étendent à un demi-mille dans l'intérieur des terres. Le pays est bien arrosé partout ; il y a plusieurs beaux ruisseaux à une petite distance les uns des autres, mais il n'y en avoit point au lieu de notre mouillage ; il faut remarquer que c'étoit alors la saison sèche, & que peut-être on y en trouveroit en d'autres tems ; les sources qui ne sont point éloignées, ne nous laisserent pas manquer d'eau.

L'après-midi du 4, nous eûmes une petite brise S. E., & un tems clair ; mais comme je ne voulois mettre à la voile que le lendemain au matin, j'envoyai tous les bateaux sur le récif, pour y prendre toutes les tortues & les autres poissons à coquille qu'ils pourroient attraper. A la marée basse, je montai sur la grande hune & j'examinai les bancs de sable, qui présentoient un aspect très-menaçant ; j'en apercevois plusieurs à une distance éloignée, &

1770.

la plus grande partie des autres s'élevoit au-dessus de la surface de l'eau : la mer paroissoit être plus ouverte au N. O. du récif des tortues , & je résolus de prendre ce chemin en ferrant le vent de près , parce que si nous ne trouvions pas un passage , nous pourrions toujours retourner par l'endroit où nous étions entrés. Le soir les bateaux rapportèrent une tortue , une pastenade , & assez de grosses pétoncles pour en donner une livre & demie à chaque personne de l'équipage ; chacun de ces poissons à coquille ne fournissoit pas moins de deux livres de chair : nous primes aussi plusieurs goulus , qui servirent à augmenter nos provisions fraîches , quoiqu'ils ne fussent pas trop bons.


Le matin du 5 , j'attendis avant d'appareiller que le jussant fût dans son milieu , parce qu'alors les bancs commencent à paroître ; mais le vent souffloit avec tant de force que je fus obligé de rester à l'ancre ; cependant le vent étant devenu plus modéré l'après-midi , nous mimes à la voile , & nous portâmes au large un vent de N. E. $\frac{1}{4}$ E. , laissant le récif des tortues au-dessus du vent , & ayant la pinasse en avant pour sonder. Nous ne naviguâmes pas long-tems dans cette direction , sans découvrir des bancs devant nous & à nos deux côtés ; à quatre heures & demie , après avoir fait environ huit milles , la pinasse signala un bas-fonds , dans un endroit où nous ne nous attendions

gueres à en trouver, sur quoi nous virâmes de bord, & nous louvoyâmes tandis que la pinasse s'avançoit plus loin à l'est; & comme la nuit approchoit, je mis à l'ancre par 20 brasses, fond de vase. La rivière *Endeavour*, nous restoit alors au S. 52^d O., & le cap *Bedford* à l'O. $\frac{1}{4}$ N. O. $\frac{1}{2}$ N. à cinq lieues; nous avions au nord la terre la plus septentrionale qui fût en vue, & qui avoit l'apparence d'une île, & au N. E., à deux ou trois milles, un banc, dont une petite partie sablonneuse s'élevoit au-dessus de la surface de l'eau. En venant du récif des tortues à cet endroit, la sonde rapportoit de 14 à 20 brasses, mais quand la pinasse fut à environ un mille plus loin à l'E. N. E., elle ne trouva plus que quatre ou cinq pieds d'eau, fond de roche, sans pourtant que nous nous en aperçussions dans le vaisseau. Le matin du 6, nous fûmes obligés de filer plus de cable & d'abattre nos vergues de perroquet: à la marée basse je me tins sur la grande hune avec plusieurs officiers, pour tâcher d'apercevoir un passage entre les bancs, mais nous ne vîmes rien que des brisans qui s'étendoient du S. à l'E. jusqu'au N. O., & au-delà de la portée de notre vue; ces brisans ne paroissent pourtant pas être formés par un seul banc, mais par plusieurs, détachés les uns des autres: la mer brisoit à une grande hauteur, sur celui qui étoit le plus loin à l'est, ce qui me fit penser que c'étoit le dernier, car les brisans étoient peu

1770. considérables sur plusieurs des bancs situés dans l'intérieur, & depuis environ le milieu du jusfant jusqu'au milieu du flot, on ne les apercevoit pas du tout; d'où il faut conclure qu'il est très-dangereux de naviguer au milieu de ces bancs, d'autant qu'ils consistent principalement en rocher de corail, qui sont aussi escarpés qu'une muraille; sur quelques-uns cependant, & en général sur ceux qui sont à l'extrémité septentrionale, il y a des monceaux de sable, qui ne sont couverts qu'à la marée haute, & qu'on découvre à une certaine distance. Convaincu alors qu'il n'y avoit d'autre passage qu'à travers le labyrinthe dangereux que formoient ces bancs, j'étois très en peine de savoir de quel côté gouverner quand le tems nous permettoit de mettre à la voile; le maître étoit d'avis que nous nous en retournerions par le chemin que nous avions suivi en venant; mais c'étoit nous engager dans des travaux sans fin que de prendre cette route, car le vent souffloit avec force du rumb opposé, & presque sans interruption; d'un autre côté, si l'on ne trouvoit point de passage au nord, il falloit bien s'y résoudre. Ces réflexions affligeantes nous occupèrent jusqu'à onze heures du soir, quand tout-à-coup le vaisseau chassa sur ces ancrs & nous obligea de filer un cable & un tiers de cable, ce qui le ramena au mouillage. Le matin du 7, le vent augmenta, le vaisseau chassa de nouveau; nous

1770.

jettâmes la petite ancre d'affourche, & nous filâmes par-dessus un cable entier, & deux cables sur l'autre ancre; cependant le bâtiment chassoit toujours, quoique moins fortement. Nous abattîmes nos mâts de perroquet, nos vergues & nos huniers, & enfin nous eûmes la satisfaction de le faire rentrer au lieu du mouillage. Le cap *Bedford* nous restoit alors à l'O. S. O., à trois lieues & demie; dans cette situation nous avions à l'est des bancs qui s'étendoient du S. E. $\frac{1}{4}$ S. au N. N. O., & dont le plus proche étoit éloigné d'environ deux milles. Comme le vent continuoît presque sans relâche, nous restâmes à l'ancre jusqu'à sept heures du matin du 10; il devint alors plus modéré; nous appareillâmes & nous portâmes vers la terre, après avoir enfin résolu de chercher un passage le long de la côte au nord, en tenant toujours le bateau en avant: nous courûmes vers la terre environ une heure, ayant de 19 à 12 brasses; nous mîmes ensuite le cap vers trois petites îles situées au N. N. E. $\frac{1}{4}$ E., à trois lieues du cap *Bedford*, & que le maître avoit visitées pendant que nous étions dans le havre: à neuf heures nous étions à leur hauteur, entr'elles & la côte orientale de la *Nouvelle-Hollande*. Entre nous & la grande terre il y avoit une île basse gisant au N. N. O., à quatre milles des trois îles, & dans ce canal la sonde rapportoit 14 brasses: la pointe la plus septentrionale de la terre qui fût en vue, nous restoit

 au N. N. O. $\frac{1}{2}$ O. à environ deux lieues. **Qua-**
1770. tre ou cinq lieues au nord de ce cap, nous
 vîmes trois îles, près desquelles il y en a quel-
 ques autres qui sont encore plus petites; &
 nous appercevions en dehors de nous les bancs
 & les récifs, qui s'étendoient au nord aussi
 loin que ces îles. Nous dirigeâmes notre route
 entre ces récifs & le cap, laissant à l'est une
 petite île qui git au N. $\frac{1}{4}$ N. E., à quatre
 milles des trois îles. Nous nous trouvâmes à
 midi entre le cap & les trois îles; éloignés de
 deux lieues du cap & de quatre des îles; notre la-
 titude par observation étoit de $14^{\circ} 51'$. Nous
 crûmes voir alors une ouverture sûre devant nous
 & nous espérâmes qu'enfin nous étions hors de
 danger; notre espérance fut trompée, & c'est ce
 qui me fit donner au cap le nom de *cap Flattery*.
 Il git au $14^{\circ} 56'$ de latitude S. & au
 $214^{\circ} 43'$ de longitude O.; c'est un pro-
 montoire élevé qui se termine près de la mer
 en deux collines qui en ont une troisième par
 derrière, avec un terrain bas & sablonneux de
 chaque côté. Il sera encore plus facile de le re-
 connoître au moyen des trois îles qui sont
 en mer; la plus septentrionale & la plus grande
 git à environ cinq lieues du cap au N. N. E.
 Depuis le cap *Flattery*, la terre court N. O.
 & N. O. $\frac{1}{4}$ O. Nous gouvernâmes le long de
 la côte N. O. $\frac{1}{4}$ O. jusqu'à une heure, vers
 l'endroit que nous regardions comme un canal
 ouvert, quand l'Officier qui étoit sur la grande
 hune, nous cria qu'il voyoit en avant une

terre s'étendant autour des îles qui étoient en-dehors de nous , & un grand récif entre nous & elles. Je montai moi-même sur la grande hune, d'où j'aperçus très-clairement le récif qui étoit alors si loin du vent, que nous ne pouvions pas le doubler ; mais la terre qu'il supposoit faire partie de la *Nouvelle - Galles méridionale*, me parut seulement être un groupe de petites îles. Dès que je fus descendu de la grande hune, le maître & quelques autres y monterent, & ils soutinrent tous que la terre que nous voyions en avant n'étoit pas une île, mais qu'elle faisoit partie de la *Nouvelle - Galles* ; & pour rendre cette nouvelle plus allarmante, ils ajoutèrent qu'ils voyoient des brisans tout autour de nous. Dans cette conjoncture, nous serrâmes le vent en gouvernant vers la terre, & nous fîmes signal au bateau qui fondoît en avant de venir à bord ; comme il étoit fort éloigné sous le vent, nous fîmes obligés de mettre le cap de son côté pour le rejoindre, & bientôt après, nous mîmes à l'ancre au-dessous d'une pointe de la grande terre, par un peu moins de 5 brasses & à environ un mille de la côte. Le cap *Flattery* nous restoit alors au S. E. à trois lieues & demie. Dès que le vaisseau fut à l'ancre, je débarquai sur la côte de la mer qui couroit au N. O. $\frac{1}{4}$ O. à huit ou dix lieues ; comme le tems n'étoit pas très-clair, il m'étoit impossible de voir plus loin. Je découvrois au travers de la côte neuf

1770.

ou dix petites isles basses & quelques bancs ; j'en vis aussi des bancs étendus entre la grande terre & les trois isles élevées , & j'étois persuadé qu'en dehors de celles-ci , il y en avoit un plus grand nombre d'autres , dont la terre ne faisoit point partie de la *Nouvelle - Galles*. Excepté la pointe sur laquelle j'étois , que j'appellai pointe *Look-Out* & le *Cap Fattery*, la grande terre au nord du *Cap Bedford* est basse , couverte de sables blancs & de buissons verts ; dix à douze milles dans l'intérieur du pays & au-delà , elle s'élève à une hauteur considérable. Au nord de la *Pointe Look - Out* , la côte sembloit être plate & former un banc dans un espace considérable , ce qui nous faisoit craindre que le canal que nous avions trouvé ne s'étendît pas dans toute la longueur de la terre. Sur cette pointe , qui étoit étroite & du plus beau sable , nous aperçûmes des pas d'hommes & nous vîmes aussi de la fumée & du feu à quelque distance dans l'intérieur du pays.

Je retournai au vaisseau le soir , & je résolus de visiter le lendemain une de ces isles élevées ; comme elles gisent à cinq lieues en mer , j'espérois de son sommet découvrir plus distinctement la situation des bancs & le canal qui est dans le milieu.

Le matin du 11 , je m'embarquai dans la pinasse pour la plus septentrionale & la plus grande des trois isles , avec M. Banks , dont le courage & la curiosité l'entraînoient tou-

jours à chaque expédition ; j'envoyai en même-
 tems le maître au-dessous du vent dans l'es-
 quif, pour sonder entre les isles basses & la
 grande terre. En mon chemin, je passai sur
 un récif de rocher de corail & de sable qui gît
 à environ deux lieues de l'isle, & j'en
 laissai un autre sous le vent à environ trois
 milles de la même isle. Sur la partie septen-
 trionale du récif, sous le vent, il y a une
 isle basse & sablonneuse où nous aperçû-
 mes des arbres, & nous vîmes plusieurs tor-
 tues sur le récif par où nous passâmes. Nous
 en chassâmes une ou deux, mais comme
 nous avions peu de tems à perdre, & que
 le vent étoit frais, nous n'en prîmes aucune.

Nous débarquâmes dans l'isle à une heure,
 & sur le champ nous gravâmes sur la colline la
 plus élevée, avec un mélange d'espérance &
 de crainte proportionné à l'importance de
 l'objet & à l'incertitude de l'événement. En
 regardant autour de moi, je découvris un
 récif de rochers gisant à deux ou trois
 lieues en-dehors des isles, & qui s'étendoient
 sur une ligne au N. O. & S. E. plus loin que
 je ne pouvois appercevoir & sur lequel la mer
 brisoit en formant une houle terrible. Cette
 houle me fit croire qu'il n'y avoit point de
 bancs au-delà ; & je conçus l'espoir de for-
 tir du milieu de ces rochers, en voyant plu-
 sieurs coupures dans le récif & une eau pro-
 fonde entre ce récif & les isles. Je restai sur

1770. cette colline jusqu'au coucher du soleil, mais le ciel fut si brumeux pendant tout ce tems, que je descendis mal satisfait. Après avoir réfléchi sur ce que je venois de voir, & l'avoir comparé avec ce que je m'attendois à découvrir, je résolus de passer la nuit sur l'isle, dans l'espérance que le tems seroit plus clair le lendemain matin, & que ma vue pourroit appercevoir les objets plus au loin & plus distinctement. Nous nous couchâmes à l'abri d'un buisson qui étoit sur la greve; à trois heures du matin, j'envoyai un des contremaîtres que j'avois amené avec moi, dans la pinasse, sonder entre l'isle & les récifs & examiner le canal qui paroissoit être au milieu, & je remontai au haut de la colline; mais, à mon grand regret, je trouvai le tems plus sombre encore qu'il ne l'avoit été la veille. La pinasse revint sur le midi, après avoir été jusqu'au récif & trouvé entre 15 & 28 brasses d'eau; mais le vent étoit si fort, que le contremaître n'osa pas entrer dans un des canaux qu'il dit lui avoir paru très-étroit; son rapport ne me découragea nullement, car, d'après la description de l'endroit où il avoit été, je jugeai qu'il l'avoit vu un peu désavantageusement. Tandis que j'étois occupé à examiner ce parage, M. Banks s'appliquoit à son étude favorite; il faisoit des recherches sur l'histoire naturelle, & rassemblait plusieurs plantes qui lui étoient inconnues.

Nous

Nous reconnûmes que cette isle qu'on aperçoit à douze lieues de distance, a environ huit lieues de tour, & qu'en général elle est stérile & remplie de rochers. Sur le côté N. O., il y a pourtant quelques baies sablonneuses & des terres basses couvertes d'une longue herbe clair-semée, & d'arbres de même espèce que ceux qui sont sur la grande terre; cette partie de l'isle abondoit aussi en lézards très-gros, nous en prîmes quelques-uns. Nous trouvâmes de l'eau douce en deux endroits; l'une étoit un peu salée, je la goûtai tout près de la mer; l'autre, que je puisai dans un lac ou étang derrière la grève sablonneuse, étoit très-douce & très-bonne. Cette isle étant fort éloignée de la grande terre, nous fûmes très-surpris de voir qu'elle étoit quelquefois visitée; car nous trouvâmes les restes de sept à huit huttes, & de gros monceaux de coquillages dont nous supposâmes que les habitans de la *Nouvelle-Galles* s'étoient nourris. Nous remarquâmes que toutes ces huttes étoient bâties sur des hauteurs & entièrement exposées au S. E., situation différente de celles que nous avions vues sur la grande terre; car celles-ci étoient en général placées sur le penchant d'une colline, ou au-dessous de quelques buissons qui les mettoient à l'abri du vent: d'après la structure de ces huttes & leur situation, nous concluâmes qu'à certaines saisons de l'année le tems y

1770 est invariablement calme & beau ; car les habitans de la *Nouvelle - Galles méridionale* n'ont point de bâtiment sur lequel ils puissent naviguer en mer , dans un tems pareil à celui que nous eûmes depuis l'époque de notre première arrivée sur la côte. Comme nous ne vîmes dans cette isle d'autres animaux que des lézards , je l'appellai *Lizard Island* (*Isle des Lézards*) ; les deux autres isles élevées , qui sont à quatre ou cinq milles de distance , sont petites en comparaison de celle-ci. Dans le voisinage , & surtout au S. E. , il y en a trois autres encore plus petites & basses , avec plusieurs bancs ou récifs. On trouve cependant un passage sur du cap *Flattery* à ces isles , & même jusqu'en-dehors des récifs , en laissant l'*Isle des Lézards* au N. O. & les autres au S. E.

A deux heures de l'après-midi , comme il n'y avoit point d'apparence , que le tems s'éclaircît , nous partîmes de l'*Isle des Lézards* pour retourner au vaisseau , & dans notre chemin nous débarquâmes sur l'isle basse , sablonneuse & couverte d'arbres que nous avions reconnue en allant. Nous y vîmes un nombre incroyable d'oiseaux & surtout d'oiseaux de mer ; nous trouvâmes aussi le nid d'un aigle où étoient des petits que nous tuâmes , & un autre nid d'une grandeur énorme , appartenant à un oiseau que nous ne connoissons pas. Ce nid étoit conf-

truit à terre avec des morceaux de bois ; il n'avoit pas moins de vingt-six pieds de circonférence & deux pieds huit pouces de hauteur. 1770.
Nous reconnûmes que cette isle avoit été visitée par les Indiens, probablement pour y manger des tortues ; car nous y en aperçûmes une très-grande quantité, ainsi que des monceaux de coquillages entassés en différens endroits.

Nous donnâmes à cette isle le nom d'*Eagle Island* (*Isle de l'Aigle*), & après l'avoir quittée, nous gouvernâmes au S. O. directement vers le vaisseau ; la sonde, pendant tout le chemin, ne rapporta pas moins de 3 brasses & pas plus de 14 ; c'étoit la même profondeur que j'avois trouvée entre cette isle & l'*Isle des Lézards*.

Lorsque j'arrivai à bord, le maître à qui j'avois ordonné de sonder entre les isles basses & la grande terre, me dit qu'il avoit exécuté mon ordre ; qu'il pensoit que ces isles étoient situées à environ trois lieues de la *Nouvelle-Galles* ; qu'en-dehors il avoit trouvé de 10 à 14 brasses, & 7 entr'elles & la grande terre ; mais qu'un banc qui se prolongeoit depuis la grande terre à deux lieues rendoit ce canal étroit. Il avoit couché sur une de ces isles basses & descendu sur les autres ; il rapporta qu'il avoit vu par-tout des monceaux d'écailles de tortues, & en plusieurs endroits, des arrêtes de poissons


~~avec~~ 1770. avec de la chair autour , suspendues à des arbres , & dont la chair étoit si fraîche encore que l'équipage du bateau en avoit mangé. Il vit en outre deux espaces où il ne croissoit point d'herbes & où il sembloit qu'on avoit fouillé la terre depuis peu , & sur la grandeur & la forme de ces portions de terrain il conjectura que c'étoient des tombeaux.

Après avoir réfléchi sur ce que j'avois vu moi-même & sur le rapport du maître , je crus que le passage au-dessous du vent seroit dangereux , & qu'en y naviguant le long de la grande terre nous courrions risque d'être enfermés par le grand récif & enfin d'être forcés de retourner sur nos pas pour en chercher un autre. Je considérai que ce retard ou tout autre accident qui occasionneroit le même délai nous feroit perdre infailliblement la saison de passer aux Indes Orientales & nous exposeroit à de très-grands périls , parce que nous n'avions plus à bord que pour trois mois de provisions , & encore à très-petite ration.

Je communiquai aux officiers ces conjectures avec les faits & les apparences sur lesquelles elles étoient fondées ; ils convinrent unanimement que nous n'avions rien de mieux à faire que de nous éloigner de la côte , jusqu'à ce que nous pussions nous en rapprocher avec moins de danger.

En conséquence, à la pointe du jour du 13, nous mîmes à la voile & nous portâmes au N. E. au large, vers l'extrémité N. O. de l'*Isle des Lézards*, en laissant l'*Isle de l'Aigle* au-dessus du vent, & quelques autres isles & bancs sous le vent : la pinasse marchoit en avant pour connoître la profondeur d'eau que nous trouverions dans notre route. La sonde dans ce canal rapporta de 9 à 14 brasses. A midi, l'extrémité N. O. de l'*Isle des Lézards* nous restoit à l'E. S. E. à un mille ; notre latitude par observation étoit de $14^{\text{d}} 38^{\text{m}}$ & la profondeur d'eau de 14 brasses. Nous avions un vent fort du S. E., & à deux heures nous arrivâmes précisément au-dessus du vent d'un des canaux ou ouvertures dans le récif extérieur que j'avois vu de l'isle. Nous virâmes alors de bord, & nous fîmes une courte bordée au S. O. tandis que le maître dans la pinasse examinoit le canal ; il fit bientôt signal au vaisseau de le suivre, & en peu de tems nous fûmes au large. Dès que nous eûmes gagné le dehors des brisans, nous n'eûmes point de fond à 150 brasses, & nous trouvâmes une grosse mer qui rouloit du S. E., signe certain qu'il n'y avoit près de nous ni banc ni terre dans cette direction.

Le changement de notre situation se manifesta sur tous les visages ; parce qu'il étoit vivement senti par tout le monde ; nous avions

 été environ trois mois embarrassés dans des
1770. bancs & des rochers qui nous menaçoient
à chaque instant du naufrage ; passant souvent
la nuit à l'ancre , & entendant la houle bri-
fer sur nous ; chassant quelquefois sur nos
ancres , & sachant que si le cable rompoit ,
par quelques-uns des accidens auxquels une
tempête presque continuelle nous exposoit ,
nous péririons inévitablement en quelques
minutes. Enfin , après avoir navigué trois
cens soixante lieues , obligés d'avoir dans
tous les instans un homme qui eût par-tout
la sonde à la main , ce qui n'est peut-être
jamais arrivé à aucun autre vaisseau , nous
nous voyions dans une mer ouverte & dans
une eau profonde. Le souvenir du danger
passé , & la sécurité dont nous jouissions alors ,
nous rendit notre gaieté ; cependant les lon-
gues lames , en nous faisant voir que nous
n'avions plus de rochers ni de bancs à crain-
dre , nous apprirent aussi que nous ne pouvions
plus avoir dans notre vaisseau autant de
confiance qu'avant qu'il eût touché ; les coups
de la vague élargissoient tellement les voies
qu'il ne faisoit pas moins de neuf pouces
d'eau par heure , ce qui , eu égard à l'état
de nos pompes & à la navigation qui nous
restoit à faire , auroit été l'objet d'une sé-
ricuse réflexion pour un équipage qui ne
seroit pas sorti si récemment d'un péril aussi
imminent que celui auquel nous venions d'é-
chapper.

Le passage ou canal, par où nous débouquâmes dans la mer ouverte au de-là du récif, gît au 14^d 32^m de latitude S., & on pourra toujours le reconnoître au moyen de trois isles élevées qui sont dans l'intérieur, & que j'ai appelées *Isles de Direction*, parce qu'elles serviront à faire connoître aux navigateurs un passage sûr à travers le récif, jusqu'à la grande terre; le canal gît au N. E. $\frac{1}{2}$ E. à trois lieues de la pointe des *Lézards*; il a environ un tiers de mille de largeur, & sa longueur n'est pas plus considérable. *L'isle des Lézards*, qui, ainsi que je l'ai déjà observé, est la plus grande & la plus septentrionale des trois, présente un mouillage sûr au-dessous du côté N. O., de l'eau douce & du bois à brûler. Les isles basses & les bancs situés entre cette isle & la grande terre, abondent en tortues & en poissons, qu'on peut probablement pêcher dans toutes les saisons de l'année, excepté quand le tems est très-orageux; de sorte que tout examiné, il n'y a peut-être pas sur toute la côte un meilleur endroit que cette isle pour procurer aux vaisseaux des rafraichissemens. Je dois observer que nous trouvâmes sur cette isle, ainsi que sur la grève de la rivière *Endeavour* & des environs, des bambous, des noix de coco, des pierres poncees & des graines de plante, qui ne croissent pas dans ce pays, & qu'on peut

1770.

supposer que les vents alifés y avoient apportés de l'est. Les isles qui furent découvertes par Quiros , & qu'il appella *Australia del Espiritu santo* , sont situées dans la même parallèle , mais je ne puis pas déterminer jusqu'où précisément elles s'étendent à l'est ; la plupart des cartes les placent dans la même longitude que la *Nouvelle-Hollande* , que ce voyageur n'a jamais vue , ainsi qu'on peut en juger par la relation qui a été publiée de son voyage ; car d'après ce qu'on y lit , ses découvertes se sont bornées à vingt-deux degrés à l'est de la *Nouvelle-Hollande*.

Dès que nous fûmes en dehors du récif nous mîmes à la cape , & après avoir remonté les bateaux à bord , nous passâmes toute la nuit sur les deux bords ; car je ne voulois pas courir contre le vent avant le jour. Le 14 , à la pointe du jour , l'*Isle des Lézards* nous restoit au S. 15^d E. , à environ dix lieues ; nous fîmes voile alors & nous portâmes au large au N. N. O. $\frac{1}{2}$ O. jusqu'à neuf heures , que nous gouvernâmes au N. O. $\frac{1}{2}$ N. ayant l'avantage d'un vent frais du S. E. A midi notre latitude , par observation , étoit de 13^d 46^m sud , & alors nous ne découvrions point de terre : à six heures du soir nous diminuâmes de voiles , & nous mîmes à la cape , le cap tourné au N. E. Le 15 , à 6 heures du matin , nous fîmes voile & nous gouvernâmes

à l'ouest : je voulois me retrouver à la vue de la terre, afin d'être sûr de ne pas dépasser le passage, s'il y en avoit, entre cette terre & la *Nouvelle-Guinée*. A midi, nous étions par observation, au $13^{\text{d}} 2^{\text{m}}$ de latitude S., & au 216^{d} de longitude O., à $1^{\text{d}} 23^{\text{m}}$ ouest du méridien de l'*Isle des Lézards*; nous n'appercevions point alors de terre, mais un peu avant une heure nous en vîmes du grand mât une qui nous res-
toit à l'O. S. O. A deux heures nous en découvrîmes une seconde au N. O. de la première; il sembloit que c'étoient des collines qui formoient des isles, mais nous jugeâmes que c'étoit une continuation de la *Nouvelle-Galles*. Sur les trois heures nous découvrîmes entre la terre & le vaisseau, des brisans qui s'étendoient au sud; au-delà de la portée de la vue; mais au nord, nous crûmes appercevoir qu'ils se terminoient en face de nous. Nous reconnûmes bientôt que ce que nous avions pris pour l'extrémité des brisans, étoit seulement une coupure dans le récif; car nous les vîmes alors se prolongeant au nord, plus loin que la vue ne pouvoit atteindre. Nous serrâmes de plus près le vent, qui souffloit de l'E. S. E.; nous avions à peine disposé nos voiles qu'il faut à l'E. $\frac{1}{4}$ N. E., c'est-à-dire directement sur le récif, ce qui rendit par conséquent notre débouquement incertain. Au coucher

~~1770.~~ du soleil la partie la plus septentrionale de
1770. ce récif qui fût en vue , nous restoit au N. $\frac{1}{4}$
N. E. , à deux ou trois lieues de distance :
comme c'étoit la meilleure bordée que nous
pussions suivre pour sortir de ces brisans ,
nous continuâmes jusqu'à minuit de gouver-
ner au nord avec toutes les voiles que nous
pouvions porter. Craignant alors de courir
trop loin dans cette direction ; nous virâmes
de bord & portâmes au sud , ayant fait six
lieues au N. & N. $\frac{1}{4}$ N. E. depuis le coucher
du soleil jusqu'à ce tems-là. Après avoir couru
environ deux milles au S. S. E. , nous eûmes
calme ; nous avions fondé plusieurs fois
pendant la nuit , sans trouver de fond , par
cent quarante brasses ; nous n'en trouvâmes
pas non plus alors avec une ligne de la
même longueur : cependant le 16 , sur les
quatre heures du matin , nous entendîmes
distinctement le bruit de la houle , & à la
pointe du jour nous la vîmes à environ un
mille de distance , écumant à une hauteur con-
sidérable. Les dangers que nous avions es-
suyés se renouvelèrent alors ; les vagues qui
brisoient sur le récif nous en approchoient
très-promptement ; nous n'avions point de
fonds pour jeter l'ancre , & pas un souffle
de vent pour naviguer : dans cette situation
terrible , les bateaux étoient toute notre res-
source. Pour aggraver nos malheurs la pi-
nasse étoit en radoub ; cependant on mit de-

hors la chaloupe & l'esquif, & je les envoyai en avant pour nous remorquer; au moyen de cet expédient nous parvîmes à mettre le cap du vaisseau au nord, ce qui pouvoit au moins différer notre perte, s'il ne la prévenoit pas. Il s'écoula six heures avant que cette opération fût achevée, & nous n'étions pas alors à plus de cent verges du rocher sur lequel la même lame qui battoit le côté du vaisseau, brisoit à une hauteur effrayante au moment où elle s'élevait; de sorte qu'entre nous & le naufrage, il n'y avoit qu'une épouvantable vallée d'eau qui n'étoit pas plus large que la base d'une vague; & même la mer sur laquelle nous étions n'avoit point de fonds, du moins nous n'en trouvâmes pas avec une ligne de 120 brasses. Pendant cette scène de détresse le charpentier vint à bout de raccommoder la pinnasse, qu'on mit dehors sur le champ, & que j'envoyai en avant pour aider les autres bateaux à nous touer; tous nos efforts auroient été inutiles, si au moment de la crise qui devoit décider de notre sort, il ne s'étoit pas élevé un petit vent, si foible que dans un autre tems nous ne nous en serions pas apperçus; il fut cependant suffisant, pour qu'à l'aide des bateaux nous pussions donner au vaisseau un petit mouvement oblique & nous éloigner un peu du récif. Notre espérance se ranima alors; mais

1770. en moins de dix minutes nous eûmes calmé tout plat & le vaisseau dériva de nouveau vers les brisans, qui n'étoient pas éloignés de plus de deux cens verges : la même brise légère revint pourtant avant que nous eussions perdu tout l'espace qu'elle nous avoit fait gagner, & dura cette seconde fois dix minutes. Sur ces entrefaites nous découvrîmes une petite ouverture dans le récif, à environ un quart de mille ; je dépêchai sur le champ un des eontremaîtres pour l'examiner : il rapporta qu'elle n'étoit pas plus large que la longueur du vaisseau, mais qu'en dedans l'eau étoit calme. Cette découverte nous fit penser qu'en conduisant le vaisseau à travers cette coupure, notre salut étoit encore possible, & sur le champ nous tentâmes cette entreprise : il n'étoit pas sûr que nous pussions en atteindre l'entrée ; mais si nous venions à bout de surmonter cette première difficulté, nous ne doutions pas qu'il ne nous fût aisé de passer dans l'ouverture ; cependant nous nous trompâmes, car après y être arrivés par le secours de nos bateaux & de la brise, nous vîmes que pendant cet intervalle la marée étoit devenue haute, & à notre grande surprise, nous trouvâmes le jussant qui sortoit avec beaucoup de force par la coupure. Cet incident nous procura pourtant quelque avantage, quoique dans un sens directement contraire à ce que nous at-

tendions ; il nous fut impossible de passer à travers l'ouverture , mais le courant du reflux qui nous en empêcha ; nous porta à environ un quart de mille en-dehors , le canal étoit trop étroit pour que nous pussions nous y tenir plus long-tems , mais enfin ce jussant aida tellement les bateaux qu'à midi nous avions avancé deux milles au large. Nous avions toujours lieu de désespérer de notre délivrance , en cas que la brise qui s'étoit calmée alors vînt à se relever , car nous étions encore trop près du récif. Quand le jussant fut fini , le flot , malgré tous nos efforts , fit dériver de nouveau le vaisseau. Vers ce tems-là , nous aperçûmes une autre ouverture ; près d'un mille à l'ouest , & j'envoyai à l'instant M. Hicks , mon premier lieutenant , dans le petit bateau pour l'examiner. En attendant , nous combattions avec le flot , gagnant quelquefois un peu d'espace pour le reperdre bientôt ; mais toutes les personnes de l'équipage firent leur service avec autant d'ordre & de calme que si nous n'avions point couru de danger. M. Hicks revint sur les deux heures , & nous rapporta que la coupure étoit étroite & périlleuse , mais qu'on pouvoit y passer. Cette seule possibilité fut suffisante pour nous encourager à tenter l'entreprise ; car il n'y avoit point de danger aussi redoutable que celui de notre situation actuelle. Une brise légère

1770. s'éleva alors à l'E. N. E. ; avec ce secours & celui de nos bateaux & du flot qui , sans l'ouverture , auroit causé notre destruction ; nous y entrâmes & nous fûmes entraînés avec une rapidité étonnante par un courant qui nous empêcha de dériver contre l'un ou l'autre côté du canal , lequel n'avoit pas plus d'un quart de mille de large. Tandis que nous passions ce gouffre , nos sondes furent très-irrégulières de 30 à 7 brasses , sur un fond rempli de roches.

Dès que nous fûmes entrés en-dedans du récif ; nous mîmes à l'ancre par 19 brasses , fond de corail & de coquilles. Telles sont les vicissitudes de la vie , que nous nous crûmes heureux alors d'avoir regagné une situation , que deux jours auparavant nous étions impatiens de quitter. Les rochers & les bancs sont toujours dangereux pour les navigateurs , même lorsque leur gisement est déterminé ; ils le sont bien davantage dans des mers qu'on a pas encore parcourues , & ils sont plus périlleux dans la partie du globe où nous étions que dans toute autre ; car il s'y trouve des rochers de corail qui s'élèvent comme une muraille , presque perpendiculairement , d'une profondeur qu'on ne peut mesurer , & qui sont toujours couverts à la marée haute & secs à la marée basse. D'ailleurs les lames énormes du vaste océan méridional , rencontrant un si grand obstacle se brisent

avec une violence inconcevable & forment 1770.
 une houle que les rochers & les tempêtes de
 l'hémisphère septentrional ne peuvent pas pro-
 duire. Notre vaisseau étoit mauvais voilier ,
 & nous manquions de provisions de toute
 espèce , ce qui augmentoit encore le danger
 que nous courions en naviguant sur les par-
 ties inconnues de cette mer. Animés cepen-
 dant par l'espérance de la gloire qui couronne
 les découvertes des navigateurs , nous af-
 frontions gaiement tous les périls & nous
 nous soumettions de bon cœur à toutes les
 peines & à toutes les fatigues. Nous aimions
 mieux nous exposer au reproche d'impru-
 dence & de témérité , que les hommes oisifs
 & voluptueux prodiguent si libéralement au
 courage & à l'intrépidité lorsque leurs ef-
 forts ont été sans succès , que d'abandonner
 une terre que nous savions être entièrement
 inconnue , & d'autoriser par-là le reproche
 qu'on pourroit nous faire de timidité & de
 faiblesse.

Après nous être félicités d'avoir gagné le
 dedans du récif , quoique peu de tems aupa-
 ravant nous eussions été fort satisfaits d'en
 être dehors , je résolus de ranger de près
 la grande terre dans la route que j'allois
 faire au nord , quoiqu'il en pût arriver. Car
 si nous étions sortis encore une fois du ré-
 cif, nous aurions peut-être été portés si loin
 de la côte qu'il m'eût été impossible de dé-

~~terminer~~ si la *Nouvelle-Hollande* est jointe à 1770. la *Nouvelle-Guinée*, question que je formai le projet de décider depuis le premier moment où j'aperçus cette terre. Cependant comme j'avois éprouvé le désagrément d'avoir un bateau en radoub lorsqu'on en a besoin, je restai à l'ancre jusqu'à ce que la pinasse fût parfaitement en état. J'envoyai, le 16 au matin, les autres bateaux sur le récif, pour voir quels rafraichissemens ils pourroient nous procurer; & M. Banks; accompagné du Docteur Solander, partit avec eux dans son esquif. Dans cette situation, je trouvai que la variation de l'aiguille, par amplitude & par azimuth, étoit de $4^{\text{d}} 9^{\text{m}}$ E., à midi notre latitude par observation étoit de $12^{\text{d}} 38^{\text{m}}$ S. & notre longitude de $216^{\text{d}} 45^{\text{m}}$ O. La grande terre s'étendoit du N. 66^{d} O. au S. O. $\frac{1}{4}$ S., & la partie la plus voisine de nous étoit éloignée d'environ neuf lieues. J'appellai *Canal de la Providence* (*Providential Channel*) l'ouverture à travers laquelle nous avions passé, & qui nous restoit alors à l'E. N. E. à dix ou douze milles. Sur la grande terre en dedans de nous, il y avoit un promontoire élevé, à qui je donnai le nom de *Cap Weymouth*, & sur le côté septentrional duquel on trouve une baie que je nommai *Baie Weymouth*; ils gisent au $12^{\text{d}} 42^{\text{m}}$ de latitude S. & au $217^{\text{d}} 15^{\text{m}}$ de longitude O. Les bateaux revinrent à quatre heures de l'après-midi,

midi , avec deux cens quarante livres de poissons à coquilles , & sur - tout de petoncles , dont quelques - unes étoient si grosses que deux hommes pouvoient à peine les remuer & qu'elles avoient vingt livres de chair bonne à manger. M. Banks rapporta aussi plusieurs coquillages curieux & des *Mollusca* , outre plusieurs especes de corail , entre lesquels il y avoit celui qu'on appelle *Tubipora Musica*.

1770.

Le 18 , à six heures du matin , nous mîmes à la voile pour porter au N. O. , ayant deux bateaux en avant pour nous conduire ; nos sondes furent très-irrégulières & varierent entre 10 & 27 brasses , de 5 ou 6 à chaque jet de ligne. Un peu avant-midi ; nous dépassâmes une isle basse & sablonneuse , que nous laissâmes à tribord à la distance de deux milles : à midi , notre latitude étoit de $12^{\text{d}} 18^{\text{m}}$ & nous étions éloignés d'environ quatre lieues de la grande terre : elle s'étendoit du S. $\frac{1}{4}$ S. O. au N. 71^{d} O. & quelques petites isles gisoient du N. 40^{d} O. à 54^{d} O. Entre l'endroit où nous étions & la grande terre , il y avoit plusieurs bancs & quelques - uns en dehors de nous , outre le récif le plus éloigné que nous voyions de la grande hune se prolonger au N. E. A deux heures de l'après-midi , comme nous gouvernions au N. O. $\frac{1}{4}$ N. nous aperçûmes un grand banc directement à notre avant & qui s'étendoit à trois ou quatre

1770. pointes de chaque côté; sur quoi nous mêmes le cap au N. N. E., & au N. O. $\frac{1}{4}$ N. pour faire le tour de la pointe septentrionale de ce banc; nous la doublâmes à quatre heures; nous portâmes ensuite à l'ouest & nous courûmes entre l'extrémité septentrionale de ce banc & un autre qui gît à deux milles au nord du premier; nous eûmes pendant tout le chemin un bateau en avant pour sonder; notre profondeur d'eau étoit toujours très-irrégulière, de 22 à 8 brasses. A six heures & demie, nous mîmes à l'ancre par 13 brasses, la plus septentrionale des petites isles que nous voyions à midi, nous restant à l'O. $\frac{1}{2}$ S. à trois milles. Ces isles sont distinguées dans la carte par le nom d'*isles de Forbes*; elles sont situées à environ cinq lieues de la grande terre qui forme en cet endroit une pointe élevée, que nous appellâmes *Bolt Head* (*Pointe Bolt*). De cette pointe la terre court plus à l'ouest, elle est basse & sablonneuse dans toute cette direction, élevée & montueuse au sud, même près de la mer.

Le 19, à six heures du matin, nous rémîmes à la voile, & nous gouvernâmes vers une isle qui gît à une petite distance de la grande terre, qui nous restoit alors au N. 40^e O. à environ cinq lieues. Notre route fut bientôt interrompue par des bancs; cependant, à l'aide des bateaux & du guet que nous fîmes sur la grande hune, nous entrâmes dans un

beau canal qui nous conduisit à l'isle , entre un très-grand banc qui étoit à tribord & plusieurs petits situés vers la grande terre : nous avions dans ce canal de 20 à 30 brasses d'eau. Entre onze heures & midi , nous dépassâmes le côté N. E. de l'isle en le laissant entre nous & la grande terre, dont elle est éloignée d'environ sept ou huit milles. Cette isle est à-peu-près d'une lieue de tour , & nous y vîmes cinq naturels du pays dont deux avoient des lances dans leurs mains ; ils s'avancèrent sur une pointe & s'en retournerent après avoir examiné le vaisseau pendant quelque tems. Au N. O. de cette isle , il y a plusieurs isles basses qui ne sont pas éloignées de la grande terre , & au nord & à l'est , on en trouve plusieurs autres , ainsi que des bancs , de sorte que nous étions alors environnés de chaque côté ; mais comme nous venions d'être exposés à des dangers beaucoup plus grands , nous étions familiarisés avec les rochers & les bancs de sable & ils ne nous faisoient plus tant de peine. La grande terre sembloit être basse & stérile , couverte de gros monceaux du même sable blanc très-beau que nous avons trouvé sur l'*Isle des Lézards* , & en différentes parties de la *Nouvelle-Galles méridionale*. Les bateaux avoient vu plusieurs tortues sur les bancs qu'ils dépassèrent ; mais le vent qui souffloit avec force ne leur permit d'en prendre aucune. A midi , notre latitude par observation étoit de 12^e &

1770 notre longitude de $217^{\circ} 25'$: la sonde rapportoit 14 brasses ; & l'espace que nous avions parcouru depuis le midi de la veille étoit de trente-deux milles , la route ayant été N. 29° O.

La grande terre en-dedans des isles dont on vient de parler , forme une pointe que j'appellai *Cap Greiville* ; elle gît au $11^{\circ} 58'$ de latitude & au $217^{\circ} 38'$ de longitude ; entre ce cap & la pointe *Bolt* , il y a une baie à laquelle je donnai le nom de *Baie Temple*. A neuf lieues à l'E $\frac{1}{2}$ N. du *Cap Greiville* , on trouve quelques isles élevées , que je nommai *Isles de Sir Charles Hardy* , & j'appellai *Isles Cockburn*, celles qui sont à la hauteur du cap. Après être resté en panne jusqu'environ une heure pour attendre les bateaux qui étoient en mer , nous prîmes l'esquif à la remorque , & la pinasse ayant gagné le devant , je fis servir , & nous portâmes au N. $\frac{1}{4}$ N. O. vers quelques petites isles situées dans cette direction. Elles paroissent former plusieurs isles séparées , mais en les approchant , nous nous aperçûmes qu'elles étoient jointes ensemble par un grand récif ; sur quoi nous mîmes le cap au N. O. & nous les laissâmes à notre tribord. Nous gouvernâmes entre ces isles & les autres qui gisent à la hauteur de la grande terre , dans un passage sûr où il y avoit de 15 à 23 brasses d'eau. A quatre heures , nous découvrîmes quelques isles basses & des rochers qui nous res-

toient à l'O. N. O. & nous courûmes directement dessus ; à six heures & demie , nous mîmes à l'ancre par 16 brasses , à un mille de distance du côté N. E. de la plus septentrionale de ces isles. Elles gisent à quatre lieues au N. O. du *Cap Grenville* ; & d'après le grand nombre d'oiseaux que nous y vîmes, je les appelai *Bird Isles* (*Isles des Oiseaux*). Un peu avant le coucher du soleil , nous étions en vue de la grande terre qui paroissoit par-tout très-basse & sablonneuse ; & s'étendant au nord jusqu'au N. O. $\frac{1}{4}$ N. : quelques bancs & des isles qui avoient le même aspect se prolongeoient au N. E.

Le 20 , à six heures du matin , nous remîmes à la voile avec une brise fraîche de l'est , & nous portâmes au N. N. O. vers quelques-unes des isles basses qui sont dans cette direction , mais nous fûmes obligés de serrer le vent au plus près , pour doubler un banc que nous découvrîmes à notre bas-bord , d'autres nous restant en même-tems à l'est. Quand nous eûmes dépassé ce banc , nous avions rapproché ces isles de notre côté sous le vent , mais en voyant quelques autres bancs autour d'elles & des rochers à tribord que nous n'aperçûmes pas avant d'en être tout proches , je craignis d'aller au-dessus du vent des isles ; c'est pourquoi je mis à la cape , & après avoir fait signal de venir à bord à la pinasse qui étoit en avant je l'envoyai sous le vent des isles,

1770.

avec ordre de ranger le bord du banc qui se prolongeoit du côté sud de la plus méridionale; j'ordonnai en même-tems à l'esquif d'aller sur le banc pêcher à la tortue. Dès que la pinasse eut gagné un certain espace, nous virâmes vent arriere & nous gouvernâmes après elle: en coupant sous le vent de l'isle, nous prîmes à la remorque l'esquif qui n'avoit vu qu'une petite tortue & qui pour cette raison avoit resté peu de tems sur le banc. Nous reconnûmes que l'isle étoit un petit coin de terre garni de quelques arbres; nous y apperçûmes plusieurs huttes ou habitations des naturels du pays, qui, à ce que nous supposâmes, alloient de la grande terre, qui n'en est éloignée que de cinq lieues, visiter ces isles de tems en tems pour y prendre des tortues, lorsqu'elles vont y déposer leurs œufs. Nous continuâmes à gouverner après la pinasse au N. N. E. & N. $\frac{1}{4}$ N. E. vers deux autres isles basses, ayant deux bancs de sable en-dehors de nous, & un entre nous & la grande terre. A midi, nous étions à environ quatre lieues de la grande terre, que nous voyions s'étendre au N. jusqu'à N. O. $\frac{1}{4}$ N. & qui étoit toute plate & sablonneuse. Nous étions, par observation, au $11^{\text{d}} 23^{\text{m}}$ de latitude S. & au $217^{\text{d}} 46^{\text{m}}$ de longitude O.; nos sondes étoient de 14 à 23 brasses; mais on verra mieux dans la carte ces détails, ainsi que les bancs & les isles qui sont en trop grand nombre pour en

faire ici une mention particulière. A une heure, nous avions couru à-peu-près la longueur de la plus méridionale des deux isles que nous voyions, & trouvant qu'en allant au-dessus du vent, nous nous écarterions trop de la grande terre principale, nous arrivâmes & nous courûmes sous le vent. Nous y rencontrâmes un passage facile & nous gouvernâmes au N. $\frac{1}{4}$ N. O. dans une direction parallèle à la grande terre. Il y avoit une petite isle entre cette terre & le vaisseau, & nous en laissâmes en-dehors de nous quelques autres basses & sablonneuses, ainsi que des bancs; nous les perdîmes tous de vue vers quatre heures, & nous ne les appercevions plus avant le lever du soleil. La partie la plus éloignée de la terre en vue nous restoit au N. N. O. $\frac{1}{4}$ O.; bientôt après nous mîmes à l'ancre par 13 brasses, fond de vase, à environ cinq lieues de la terre, & nous y restâmes jusqu'au lendemain à la pointe du jour.

Le 21, dès le grand matin, nous remîmes à la voile & nous gouvernâmes au N. N. O. de la boussole vers la terre la plus septentrionale qui fût en vue: nous observâmes à ce tems que la variation de l'aiguille étoit de 3^e 6^m E. A huit heures, nous découvrîmes des bancs à l'avant & à bas-bord, & nous reconnûmes que la terre la plus septentrionale que nous avions prise pour une partie de la *Nouvelles-Galles* en étoit détachée, & que nous pouvions passer entre ces deux terres, en courant sous le vent des bancs qui étoient à bas-

1770. bord & alors tout près de nous. C'est pour-
quoi nous virâmes vent arrière & mîmes à la
cape , après avoir envoyé la pinasse & l'es-
quif pour nous guider ; nous gouvernâmes
ensuite N. O. le long du S. O. ou de l'inté-
rieur des bancs, en faisant le guet sur la grande
hune & ayant un autre banc de sable à notre
bas-bord. Nous trouvâmes entre ces deux
terres un bon canal d'un mille de large dans
lequel nous avions de 10 à 14 brasses. A onze
heures , nous étions à-peu-près en travers de
la terre détachée de la grande terre , & le pas-
sage entre les deux ne sembloit pas être em-
barrassé , cependant je détachai la chaloupe
pour ranger la côte à bas-bord , & j'envoyai
en même-tems la pinasse à tribord. Je crus que
ces précautions étoient nécessaires , parce que
nous avions un flot très-fort qui nous entraî-
noit avec rapidité & que nous étions près de
la marée haute. Dès que les bateaux furent
en avant , nous naviguâmes après eux , & à
midi nous entrâmes dans le passage. Notre la-
titude , par observation , étoit alors de 10°
 36^m , & la partie la plus proche de la grande
terre que nous trouvâmes bientôt être la plus
septentrionale , nous restoit à l'O. 2° S. à
trois ou quatre milles. Nous reconnûmes que
la terre détachée de la grande terre étoit une
simple isle qui s'étendoit du N. au N. 75° E.
à deux ou trois milles. Nous vîmes en même-
tems à une distance considérable d'autres isles
qui s'étendoient du N. $\frac{1}{4}$ N. O. à l'O. N. O.

& par derriere une autre chaîne de terres élevées que nous jugeâmes aussi être des isles. Il y a encore d'autres isles qui se prolongent jusqu'au N. 71^e O., que nous primes à ce tems pour la grande terre.

La pointe de la grande terre qui forme le côté du canal à travers lequel nous avons passé à un endroit opposé à l'isle, est le promontoire septentrional du pays, & je l'appellai *cap York*. Sa longitude est de 218^e 24^m O. ; la latitude de la pointe septentrionale est de 10^e 37^m, & celle de la pointe est de 10^e 42^m S. La terre sur la pointe orientale & celle qui est au sud sont basses & très-plates aussi loin que la vue peut atteindre, & paroissent stériles. Au sud du cap, la côte forme une grande baie ouverte, que j'appellai *Baie de Newcastle* & dans laquelle il y a quelques petites isles basses & des bancs ; la terre adjacente est aussi très-basse, plate & sablonneuse. Celle de la partie septentrionale du cap est plus montueuse ; les vallées paroissent être couvertes de bois & la côte forme quelques petites baies dans lesquelles il semble y avoir de bons mouillages. Près de la pointe orientale du cap, on rencontre trois petites isles, depuis l'une desquelles un petit banc de rochers se prolonge dans la mer ; il y a aussi une isle tout près de la pointe septentrionale. L'isle qui forme le détroit ou canal à travers lequel nous passâmes, gît à environ quatre milles en dehors de celles-ci, qui excepté deux, sont très-petites : la plus méridi-

~~1770.~~ 1770. dionale est la plus grande & beaucoup plus élevée qu'aucune partie de la grande terre. Nous apperçûmes sur le côté N. O. de cette isle un endroit qui promet un bon mouillage & des vallées qui annonçoient de l'eau & du bois. Ces isles sont appelées dans la carte, *Isles d'Tork*. Au sud & sud-est & même à l'est & au nord de ces isles, on en rencontre plusieurs autres qui sont basses, ainsi que des bancs de sable & des rochers: en faisant voile entre ces isles & la grande terre, nous avions 12, 13 & 14 brasses d'eau.

Nous portâmes le long de la côte à l'ouest avec une petite brise du S. E. $\frac{1}{4}$ S. & quand nous eûmes fait environ trois ou quatre milles, nous découvrîmes terre à l'avant; nous crûmes d'abord qu'elle faisoit partie de la grande terre, mais nous reconnûmes ensuite qu'elle en étoit détachée par plusieurs canaux. Sur quoi je dépêchai les bateaux, avec des instructions convenables pour nous conduire à travers le canal qui étoit près des rochers & des bancs de sable dans ce canal, je fis signal aux bateaux d'entrer dans celui qui est le plus proche au nord, situé entre ces isles, & d'en laisser quelques-unes entre nous & la grande terre. Le vaisseau qui suivoit n'avoit jamais moins de 5 brasses d'eau dans la partie la plus étroite du canal où la distance d'une isle à l'autre étoit d'environ un mille & demi.

A quatre heures de l'après-midi, nous jet-

tâmes l'ancre par 6 brasses & demie bon fond , à un & demi ou deux milles en-dedans de l'entrée. Le canal commence ici à s'élargir & les isles de chaque côté de nous étoient éloignées d'environ un mille : la grande terre s'étendoit au S. O. ; la pointe la plus éloignée qui fût en vue nous restoit au S. 48^e O. , & nous avions au S. 76^e O. la pointe la plus méridionale des isles sur le côté N. O. du passage. Nous ne découvrions point de terre entre ces deux pointes , de sorte que nous conçûmes l'espoir d'avoir enfin trouvé un passage dans la mer de l'Inde ; cependant afin de m'en mieux assurer , je résolus de débarquer sur l'isle qui gît à la pointe S. E. du passage. Nous avions vu plusieurs habitans sur cette isle quand nous mîmes à l'ancre pour la première fois , & nous en apperçûmes dix sur une colline , lorsque je m'embarquai dans le bateau avec MM. Banks & Solander & un détachement d'hommes pour aller à terre. Neuf de ces Indiens étoient armés d'une espece de lance que nous connoissions déjà , & le dixieme avoit un arc & un paquet de flèche , armes que nous n'avions pas encore vues entre les mains de ces insulaires : nous remarquâmes aussi que d'eux d'entr'eux portoient autour de leurs cols de grands ornemens de nacre de perle. Trois de ces Indiens , dont l'un étoit celui qui avoit un arc , se placerent sur la greve à notre travers , & nous nous attendions qu'ils s'opposeroient à notre dé-

1770.

barquement, mais lorsque nous eûmes avancé à une portée de fusil du rivage, ils s'en allèrent tranquillement. Nous gravâmes sur le champ la colline la plus haute dont l'élévation n'étoit pas plus de trois fois celle de la grande hune & qui étoit la plus stérile de toutes celles que nous avions rencontrées. De cette colline, on ne pouvoit point appercevoir de terre entre le S. O. & l'O. S. O., de sorte que je comptois trouver sûrement un canal à travers. La terre au N. O. étoit composée d'un grand nombre d'isles de différentes hauteurs, rangées les unes derrière les autres aussi loin que la vue pouvoit porter au nord & à l'ouest, c'est-à-dire au moins à treize lieues. Comme j'allois quitter la côte orientale de la *Nouvelle - Hollande* que j'ai parcourue depuis le 38^e de latitude jusqu'à cet endroit, & que sûrement aucun Européen n'avoit encore visitée, j'arborai une seconde fois pavillon Anglois, & quoique j'eusse déjà pris possession de plusieurs parties en particulier, je pris alors possession, au nom du roi George III, de toute la côte orientale, depuis le 38^e de latitude jusqu'à cet endroit situé au 10^e $\frac{1}{2}$ S., ainsi que de toutes les baies, havres, rivières & isles qui en dépendent; je donnai à ce pays le nom de *Nouvelle - Galles méridionale*, nous fîmes trois décharges de nos fusils & le vaisseau y répondit par trois volées de canons. Après avoir fini cette cérémonie sur cette isle, que nous appellâmes *Isle de Pos-*

session, nous nous rembarquâmes dans notre bateau, mais un jussant rapide portant au N. E. rendit notre retour au vaisseau très-difficile & très-pénible. Depuis que nous nous étions engagés pour la dernière fois au milieu de ces bas-fonds, nous avions rencontré constamment une marée modérée dont le flot avoir sa direction au N. O. & le jussant au S. E. A cet endroit, la marée est haute dans les nouvelles & pleines lunes entre une & deux heures, & l'eau s'élève & retombe perpendiculairement d'environ douze pieds. Nous vîmes de la fumée en plusieurs endroits des terres & des isles voisines, ainsi que nous en avions remarqué sur toutes les parties de la côte, après que nous y étions retourné la dernière fois à travers le récif.

Nous restâmes à l'ancre pendant toute la nuit, & entre sept & huit heures du lendemain matin, 22, nous aperçûmes trois ou quatre Naturels du pays, rassemblant sur la greve des poissons à coquille; à l'aide de nos lunettes, nous découvrîmes que c'étoient des femmes entièrement nues, ainsi que tous les autres habitans de ce pays. A la marée basse qui arriva sur les dix heures, nous mîmes à la voile & nous portâmes au S. O. avec une brise légère de l'E. qui ensuite sauta au N. $\frac{1}{4}$ N. E.; notre profondeur d'eau étoit de 6 à 10 brasses, excepté dans un endroit où nous n'en avions que 5. A midi, l'isle de *Possession* nous restoit

1770.

au N. 53° E. A quatre lieues ; l'extrémité occidentale de la grande terre qui étoit en vue nous restoit au S. 43° O. à quatre ou cinq lieues & sembloit être fort basse ; & nous avions au N. 71° O. à huit milles la pointe S. O. de la plus grande des isles sur le côté N. O. du passage. Je donnai à cette pointe le nom de *Cap Cornwall* ; il git au $10^{\circ} 43'$ latitude S. & au 219° de longitude O. Quelques terres basses situées vers le milieu du passage , & que j'appellai *Isles de Wallis* , nous restoient alors à l'O. $\frac{1}{4}$ S. O. $\frac{1}{2}$ S. à environ deux lieues : notre latitude , par observation , étoit de $10^{\circ} 46'$ S. Nous continuâmes à avancer à l'O.N. O. avec le flot de la marée, ayant peu de vent & de 8 à 5 brasses d'eau. A une heure & demie , la pinasse qui étoit en avant nous signala un bas-fond , sur quoi nous virâmes de bord & détachâmes l'esquif pour sonder aussi de son côté. Nous revirâmes alors & portâmes après lui. Il s'étoit écoulé environ deux heures quand ils nous signalèrent tous deux encore un bas-fond ; la marée approchant alors de sa plus grande hauteur, je craignis de continuer ma route , parce qu'à ce tems il pouvoit être très - dangereux pour nous de toucher ; c'est pourquoi je mis à l'ancre par un peu moins de 7 brasses , fond de sable. Les *Isles de Wallis* nous restoient au S. $\frac{1}{4}$ S. O. $\frac{1}{2}$ O. à cinq à six milles ; les isles au nord s'étendoient du S. 73° E. au N. 10° E. , & nous avions au N. O. $\frac{1}{2}$ O. une petite isle que nous venions d'apercevoir. Nous

trouvâmes que le flot portoit ici à l'ouest & le
passant à l'est.

1770.

Après que nous eûmes jetté l'ancre, j'envoyai le maître dans la chaloupe pour sonder. A son retour, le soir, il rapporta qu'il y avoit un banc de sable qui s'étendoit au nord & au sud sur lequel il n'y avoit que 3 brasses d'eau, & qu'au-delà il y en avoit 7. Vers ce tems nous eûmes calme qui continua jusqu'à neuf heures du lendemain matin, 23. Nous levâmes alors l'ancre avec une brise légère du S. S. E., & après avoir envoyé les bateaux en avant pour sonder, nous gouvernâmes au N. O. $\frac{1}{4}$ O. vers la petite isle que nous avions découverte la veille: la profondeur d'eau étoit de 8, de 7, de 6, de 5 & de 4 brasses; & de 3 sur le banc de sable; c'étoit alors le dernier quart du passant. L'isle la plus septentrionale qui fût en vue nous restoit au N. 9^e E; le *Cap Cornwall* à l'est, à trois lieues, & les *Isles de Wallis* au S. 3^e E. à la même distance. Ce banc de sable, dans la partie que nous avons sondée, s'étend à-peu-près nord & sud, mais je ne puis pas dire jusqu'à quelle distance; dans sa plus grande largeur, il n'a pas plus d'un demi-mille. Quand nous eûmes dépassé le banc, la profondeur de l'eau monta à 6 brasses $\frac{1}{4}$; elle fut la même pendant toute notre route vers la petite isle qui étoit en avant & dont nous atteignîmes le travers à midi, quand elle nous restoit au sud à environ un demi-mille.

1770. Nous avions alors cinq brasses d'eau, & la terre la plus septentrionale en vue qui fait partie de la même chaîne d'isles que nous avions découvertes au nord depuis notre première entrée dans le détroit, nous restoit au N. 71^d E. Notre latitude, par observation, étoit de 10^d 33^m S. & notre longitude de 219^d 22^m O. Dans cette situation, nous n'appercevions aucune partie de la grande terre. Comme nous avions alors peu de vent & que nous étions près de l'isle, nous y débarquâmes M. Banks & moi; nous trouvâmes, qu'excepté quelques petits bouquets de bois, c'étoit un rocher stérile fréquenté par des oiseaux, qui la visitoient en si grand nombre, que leur fiente avoit rendu sa surface presque entièrement blanche: la plus grande partie de ces oiseaux sembloient être des boubies, c'est pour cela que je l'appellai *Isle Booby*. Après y avoir resté peu de tems, nous retournâmes au vaisseau. Sur ces entrefaites, il s'étoit élevé un vent du S. O.; ce n'étoit qu'une petite brise, mais elle étoit accompagnée d'une houle qui venoit du même rumb; ce qui, joint à d'autres circonstances, me confirma dans l'opinion que nous avions gagné l'ouest de *Carpentaria* ou de l'extrémité septentrionale de la *Nouvelle-Hollande* & que nous avions une mer ouverte à l'ouest; ce qui me faisoit beaucoup de plaisir, non-seulement parce que les dangers & les fatigues du voyage approchoient de

de leur fin , mais encore parce qu'on ne pour-
roit plus douter si la *Nouvelle-Hollande* & la *Nouvelle-Guinée* sont deux isles séparées ou dif-
férentes parties de la même terre. 1770.

L'entrée N. E. de ce passage ou détroit , git
au $10^{\text{d}} 39^{\text{m}}$ de latitude S. & au $218^{\text{d}} 36^{\text{m}}$ de
longitude O. Il est formé au S. E. par la grande
terre ou l'extrémité septentrionale de la *Nou-
velle-Hollande* , & au N. O. par un groupe
d'isles que j'appellai *Isles du prince de Galles* ; il
est probable que ces isles s'étendent jusqu'à la
Nouvelle-Guinée ; elles sont de hauteur & de
circonférence fort différentes , & la plupart
sembloient être bien couvertes de plantes & de
bois. Nous apperçûmes de la fumée sur le plus
grand nombre de ces isles , & par conséquent
on ne peut pas douter qu'elles ne soient habi-
tées. Il est vraisemblable encore qu'entr'elles il
y a des passages au moins aussi bons & peut-
être meilleurs que celui par où nous débouchâ-
mes. Au reste , on ne doit pas en désirer un
meilleur que le nôtre , à moins qu'on n'en
trouve un dont l'accès à l'est soit moins dan-
gereux. On ne peut gueres douter , suivant
moi , qu'il ne soit possible de découvrir cet ac-
cès moins périlleux , & pour constater ce fait ,
il ne faut que déterminer jusqu'où le récif prin-
cipal ou extérieur qui environne les bancs de
sable à l'est , s'étend vers le nord ; je n'en au-
rois pas laissé l'examen aux navigateurs à venir ,
si j'avois été moins excédé par la fatigue & les

dangers , & si mon vaisseau avoit été en meilleur état pour cette entreprise.

1770.

Je donnai à ce canal ou passage le nom du vaisseau , & je l'appellai *Détroit de l'Endeavour*. Sa longueur du N. E. au S. O. est de dix lieues , & il a environ cinq lieues de large , excepté à l'entrée N. E. où il a un peu moins de deux milles , parce qu'il est resserré par les isles qui sont situées dans cet endroit. Celle que j'ai nommée *Isle de Possession* n'est ni fort haute , ni d'une grande étendue ; nous la laissâmes entre nous & la grande terre , en passant entr'elle & deux petites isles rondes qui gisent à environ deux milles à son N. O. Les deux petites isles , que j'appellai *Isles de Wallis* , sont situées au milieu de l'entrée S. O. & nous les laissâmes au sud. Notre profondeur d'eau dans le détroit étoit de 4 à 9 brasses , bon mouillage par-tout , excepté sur le banc de sable qui git à deux lieues au nord des *Isles de Wallis* , où à la marée basse , la sonde ne rapporte que 3 brasses. On trouvera des connoissances plus détaillées sur le détroit , sur la situation des différentes isles & bancs de sable qui sont sur la côte orientale de la *Nouvelle-Galles* , dans la carte qui a été faite avec toute l'exactitude que les circonstances ont pu nous permettre. Cependant , relativement aux bancs de sable , je n'assurerai pas que j'aie placé la moitié de ceux qui existent , & on ne peut pas supposer qu'il soit possible d'en découvrir la moitié dans une seule na-

vigation. Je dois aussi avoir omis plusieurs isles sur-tout entre le 20^e & le 22^e de latitude ; où nous en avons apperçu en mer autant qu'on peut en voir à une aussi grande distance. Les navigateurs ne croiront donc pas qu'il soit impossible de trouver des isles ou des bancs de sable dans ces mers ; aux endroits où je n'en ai point marqué sur ma carte. C'est assez que la situation de celles dont j'ai fait mention soit déterminée exactement ; & en général , j'ai les plus grandes raisons de croire qu'on reconnoitra qu'elle est aussi exempte d'erreurs que toutes celles qui n'ont pas été corrigées par des observations subséquentes & multipliées. On peut se fier sur les latitudes & longitudes de tous ou au moins de la plupart des caps & des baies ; car nous avons manqué rarement de faire une fois chaque jour une observation pour corriger la latitude de notre estime : les observations faites pour déterminer notre longitude sont également nombreuses , & nous n'avons laissé échapper aucune des occasions que nous offroient pour cela le soleil & la lune. Je manquerois à la justice qui est due à la mémoire de M. Green , si je n'attestois pas ici qu'il étoit infatigable pour faire des observations & des calculs utiles aux navigateurs ; & que , par ses leçons & ses secours , plusieurs de nos officiers subalternes furent en état d'observer & de calculer avec beaucoup d'exactitude. Cette méthode de trouver la longitude en mer peut être

adoptée comme un usage universel , & on peut
à 770. toujours y compter , à un demi-degré près , ce
qui est suffisant pour toutes les opérations nau-
tiques. Si donc la connoissance de la maniere
dont on fait des observations & des calculs est
regardée comme une qualité nécessaire à tous les
officiers de Marine , on peut , sans faire beau-
coup de tort au progrès des lumieres , négliger
les travaux de l'astronome spéculateur pour ré-
soudre ce problème. Il ne sera pas aussi difficile
qu'il le paroît d'abord , d'acquérir cette connoi-
sance ou de la mettre en pratique ; car , à l'aide
d'un almanach nautique & des éphémérides
astronomiques , les calculs , pour déterminer la
longitude , prendront aussi peu de tems que le
calcul d'un azimuth , pour trouver la variation
de l'aiguille.





CHAPITRE VI.

Départ de la Nouvelle-Galles méridionale. Description particulière du pays, de ses productions & de ses habitans. Petit Vocabulaire de la langue de ces peuples & quelques observations sur les courans & les marées.

J'AI déjà rapporté dans le cours de ma narration plusieurs particularités sur ce pays, ses productions & ses habitans, parce qu'elles étoient tellement liées avec les événemens qu'on ne pouvoit pas les en séparer. Je vais en donner une description plus complète & plus circonstanciée; si l'on y trouve quelques répétitions, on verra du moins que la plus grande partie de ce que je vais dire est entièrement neuf.

La *Nouvelle-Hollande*; ou comme j'ai appelé la côte orientale de ce pays, la *Nouvelle-Galles méridionale*; est beaucoup plus grande qu'aucune autre contrée du monde connu qui ne porte pas le nom d'un continent. La longueur de la côte, le long de laquelle nous avons navigué, réduite en ligne droite, ne comprend pas moins de 27^d, c'est-à-dire, près de 2000 milles, de sorte que sa surface en quarré doit être beaucoup plus grande que celle de

~~1770~~ toute l'Europe. Au sud du 33 & 34^d, la terre
1770. est en général, basse & unie; plus loin, au
nord, elle est remplie de collines, mais on ne
peut pas dire que dans aucune partie elle soit
véritablement montueuse : les terrains élevés
pris ensemble, ne font qu'une petite portion
de la surface en comparaison des vallées & des
plaines. En général, elle est plutôt stérile que
fertile; cependant, les terres élevées sont
entrecoupées de bois & de prairies, & les
plaines & les vallées sont en plusieurs
endroits couvertes de verdure. Le sol, néan-
moins, est souvent sablonneux, & la plu-
part des savannes, sur-tout au nord, sont se-
mées de rochers & stériles; sur les meilleurs
terrains, la végétation est moins vigoureuse
que dans la partie méridionale du pays; les ar-
bres n'y sont pas si grands & les herbes y sont
moins épaisses. L'herbe est ordinairement éle-
vée, mais clair-semée, & les arbres, où ils
sont les plus grands, sont rarement à moins de
quarante pieds de distance les uns des autres;
l'intérieur du pays, autant que nous avons pu
l'examiner, n'est pas mieux boisé que la côte
de la mer. Les bords des baies, jusqu'à un
millé au-delà de la grève, sont couverts de pa-
letuviers, au-dessous desquels le sol est une
vase grasse toujours inondée par les hautes ma-
rées. Plus avant dans le pays, nous avons quel-
quefois rencontré des terrains marécageux, sur
lesquels l'herbe étoit très-épaisse & très-abon-

dante , & d'autre fois des vallées revêtues de broussailles. Le sol dans quelques endroits nous a paru propre à recevoir quelques améliorations , mais la plus grande partie n'est pas susceptible d'une culture régulière. La côte , ou au moins cette partie , qui git au nord à 25^d S. , est remplie de bonnes baies & de havres , où les vaisseaux peuvent être parfaitement à l'abri de tous les vents. 1770.

Si nous pouvons juger du pays par l'aspect qu'il nous présentait tandis que nous y étions , c'est-à-dire , au fort de la saison sèche , il est bien arrosé : nous y avons trouvé une quantité innombrable de petits ruisseaux & de sources , mais point de grandes rivières ; il est probable cependant que ces ruisseaux deviennent plus considérables dans la saison pluvieuse. *Le Détroit de la Soif* (*Thirty Sound*) a été le seul endroit où nous n'ayons pas pu nous procurer de l'eau douce ; on trouve même dans les bois un ou deux petits lacs d'eau douce , quoique la surface du pays soit par-tout entrecoupée de criques salées & de terres qui portent des palétuviers.

Il n'y a pas beaucoup de différentes espèces d'arbres ; on n'en trouve que deux sortes qu'on puisse appeler bois de charpente ; le plus grand est le gommier qui croît dans tout le pays , & dont on a déjà parlé. Il a des feuilles étroites , assez semblables à celles du saule , & la gomme , ou plutôt la résine qu'il distille , est d'un rouge

1770.

foncé & ressemble au *sang de dragon* ; il est possible que ce soit la même , car on fait que cette substance est produite par diverses plantes. *Dampierre* en fait mention ; c'est peut-être celle que *Tasman* trouva sur la *terre de Diemen* , quand il dit qu'il vit „ de la gomme d'arbres & „ de la gomme lacque de terre „. L'autre bois de construction est celui qui ressemble à-peu-près à nos pins , & dont on a parlé plus haut dans la description de la *Baie de Botanique*. Le bois de ces deux arbres , comme je l'ai déjà remarqué , est extrêmement dur & pesant. Outre ceux-ci , il y a un arbre couvert d'une écorce douce qu'il est facile de peler ; & c'est la même dont on se sert dans les Indes Orientales pour calfeutrer les vaisseaux.

Nous y avons trouvé trois différentes sortes de palmier. Le premier qui croît en grande abondance au sud a des feuilles plissées comme un éventail ; le chou en est petit , mais d'une douceur exquise , & les noix qu'il porte en quantité sont une très-bonne nourriture pour les cochons. La seconde espèce est beaucoup plus ressemblante au véritable chou palmiste des îles d'Amérique ; ses feuilles sont grandes & ailées comme celles du palmier qui produit la noix de coco : cette seconde espèce porte aussi un chou qui , sans être aussi doux que l'autre , est plus gros. La troisième espèce , que nous avons rencontrée seulement dans les parties septentrionales ainsi que la seconde , avoit rarement

1770.

plus de dix pieds de hauteur , avec de petites feuilles ailées , ressemblantes à celles d'une espèce de fougère. Elle ne produit point de chou , mais une grande quantité de noix , à-peu-près de la grosseur d'un maron & plus rondes. Comme nous trouvâmes les coques de ces noix répandues autour des endroits où les Indiens avoient fait leurs feux , nous crûmes qu'elles étoient bonnes à manger ; mais ceux d'entre nous qui en firent l'expérience , payerent cher cette tentative ; car elles opérèrent sur eux avec beaucoup de violence comme un émétique & un purgatif. Nous persistâmes cependant à croire que les Indiens mangeoient ces fruits ; & pensant que le tempérament des cochons pourroit être aussi robuste que le leur , quoique le nôtre fut beaucoup plus foible , nous portâmes quelques-uns de ces fruits dans l'étable de ces animaux. En effet , les cochons les mangèrent , & pendant quelque tems ils ne nous parurent être affectés pour cela d'aucune incommodité ; mais environ une semaine après , ils furent si malades que deux d'entr'eux moururent & les autres guériront avec beaucoup de peine. Il est probable pourtant que la qualité venéneuse de ces noix consiste dans leur jus , comme celle de la cassave des isles d'Amérique ; & que la pulpe , quand elle est sèche , est non-seulement saine , mais nourrissante. Outre ces espèces de palmier & de paletuvier , il y a plusieurs petits arbres & buissons entièrement

~~inconnus~~ inconnus en Europe; on en trouve un en particulier qui produit une figue d'une mauvaise qualité, & un autre qui porte une sorte de prune ressemblante aux nôtres par la couleur, mais non par la forme, car celle-là est aplatie sur les côtés comme un petit fromage; & un troisième qui produit une espèce de pomme, couleur de pourpre, laquelle après avoir été gardée quelques jours, devient bonne à manger, & a une faveur un peu ressemblante à celle d'une prune de damas.

La *Nouvelle-Hollande* offre une grande variété de plantes capables d'enrichir la collection d'un botaniste, mais il y en a très-peu qu'on puisse manger; entr'autres une petite plante à feuilles longues, étroites & épaisses, ressemblante à une espèce de jonc, appelée en Angleterre *queue de chat*, distille une résine d'un jaune brillant, exactement semblable à la gomme gutte, excepté qu'elle ne tache pas. Elle exhale une odeur douce, mais nous n'avons pas eu occasion de distinguer ses propriétés, non plus que celles de plusieurs autres plantes que les naturels du pays semblent connoître, puisqu'ils les distinguent par différens noms.

J'ai déjà fait mention des racines & de la feuille d'une plante ressemblante aux cocos des isles d'Amérique, ainsi que d'une espèce de fève: on y peut ajouter une sorte de persil & de pourpier, & deux espèces d'ignames; l'une qui a la forme d'un radis, & l'autre ronde &

couverte de fibres cordées; elles étoient toutes deux très-petites, mais douces. Nous n'avons jamais pu trouver la plante entière, quoique nous ayions vu souvent des endroits que l'on avoit creusés pour en ramasser. Il est probable que la sécheresse avoit détruit les feuilles, & nous ne pouvions pas, comme les Indiens, découvrir cette plante par sa tige. 1770.

J'ai décrit plus haut la plupart des fruits de la *Nouvelle-Hollande*. Nous en avons rencontré un dans la partie méridionale de ce pays, ressemblant à une cerise, excepté que le noyau étoit mou, & un autre qui, en apparence, n'étoit pas fort différent de la pomme de pin; celui-ci est d'un goût fort désagréable; il est très-connu dans les Indes Orientales, & il est appelé par les Hollandois *Pyn appel Boomen*.

A l'égard des quadrupèdes, j'ai déjà fait mention du chien & j'ai décrit en particulier le *Kanguroo*, & l'animal de l'espèce des *Opossum* ressemblant au Phalanger de M. Buffon; je n'en connois d'autre qu'un quatrième ressemblant au putois, que les naturels du pays appellent *Quoll*; il a le dos brun, tacheté de blanc, & le ventre entièrement blanc. Plusieurs de nos gens dirent qu'ils avoient aperçu des loups; peut-être que, si nous n'avions pas vu des pas qui sembloient confirmer ce rapport, nous aurions cru qu'ils n'étoient gueres plus dignes de foi que celui qui disoit avoir vu le diable.

Nous vîmes plusieurs espèces de chauvesou-

1770.

ris qui tiennent le milieu entre les oiseaux & les quadrupèdes ; & en particulier une qui étoit plus grande qu'une perdrix , comme je l'ai remarqué ailleurs ; nous n'avons pas été assez heureux pour en attraper une vivante ou morte, mais nous supposâmes que c'étoit la même que M. de Buffon a décrite sous le nom de *Rouset* ou de *Rouget*.

Les oiseaux de mer & les autres oiseaux aquatiques, sont les mouettes, les cormorans, d'autres mouettes, appelées en Anglois *Soland Geese*, & qui sont de deux sortes ; des boubies, des noddies, des corlieux, des canards, des pélicans d'une grandeur énorme, & plusieurs autres. Les oiseaux de terre sont des corneilles, des perroquets, des catacouas & d'autres oiseaux du même genre, d'une beauté exquise ; des pigeons, des tourterelles ; des cailles, des outardes, des hérons, des grues, des faucons & des aigles. Les pigeons volent en grande troupe, &, quoiqu'ils soient extrêmement sauvages, nos gens en tuoient souvent dix ou douze dans un jour : ces oiseaux sont fort beaux & ils portent une crête très-différente de ceux que nous avions encore vus.

Parmi les reptiles, il y a des serpens de différente espèce, quelques-uns nuisibles & d'autres qui ne font point de mal ; des scorpions, des millepieds & des lézards. Les insectes sont en petit nombre ; les mosquitoes & les fourmis sont les principaux : il y a plusieurs espèces de

fourmis ; quelques-unes font vertes , & vivent sur les arbres où elles construisent des nids , qui font d'une grosseur moyenne entre celle de la tête d'un homme & son poignet. Ces fourmilieres font d'une structure très-curieuse ; les fourmis les composent en pliant plusieurs feuilles dont chacune est aussi large que la main : elles en joignent les pointes ensemble avec une espece de glu , de maniere qu'elles forment une bourse. La substance visqueuse dont elles se servent pour cela , est un suc animal ou colle qui s'élabore dans leur corps. Nous n'avons pas pu observer la maniere dont elles s'y prennent pour replier ces feuilles ; mais nous en avons vu des milliers qui réunissoient toutes leurs forces pour les tenir dans cette position , tandis qu'un grand nombre d'autres étoient occupées à appliquer la colle qui devoit les empêcher de retourner dans leur premier état. Afin de nous convaincre que les feuilles étoient pliées & maintenues dans cette position par les efforts de ces petites ouvrières , nous troublâmes leurs travaux , & dès que nous les eûmes chassées de l'endroit qu'elles occupoient , les feuilles repliées se détendirent par leur élasticité naturelle avec une si grande force que nous fûmes surpris de voir comment , au moyen de la combinaison de leurs efforts , ils avoient pu la dompter. Si nous fatismes notre curiosité à leurs dépens , elles se vengerent de l'injure ; des milliers de ces insectes se jetterent à l'instant sur

1770. nous, & nous causerent une douleur insupportable avec leurs aiguillons, sur-tout ceux qui s'attachoient à notre col & qui pénétroient dans nos cheveux, d'où il n'étoit pas facile de les écarter. La piquure de ces aiguillons n'étoit gueres moins douloureuse que celle d'une abeille; mais, à moins qu'elle ne fût répétée, la souffrance ne duroit pas plus d'une minute.

Il y a une autre espece de fourmi entièrement noire, dont les travaux & la maniere de vivre ne sont pas moins extraordinaires. Elles forment leur habitation dans l'intérieur des branches d'un arbre, qu'elles viennent à bout de creuser en en tirant la moelle presque jusqu'à l'extrémité du plus mince rameau; l'arbre porte en même-tems des fleurs, comme si l'intérieur n'étoit pas habité par de pareils hôtes. Lorsque nous découvrîmes cet arbre pour la première fois, & que nous arrachâmes quelques-unes de ses branches, nous ne fûmes gueres moins étonnés que nous l'aurions été, si nous avions profané un bosquet enchanté, où tous les arbres blessés par la hache auroient donné des signes de vie; car nous fûmes à l'instant couverts d'une multitude de ces animaux qui fortoient par essaims de tous les rameaux que nous avions rompus, & qui dardoient contre nous leurs aiguillons avec une violence continuelle. *Rumphius*, dans son *Herbarium Amboinense*; vol. 2. pag. 257, fait mention de ces fourmis; mais l'arbre dans lequel il les vit, est très-

différent de celui où nous les avons trouvées.

Nous avons vu aussi une troisième espèce de fourmis qui avoient leur nid dans la racine d'une plante croissant comme le gui sur l'écorce d'un arbre, & qu'elles percent pour s'y loger. Cette racine est ordinairement aussi grosse qu'un grand navet, & quelquefois elle l'est bien davantage. En la coupant nous y découvrîmes une quantité innombrable de petits canaux tortueux, tous remplis de ces animaux qui cependant ne paroissent pas avoir endommagé la végétation de la plante. Toutes les racines que nous avons rompues étoient habitées, quoiqu'il y en eût quelques-unes qui ne fussent pas plus grosses qu'une noisette. Les insectes sont eux-mêmes très-petits, & leur taille n'est guères plus de la moitié de celle de la fourmi rouge d'Angleterre. Ils avoient des aiguillons, mais à peine assez de force pour les faire sentir; ils pouvoient cependant nous tourmenter au moins autant que s'ils nous avoient blessés par leurs piqures; car à l'instant que nous touchions la racine, ils sortoient en foule de leurs trous, & se précipitant sur les parties de notre corps qui étoient découvertes, elles y excitoient un chatouillement plus insupportable que la piqure, excepté quand elle est portée à une très-grande violence. Rumphius, vol. 6, pag. 120, a donné aussi une description de cet oignon & de ses habitants, & il fait mention d'une autre espèce de fourmis qui sont noires.

~~1770.~~ Nous avons trouvé une quatrième espèce de fourmis qui ne font aucun mal, & qui ressemblent exactement aux fourmis blanches des Indes Orientales. Elles ont des habitations de deux sortes ; l'une est suspendue sur des branches d'arbres, & l'autre est construite sur la terre. Les fourmilieres, suspendues sur les arbres, sont trois ou quatre fois aussi grosses que la tête d'un homme, & elles sont composées d'une substance caillante, qui semble être formée de petites parties de végétaux pétries ensemble avec une matière glutineuse que les insectes tirent probablement de leur corps. En rompant cette croûte, on apperçoit dans un grand nombre de sinuosités, une quantité prodigieuse de cellules qui ont toutes une communication entr'elles & plusieurs ouvertures qui conduisent à d'autres fourmilieres sur le même arbre. Il y a aussi une grande avenue ou chemin couvert qui va jusqu'à terre & communique par-dessous l'autre fourmiere qui y est construite. Celle-ci est communément à la racine d'un arbre, mais non pas de celui sur lequel sont les autres habitations ; elle a la forme d'une pyramide à côtés irréguliers, & quelquefois plus de six pieds de hauteur & à-peu-près autant de diamètre. Il y en a quelques-unes de plus petites, & celles-ci ont en général les côtés plats & ressemblent beaucoup par la figure aux pierres qu'on voit en plusieurs parties de l'Angleterre, & qu'on suppose être d'anciens monu-
mens

numens Druides. L'extérieur de ces dernières est d'une argile bien délayée, d'environ deux ^{1770.} poudres d'épaisseur ; elles contiennent en dedans des cellules qui n'ont point d'ouverture en dehors, mais qui communiquent seulement par un canal souterrain aux fourmilieres qui sont sur les arbres. Les fourmis montent dans cet arbre par la racine & ensuite le long du tronc & des branches, sous des chemins couverts qui sont de la même espèce que ceux par lesquels elles descendent de leurs autres habitations. Elles se retirent probablement en hiver & lors de la saison pluvieuse, dans ces demeures souterraines, parce qu'elles sont à l'abri de l'humidité & du froid, avantage que celles qui sont construites sur les arbres, quoi qu'en général placées sous quelque branche pendante, ne peuvent pas avoir à cause de la nature & du peu d'épaisseur de l'enduit dont elles sont couvertes.

La mer, dans ce pays, fournit aux habitans plus d'alimens que la terre ; & quoique le poisson n'y soit pas en si grande abondance qu'il l'est ordinairement dans les latitudes plus hautes ; cependant nous jettions rarement la seine sans en prendre de cinquante à deux cents livres. Il y en a de différentes sortes ; mais excepté le mulot & quelques-uns des coquillages, les autres ne sont pas connus en Europe ; la plupart sont bons à manger, & plusieurs sont excellents. On trouve sur les bancs de sable & sur le récif, une quantité incroyable des plus

1770.

belles tortues vertes du monde , des huitres de différente espece , & en particulier des huitres de rocher & des huitres perlières, Nous avons déjà parlé de petoncles d'une grosseur énorme ; il y a en outre des écrevisses de mer & des cancrs ; nous n'avons pourtant vu que les coquilles de ceux-ci. On trouve des caïmans dans les rivières & les lacs salés.

Dampierre est le seul Auteur qui , jusqu'à présent , ait donné quelque description de la *Nouvelle-Hollande* & de ses habitans , & quoiqu'en général ce soit un écrivain sur lequel on peut compter , cependant il s'est trompé ici en plusieurs points. Les peuples qu'il a vus habitoient , il est vrai , une partie de la côte très-distante de celle que nous avons visitée ; mais aussi nous avons apperçu des Insulaires en différents endroits de la côte très-éloignés les uns des autres ; & comme nous avons trouvé partout une uniformité parfaite dans la figure , les mœurs & les usages , il est raisonnable de supposer qu'il en est à-peu-près de même dans le reste du pays.

Le nombre des habitans de la *Nouvelle-Hollande* , paroît être très-petit en proportion de son étendue. Nous n'en avons vu trente ensemble qu'une seule fois ; ce fut à la *baie de Botanique* , quand les hommes , les femmes & les enfans s'attrouperent sur un rocher pour regarder le vaisseau qui passoit. Lorsqu'ils formèrent le projet de nous attaquer , ils ne pu-

rent pas rassembler plus de quatorze ou quinze combattans, & nous n'avons jamais découvert ~~aucun~~ 1770. allez de hangars ou de maisons réunies en village pour en former des troupes plus grandes. Il est vrai que nous n'avons parcouru que la côte de la mer sur le côté oriental, & qu'entre cette côte & la côte occidentale, il y a une immense étendue de pays entièrement inconnu; mais on a les plus fortes raisons de croire que cet espace considérable est entièrement désert, ou au moins que la population y est plus foible que dans les cantons que nous avons examinés. Il est impossible que l'intérieur du pays donne dans toutes les saisons de la subsistance à ses habitans, à moins qu'il ne soit cultivé, & il est d'ailleurs hors de toute probabilité que les Insulaires de la côte ignoraient entièrement l'art de la culture, si elle étoit pratiquée plus avant dans les terres. Il n'est pas non plus vraisemblable que s'ils connoissoient cet art, on n'en retrouvât aucune trace parmi eux. Il est sûr que nous n'avons pas vu dans tout le pays un pied de terrain qui fût cultivé, d'où l'on peut conclure que cette partie de la contrée n'est habitée que dans les endroits où la mer fournit des alimens aux hommes.

La seule tribu avec laquelle nous ayons eu quelque commerce, habitoit le canton où le vaisseau fut radoubé; elle étoit composée de vingt-une personnes, douze hommes, sept femmes, un petit garçon & une fille. Nous

1770.

n'avons jamais vu les femmes que de loin, car quand les hommes venoient sur la rivière, ils les laissoient toujours derriere. Les hommes ici & dans les autres districts, sont d'une taille moyenne & en général bien faits ; ils sont sveltes & sont d'une vigueur, d'une activité & d'une agilité remarquables ; leur visage n'est pas sans expression, & ils ont la voix extrêmement douce & efféminée.

Leur peau étoit tellement couverte de boue & d'ordure, qu'il étoit très-difficile d'en connoître la véritable couleur. Nous avons essayé plusieurs fois de la frotter avec les doigts mouillés pour en ôter la croûte, mais ç'a toujours été inutilement. Ces ordures les font paroître presque aussi noirs que des nègres, & suivant que nous pouvons en juger, leur peau est couleur de suie : ou de ce qu'on appelle communément couleur de chocolat. Leurs traits sont bien loin d'être désagréables, & ils n'ont ni le nez plat, ni les lèvres grosses ; leurs dents sont blanches & égales ; leurs cheveux sont naturellement longs & noirs ; mais ils les portent tout courts : en général ils sont lisses, mais quelquefois ils bouclent légèrement ; nous n'en avons point apperçu qui ne fussent fort mêlés, & sales, quoiqu'ils n'y mettent ni huile, ni graisse, & à notre grande surprise, ils étoient exempts de vermine. Leur barbe est de la même couleur que leurs cheveux, & touffue & épaisse ; ils

ne la laissent cependant pas croître beaucoup. Nous rencontrâmes un jour un homme qui avoit la barbe plus grande que ses compatriotes ; nous observâmes le lendemain qu'elle étoit un peu plus courte , & en l'examinant nous reconnûmes que l'extrémité des poils avoit été brûlée. Ce fait , joint à ce que nous n'avons jamais découvert parmi eux aucun instrument à couper , nous fit conclure qu'ils tiennent leurs cheveux & leur barbe courts en les brûlant. 1770.

Les deux sexes , comme je l'ai déjà remarqué , vont entièrement nus , & ils ne semblent pas plus regarder comme une indécence de découvrir tout leur corps , que nous d'exposer à la vue nos mains & notre visage. Leur principale parure consiste dans l'os qu'ils enfoncent à travers le cartilage qui sépare les deux narines l'une de l'autre. Toute la sagacité humaine ne peut pas expliquer par quel renversement de goût ils ont pensé que c'étoit un ornement & ce qui a pu les porter à souffrir la douleur & les incommodités qu'entraîne nécessairement cet usage , en supposant qu'ils ne l'ont pas adopté de quelqu'autre nation. Cet os est aussi gros que le doigt , & comme il a cinq ou six pouces de long , il croise entièrement le visage & bouche si bien les narines qu'ils sont obligés de tenir la bouche fort ouverte pour respirer ; aussi nasillent-ils tellement lorsqu'ils veulent parler qu'ils se font à peine en-

1770. tendre les uns aux autres. Nos matelots appelloient cet os en plaisantant leur vergue de beaupré ; & véritablement il formoit un coup-d'œil si bizarre , qu'avant d'y être accoutumés il nous fut très-difficile de ne pas en rire. Outre ce bijou , ils ont des colliers faits de coquillages , taillés & attachés ensemble très-proprement ; des bracelets de petites cordes qui forment deux ou trois tours sur la partie supérieure du bras , & autour des reins un cordon de cheveux tressés. Quelques-uns d'eux portoient en outre des especes de hausse-cols , faits de coquillages , suspendus le long du col & traversant la poitrine. Quoique ces peuples n'aient pas d'habillemens , leur corps , outre l'ordure & la boue , ont encore un autre enduit ; car ils le peignent de blanc & de rouge. Ils mettent ordinairement le rouge en larges taches sur les épaules & sur la poitrine ; le blanc en rayes , quelques-unes étroites & d'autres larges , les étroites sont placées sur les bras , les cuisses & les jambes , & les larges sur le reste du corps ; ce dessein ne manque pas absolument de goût. Ils appliquent aussi des petites taches de blanc sur le visage & ils en forment un cercle autour de chaque œil. Le rouge sembloit être de l'ocre , mais nous n'avons pas pu découvrir de quoi étoit composé leur blanc ; il étoit en petits grains fermes , savonneux au toucher & presque aussi pesant que du blanc de plomb : c'étoit peut-


être une espèce de *steatites*, mais à notre grand regret, nous n'avons pas pu nous en procurer un morceau pour l'examiner. Ils ont les oreilles percées, mais nous n'y vîmes point de pendants. Ils attachoient un si grand prix à tous leurs ornemens, qu'ils ne voulurent nous en céder aucun malgré tout ce que nous leur en offrîmes, ce qui étoit d'autant plus extraordinaire que nos verroteries & nos rubans pouvoient également leur servir de parure & qu'ils étoient d'une forme plus régulière & plus apparente. Ils n'ont point d'idée de trafic ni de commerce, & il nous a été impossible de leur en inspirer aucune; ils recevoient ce que nous leur donnions, mais ils n'ont jamais paru entendre nos signes quand nous leur demandions quelque chose en retour. La même indifférence qui les empêchoit d'acheter ce que nous avions, les empêchoit aussi de nous voler; s'ils avoient désiré davantage, ils auroient été moins honnêtes; car quand nous refusâmes de leur céder une tortue, ils devinrent furieux & ils entreprirent de s'en emparer par force. Ce fut le seul objet auquel ils mirent de la valeur; le reste de nos meubles, effets ou marchandises, n'en avoit point pour eux; j'ai déjà observé plus haut que nous avions trouvé les présents que nous leur avions faits, abandonnés négligemment dans les bois, comme les joujous des enfans qui ne leur plaisent que pendant qu'ils

1770.

sont nouveaux. Nous n'avons apperçu sur leur corps aucune trace de maladies ou de plaies, mais seulement de grandes cicatrices à lignes irrégulières, qui sembloient être les suites des blessures qu'ils s'étoient faites eux-mêmes avec un instrument obtus; nous comprimes par leurs signes que c'étoient des monumens de la douleur qu'ils avoient ressentie à la mort de quelques-uns de leurs parens ou amis.

Ils ne paroissent pas avoir d'habitations fixes, car dans tout le pays, nous n'avons rien vu qui ressemblât à une ville ou à un village. Leurs maisons, si toutefois on peut leur donner ce nom, semblent être faites avec moins d'art & d'industrie qu'aucune de celles que nous avons vues, si l'on en excepte les misérables trous de la *Terre de Feu*, & même elles leur sont inférieures à certains égards. Celles de la baie sont les meilleures; elles n'ont que la hauteur qu'il faut pour qu'un homme puisse se tenir debout; mais elles ne sont pas assez larges pour qu'il puisse s'y étendre de sa longueur dans aucun sens. Elles sont construites en forme de four, avec des baguettes flexibles, à-peu-près aussi grosses que le pouce; ils enfoncent les deux extrémités de ces baguettes dans terre, & ils les recouvrent ensuite avec des feuilles de palmier & de grands morceaux d'écorce. La porte n'est qu'une grande ouverture pratiquée au bout opposé à celui où l'on fait du

feu , ainsi que nous le reconnûmes par les cendres. Ils se couchent sous ces hangars en se repliant le corps en rond , de manière que les talons de l'un touchent à la tête de l'autre ; dans cette position forcée , une des huttes contient trois ou quatre personnes. En avançant au nord , le climat devient plus chaud , & nous trouvâmes que les cabanes étoient encore plus minces : elles sont faites comme les autres avec des branches d'arbre & couvertes d'écorce ; mais aucune n'a plus de quatre pieds de profondeur & un des côtés en est entièrement ouvert. Le côté fermé est toujours opposé à la direction du vent qui souffle communément , & vis-à-vis du côté ouvert ils font leur feu , probablement pour se défendre plutôt des mosquitoes que du froid. Il est probable qu'ils ne passent sous ces trous que la tête & la moitié de leur corps & qu'ils étendent leurs pieds vers le feu. Une horde errante construit au besoin ces huttes dans les endroits qui lui fournissent de la subsistance pour un tems , & elle les abandonne lorsqu'elle quitte ce canton qui ne peut plus lui donner d'alimens. Dans les lieux où ils ne passent qu'une nuit ou deux , ils couchent sans autre abri que les buissons ou l'herbe qui a près de deux pieds de hauteur. Nous remarquâmes cependant que quoique les huttes à coucher fussent toujours tournées sur la *Nouvelle-Hol-*

 lande, du côté opposé au vent dominant ;
1770. celles des isles étoient en face du vent, ce
qui semble prouver qu'il y regne une saison
douce pendant laquelle la mer est calme, &
que le même tems qui leur permet de visiter
les isles adoucit l'air froid pendant la nuit.

Le seul meuble que nous ayions aperçu
dans ces cabanes est une espèce de vase
oblong, & qu'ils font tout simplement d'é-
corce ; en liant les deux extrémités de l'é-
corce avec une baguette d'osier qui, n'étant
pas coupée, sert d'anse. Nous imaginâmes
que ces vases étoient des baquets dans les-
quels ils vont puiser de l'eau à la source,
qu'on peut supposer être quelquefois à une
distance considérable. Ils ont cependant un
sac à mailles d'une médiocre grandeur ; pour
le travailler ils suivent à-peu-près la même
méthode qu'emploient nos femmes en faisant
du filet. L'homme porte ce sac attaché sur
son dos avec un petit cordon qui passe sur
sa tête ; en général il renferme un morceau
ou deux de résine ou autre matière dont ils
se peignent, quelques hameçons & des li-
gnés ; une ou deux des coquilles dont ils
forment leurs hameçons, quelques pointes de
dards & leurs ornemens ordinaires, ce qui
comprend tous les trésors de l'homme le plus
riche qui soit parmi eux.

Leurs hameçons sont faits avec beaucoup
d'art, & il y en a quelques-uns d'une peti-

tesse extrême. Pour harponner la tortue ils ont un petit bâton bien pointu & barbelé, d'environ un pied de long, qu'ils font entrer par le côté opposé à la pointe dans une entaille faite au bout d'un bâton léger qui est à-peu-près de la grosseur du poignet, & qui a sept ou huit pieds de longueur : ils attachent au bâton l'extrémité d'une corde, & ils lient l'autre au bout du bâton pointu. En frappant la tortue, le bâton pointu s'enfonce dans l'entaille, mais lorsqu'il est entré dans le corps de l'animal, & qu'il y est retenu par les barbes, ils en détachent le grand bâton, qui en flottant sur l'eau, sert de trace pour retrouver la victime ; il leur sert aussi à la tirer, jusqu'à ce qu'ils puissent la prendre dans leurs pirogues & la conduire à terre. J'ai dit ailleurs que nous avions trouvé un de ces bâtons pointus dans le corps d'une tortue dont les blessures s'étoient guéries. Leurs lignes sont de différente épaisseur, depuis la grosseur d'une corde d'un demi-pouce, jusqu'à celle d'un crin ; elles sont composées d'une substance végétale, mais nous n'avons pas eu occasion d'apprendre quelle est en particulier celle qu'ils emploient à cet usage.

Les habitans de la *Nouvelle-Hollande* se nourrissent principalement de poisson ; mais ils viennent quelquefois à bout de tuer des kangeroos & même des oiseaux de différente espèce ; quoiqu'ils soient si sauvages qu'il nous étoit

I 770. très-difficile d'en approcher à une portée de fusil. L'igname est le seul végétal qu'on puisse regarder comme un de leurs aliments ; il est cependant hors de doute qu'ils mangent plusieurs des fruits que nous avons décrits au nombre des productions du pays , & nous en avons apperçu des restes autour des endroits où ils avoient allumé leurs feux.

Ils ne paroissent pas manger crue aucune nourriture animale , mais comme ils n'ont point de vase pour les faire bouillir dans l'eau , ils la grillent sur les charbons ou ils la font cuire dans un trou avec des pierres chaudes , de la même manière que les Insulaires des mers du sud.

Nous ne savons pas s'ils connoissent quelque plante narcotique du genre du tabac ; mais nous avons remarqué que plusieurs d'entr'eux tchoient continuellement dans leur bouche de certaines feuilles , ainsi que quelques Européens mâchent du tabac & les Asiatiques du bétel. Nous n'avons jamais vu la plante qui les porte que lorsque nous les priions de la tirer de leur bouche ; c'est peut-être une espèce de bétel , mais quelle qu'elle soit elle ne produit aucun mauvais effet sur les dents ni sur les levres.

Comme ils n'ont point de filet , ils n'attrapent le poisson qu'en le harponnant ou avec une ligne & un hameçon ; il faut en excepter seulement ceux qu'ils prennent dans les creux des rochers & des bancs de sable qui sont secs à la marée basse.

Nous n'avons pas eu occasion de connoître leur maniere de chasser, mais, d'après les entailles qu'ils avoient faites par-tout sur les grands arbres pour y grimper, nous conjecturâmes qu'ils prenoient leur poste au sommet; & que delà ils guettoient les animaux qui passaient par hasard près d'eux pour les atteindre avec leurs lances: il est possible aussi que dans cette situation ils attrappent les oiseaux qui vont s'y jucher.

J'ai observé que, lorsqu'ils quittoient nos tentes sur les bords de la rivière *Endavour*, nous pouvions suivre leurs traces au moyen des feux qu'ils allumoient dans leur chemin. Nous imaginâmes que ces feux leur servoient de quelque maniere à prendre le *kangaroo*; nous avons remarqué que ces animaux craignent tellement le feu que nos chiens ne pouvoient les faire passer près des endroits où il y en avoit eu récemment, quoiqu'il fût éteint.

Les habitans de la *Nouvelle-Hollande* produisent du feu avec beaucoup de facilité, & ils le répandent d'une maniere surprenante. Afin de l'allumer ils prennent deux morceaux de bois sec; l'un est un petit bâton d'environ huit ou neuf pouces de long, & l'autre morceau est plat. Ils rendent obtuse la pointe du petit bâton, & en le pressant sur l'autre, ils le tournent promptement dans leurs deux mains, comme nous tournons un mousoir de chocolat; ils élèvent souvent la main en haut en roulant

1770.

le long du bâton , ensuite ils la redescendent en en-bas pour augmenter la pression autant qu'il est possible ; & par cette méthode ils font du feu en moins de deux minutes , & la plus petite étincelle leur suffit pour la propager avec beaucoup de promptitude & de dextérité. Nous avons vu souvent un Indien courir le long de la côte , & ne portant rien en apparence dans sa main , s'arrêter pour un instant à cinquante ou cent verges de distance & laisser du feu derrière lui ; nous appercevions d'abord la fumée & ensuite la flamme qui se communiquoit tout de suite au bois & à l'herbe sèche qui se trouvoient dans les environs. Nous avons eu la curiosité d'examiner un de ces semeurs de feu ; nous vîmes qu'il mettoit une étincelle dans de l'herbe sèche ; après l'avoir agitée pendant quelque tems , l'étincelle jetta de la flamme ; il en mit ensuite une autre à un endroit différent dans de l'herbe qui s'enflamma de même , & ainsi dans toute sa route.

L'histoire du genre - humain présente peu de faits aussi extraordinaires que la découverte & l'application du feu. Presque tout le monde conviendra que le hasard apprit la manière de le produire par collision ou par frottement ; mais ses premiers effets durent frapper naturellement de consternation & de terreur , des hommes pour qui cet élément étoit un objet nouveau ; il parut alors être une ennemi de la vie & de la nature , & détruire tous les êtres sus-

ceptibles de sensations ou de dissolution, & par conséquent il n'est pas aisé de concevoir ce qui put engager les premiers qui le virent recevoir du hasard une existence passagère à le reproduire à dessein. Il n'est pas possible que des hommes qui ont vu du feu pour la première fois, s'en soient approchés avec autant de précaution que ceux qui en connoissent les effets; c'est-à-dire, d'assez près pour en recevoir de la chaleur sans en être blessés. Il seroit naturel de penser que l'excessive douleur qu'éprouva le Sauvage curieux qui fut le premier brûlé par le feu, dut faire naître entre cet élément & l'espèce humaine une aversion éternelle, & que le même principe qui l'a porté à écraser un serpent, dut l'engager à détruire le feu & à se bien garder de le reproduire quand les moyens en furent connus. D'après ces circonstances, il est très-difficile d'expliquer comment les hommes se familiarisèrent avec cet élément au point de le rendre utile, & comment on s'en servit la première fois pour cuire les alimens, puisqu'on avoit contracté l'habitude de manger crues les nourritures animales & végétales, avant qu'il y eût du feu pour les apprêter. Ceux qui ont pesé la force de l'habitude croiront d'abord que des hommes accoutumés à prendre des alimens cruds, durent trouver aussi désagréables ceux qui étoient cuits, que le seroient des plantes ou des viandes crues pour des personnes qui auroient toujours mangé cuites les unes & les

1770. autres. Il est remarquable que les habitans de la *Terre de Feu* produisent le feu par collision, & que les habitans, plus heureux de la *Nouvelle-Hollande*, de la *Nouvelle-Zélande* & d'*Otabiti*, l'allument en frottant une substance combustible contre une autre. N'y a-t-il pas quelque raison de supposer que ces différentes opérations répondent à la manière suivant laquelle le hasard a fait connoître cet élément dans la zone torride & dans la zone glacée ? Chez les habitans sauvages d'un pays froid, il n'y a aucune opération de l'art ou aucun accident qui puisse faire croire, que le feu s'y produit aussi aisément par frottement que dans un climat chaud où tous les corps sont chauds, secs & combustibles, & dans lesquels circule un feu caché que le plus léger mouvement suffit pour faire paroître au-dehors. On peut donc imaginer que dans un pays froid le feu a été produit par la collision accidentelle de deux substances métalliques, & que par cette raison les habitans de cette contrée ont employé le même expédient pour le reproduire. Dans un pays chaud, au contraire, où deux corps inflammables s'allument aisément par le frottement, il est probable que le frottement de deux substances semblables, fit connoître le feu pour la première fois, & que l'art adopta ensuite la même opération pour produire le même effet. Il est possible qu'aujourd'hui on fasse du feu par frottement dans la plupart des pays froids, & qu'on
en

en allume par collision dans plusieurs pays chauds ; mais peut-être que de nouvelles recherches montreront que l'un des deux climats tient cet usage de l'autre ; & que , par rapport à la production primitive du feu dans les pays chauds & les pays froids , la distinction que nous venons d'établir est bien fondée. Il y a lieu de supposer que l'existence permanente des volcans , dont on retrouve des restes ou des vestiges dans toutes les parties du monde , apprend aux hommes par degrés la nature & les effets du feu ; cependant un volcan n'a pu enseigner d'autre méthode de produire du feu que celle du contact ; & les curieux qui voudront rechercher l'origine primitive de l'usage de cet élément parmi les hommes , auront encore un champ vaste à leurs spéculations.

Ces peuples ont pour armes des javelines ou des lances : ces dernières sont de différentes espèces. Nous en avons vu sur la partie méridionale de la côte quelques-unes qui avoient quatre branches garnies d'un os pointu & qui étoient barbelées ; les pointes sont aussi enduites d'une résine dure qui leur donne du poli & les fait entrer plus profondément dans le corps contre lequel on les pousse. Dans la partie septentrionale , la lance n'a qu'une pointe ; le fût de la lance est fait d'une espèce de canne & de la tige d'une plante qui ressemble un peu au jonc & qui est très-droite & très-légère. Elle a

de huit à quatorze pieds de long; elle est composée de plusieurs parties ou pièces qui entrent les unes dans les autres & sont liées ensemble. On adapte à ce fût diverses pointes; quelques-unes sont d'un bois dur & pesant, & d'autres d'os de poissons. Nous en avons remarqué plusieurs qui avoient pour pointe l'aiguillon d'une pastenade, le plus grand qu'on avoit pu trouver, & qui étoit barbelée de beaucoup d'autres plus petits attachés dans une direction contraire. Les pointes de bois sont aussi armées quelquefois de morceaux aigus de coquilles brisées; ils les enfoncent dans le bois & en recouvrent la fente avec de la résine. Les lances, ainsi barbelées, sont des armes terribles; car lorsqu'elles sont une fois entrées dans le corps, on ne peut pas les en retirer sans déchirer la chair, ou sans laisser dans la blessure des échardes pointues de l'os ou de la coquille qui formoient les barbes. Ils lancent ces armes avec beaucoup de force & de dextérité; la main seule suffit pour cette opération, s'ils ne veulent qu'atteindre à peu de distance; par exemple, à dix ou vingt verges; mais si leur but est éloigné de quarante ou cinquante, ils se servent d'un instrument que nous appelâmes *bâton à jeter*. C'est un morceau de bois dur & rougeâtre, uni & très-bien poli, d'environ deux pouces de large, d'un demi-pouce d'épaisseur & de trois pieds de long, ayant un petit bouton ou crochet à une extrémité, &

à l'autre une piece qui le traverse à angles droits. Le bouton entre dans une petite hoche ou trou qui est fait pour cela dans la tige de la lance près de la pointe, mais de laquelle il s'échappe aisément lorsqu'on pousse l'arme en avant. Quand la lance est placée sur cette machine & assurée dans sa position par le bouton; la personne qui doit la jeter la tient sur son épaule; &, après l'avoir agitée; il pousse en avant le bâton à jeter & le lance de toute sa force; mais le bâton étant arrêté par la piece de traverse qui vient frapper & s'arrête contre l'épaule; la lance fend l'air avec une rapidité incroyable & avec tant de justesse, que ces Indiens sont plus sûrs d'atteindre leur but à cinquante verges de distance, que nous en tirant à balle seule. Ces lances sont les seules armes offensives que nous ayons vues à terre. Lorsque nous étions près de quitter la côte; nous crûmes appercevoir avec nos lunettes un homme portant un arc & des fleches; mais il est possible que nous nous soyons trompés. Nous avons trouvé cependant dans la baie de *Botanique* un bouclier ou targe de forme oblongue; d'environ trois pieds de long & de dix-huit pouces de large, & qui étoit fait d'écorce d'arbres. Un des hommes qui s'opposa à notre débarquement, le prit dans une hutte, & lorsqu'il s'enfuit, il le laissa derrière lui. En le ramassant; nous reconnûmes qu'il avoit été transpercé près du centre par une lance pointue. L'usage de ces

1770. boucliers est sûrement très-fréquent parmi ces peuples ; car quoique nous ne leur en ayons jamais vu d'autres que celui-là , nous avons souvent rencontré des arbres d'où ils sembloient manifestement avoir été pris , & ces marques se distinguoient aisément de celles qu'ils avoient faites en enlevant l'écorce pour les especes de feaux dont nous avons parlé. Quelquefois aussi nous trouvâmes des formes de boucliers découpées sur l'écorce qui n'étoit pas encore enlevée ; cette écorce étoit un peu élevée sur les bords , à l'endroit de l'entailleure ; de sorte que ces peuples semblent avoir découvert que l'écorce d'un arbre devient plus épaisse & plus forte quand on la laisse sur le tronc après l'avoir découpée en rond.

Les pirogues de la *Nouvelle-Hollande* sont aussi grossières & aussi mal-faites que les cabanes. Celles de la partie méridionale de la côte ne sont qu'un morceau d'écorce d'environ douze pieds de long , dont les extrémités sont liées ensemble , tandis que de petits cerceaux de bois tiennent les parties du milieu séparées. Nous avons vu une fois trois personnes sur un bâtiment de cette espece. Dans une eau basse , ils les pouffent en avant avec une perche ; dans une eau profonde , ils les font marcher avec des rames d'environ dix-huit pouces de long , & le conducteur du bateau en tient une à chaque main. Quelques grossiers que soient ces canots , ils ont plusieurs commodités ; ils tirent peu

d'eau & sont très-légers ; de sorte qu'ils les mènent sur des bancs de vase pour y pêcher des poissons à coquille. Cet usage est le plus important auquel on les puisse employer , & ils sont peut-être meilleurs pour cela que des bateaux de toute autre construction. Nous remarquâmes qu'au milieu de ces pirogues , il y avoit un monceau d'algues marines sur lesquelles étoit un petit feu , probablement afin de griller le poisson & de le manger au moment où ils l'attrapotent. 1776.

Les pirogues que nous vîmes en avançant plus loin au nord , n'étoient pas faites d'écorce , mais d'un tronc d'arbre creusé peut-être par le feu. Elles avoient environ quatorze pieds de long , & comme elles étoient très-étroites , elles avoient un balancier afin de les empêcher de chavirer. Ils font marcher celles-ci avec des pagaies qui sont si grandes qu'il faut employer les deux mains pour en manier une. L'intérieur de la pirogue ne paroît pas avoir été travaillé à l'aide d'un instrument ; mais à chaque extrémité le bois est plus long sur le platbord qu'au fond , de sorte qu'un morceau ressemblant au bout d'une planche , s'avance en faillie au-delà de la partie creuse. Les côtés sont assez épais , mais nous n'avons pas eu occasion de connoître comment ils abattent & taillent ensuite leur arbre. Nous n'avons découvert parmi eux d'autres instrumens qu'une hache de pierre fort mal-faite , quelques petits morceaux

1770.

de la même matière faits en forme de coins , un maillet de bois & des coquillages ou des fragmens de corail. Pour polir leurs bâtons-à-jeter & les pointes de leurs lances , ils se servent des feuilles d'une espèce de figuier qui mordent sur le bois presque aussi fortement que la prèle de nos menuisiers. Ce doit être un travail bien long que de construire avec de pareils instrumens , même une de leurs pirogues telles que je viens de les décrire. Cette opération paroitra absolument impraticable à ceux qui sont accoutumés à l'usage des métaux ; mais le courage persévérant surmonte presque toutes les difficultés ; & l'homme qui fera tout ce qu'il peut faire , produira certainement des effets qui surpasseront de beaucoup la borne qu'on assignoit à ses forces.

Les pirogues ne portent jamais plus de quatre hommes. Si un plus grand nombre ont besoin quelquefois de traverser la rivière , l'un de ceux qui sont venus les premiers , est obligé de retourner chercher les autres. Cette circonstance nous fit conjecturer que le bateau que nous vîmes , pendant que nous étions sur la rivière. *Endeavour* , étoit le seul du voisinage. Nous avons quelques raisons de croire qu'ils se servent aussi de pirogues d'écorce dans les endroits où ils en construisent de bois ; car nous trouvâmes sur une des isles sur lesquelles les naturels du pays avoient pêché de la tortue , une petite rame qui avoit appartenu à une pi-

rogue d'écorce & qui auroit été inutile à bord de toute autre. 1770.

Il n'est peut-être pas aisé de deviner par quels moyens les habitans de la *Nouvelle-Hollande* sont réduits à la quantité d'hommes qui subsistent dans ce pays. C'est aux navigateurs qui nous suivront à déterminer si, comme les Indulaires de la *Nouvelle-Zélande*, ils se détruisent les uns les autres dans les combats qu'ils se livrent pour leur subsistance, ou si une famine accidentelle a diminué la population, ou enfin s'il y a quelqu'autre cause qui empêche l'accroissement de l'espèce humaine. Il est évident par leurs armes qu'ils ont entr'eux des guerres; en supposant qu'ils ne se servent de leurs lances que pour harponner le poisson, ils ne peuvent employer le bouclier à d'autre usage que pour se défendre contre les hommes; cependant nous n'y avons découvert d'autre marque d'hostilité que le bouclier percé par une javeline dont je viens de parler, & nous n'avons apperçu aucun Indien qui parut avoir été blessé par un ennemi. Nous ne pouvons pas décider s'ils sont courageux ou lâches. L'intrépidité avec laquelle deux d'entr'eux s'efforcèrent de s'opposer à notre débarquement dans la *Baie de Botanique* pendant que nous avions deux bateaux armés, & même après qu'un d'entr'eux eut été blessé avec du petit plomb, nous donne lieu de conclure que non-seulement ils sont naturellement braves, mais encore familiarisés avec les dangers.

~~1770.~~ des combats, & qu'ils font par habitude aussi bien que par nature, un peuple guerrier & audacieux. Cependant, leur fuite précipitée de tous les autres endroits dont nous approchâmes sans que nous leur fissions aucune menace, & lors même qu'ils étoient au-delà de notre portée, sembleroit prouver que leur caractère est d'une timidité & d'une pusillanimité extraordinaires, & que ceux-là seuls qui se sont battus par occasion, ont subjugué cette disposition naturelle. J'ai fidèlement rapporté les faits; c'est au lecteur à juger par lui-même.

D'après ce que j'ai dit de notre commerce avec eux, on ne peut pas supposer que nous ayons acquis une grande connoissance de leur langage. Cependant, comme ce point est un grand objet de curiosité, sur-tout pour les savans, & fort important pour les recherches qu'ils font sur l'origine des différentes nations qui ont été découvertes, nous avons pris quelque peine pour nous procurer un petit vocabulaire de la langue de la *Nouvelle-Hollande*, qui pût, en quelque manière, répondre à ce dessein, & je vais expliquer comment nous sommes venus à bout d'en connoître quelques mots. Quand nous voulions savoir le nom d'une pierre, nous la prenions dans nos mains & nous leur faisons entendre par signes, le mieux qu'il nous étoit possible, que nous desirions savoir comment ils l'appelloient. Nous écrivions sur-le-champ le mot qu'ils prononçoient dans cette

1770

occasion. Quoique cette méthode fût la meilleure de toutes celles que nous imaginâmes, elle pouvoit certainement nous induire dans beaucoup d'erreurs ; car si un Indien avoit ramassé une pierre & qu'il nous en eût demandé le nom, nous aurions pu lui répondre, *un cail-
lon* ou *un filix* ; de même lorsque nous leur demandions comment ils nommoient la pierre que nous leur montrions, ils prononçoient peut-être un mot qui désignoit l'espèce & non le genre ; ou qui, au lieu de signifier simplement la pierre en général, exprimoit qu'elle étoit raboteuse ou unie. Cependant, afin d'éviter les erreurs de cette espèce autant qu'il dépendoit de nos soins, plusieurs de nous en ont tiré ces mots à différens tems ; & après les avoir marqués, nous avons comparé nos listes. Nous allons rapporter ceux qui se sont trouvés les mêmes & avoir une signification uniforme, ainsi qu'un petit nombre d'autres qui ont acquis une égale autorité par la simplicité du sujet & la facilité que nous avons eue à exprimer notre question d'une manière claire & précise.



1770. FRANÇOIS. NOUVELLE-HOLLANDE.

<i>la tête ,</i>	wageegec.
<i>les cheveux ,</i>	morye.
<i>les yeux ;</i>	meul.
<i>les oreilles ,</i>	melea.
<i>les lèvres ,</i>	yembe.
<i>le nez ,</i>	bonjoo.
<i>la langue ,</i>	unjar.
<i>la barbe ,</i>	wallar.
<i>le col ,</i>	doomboo.
<i>les mammelles ,</i>	cayo.
<i>les mains ,</i>	marigal.
<i>les cuisses ,</i>	coman.
<i>le nombril ,</i>	toolpoor.
<i>les genoux ,</i>	pongo.
<i>le pied ,</i>	edamal.
<i>le talon ,</i>	kniorror.
<i>la plante du pied ,</i>	chumal.
<i>la cheville du pied ,</i>	chongurn.
<i>les ongles ,</i>	kulke.
<i>le soleil ,</i>	gallan.
<i>le feu ,</i>	meanang.
<i>une pierre ,</i>	walba.
<i>du sable ,</i>	yowall.
<i>une corde ,</i>	gurka.
<i>un homme ,</i>	bama.
<i>une tortue mâle ,</i>	poinga.
<i>une tortue femelle ,</i>	mameingo.

une pirogue ,
ramer ,
s'asseoir ,
un ,
un chien ,
un loriot (espece d'oi-
seau) ,
du sang ,
du bois ,
Pos qu'ils portent au nez ,
un sac ,
les bras ,
le pouce ,
l'index, le doigt du milieu
& le quatrieme doigt ,
le firmament ,
un pere ,
un fils ,
une grande petoncle (co-
quillage connu) ,
cocos , ignames ,
expressions que nous
croyons être des
mots d'admiration
& que les naturels
du pays préféroient
continuellement
quand ils étoient
avec nous.

marigan ,
pelenyo ,
takai .
mier carrar ,
cotta ou kota ,
perpere ou pier-pier ,
garmbe ,
yocou .
tapool .
charngala .
aco , ou acol ,
eboorbalga .
egalbaiga .
kere ou kearre ,
dunjo .
jumurre .
moingo .
maracotu .
chew ,
cherco ,
yareaw ,
tut , tut , tut , tut ,

1770. Je vais finir ma description de la *Nouvelle-Hollande* en faisant quelques observations relatives aux courants & aux marées qu'on rencontre sur la côte. Depuis le 32^d de latitude & un peu plus haut jusqu'au *Cap Sandy*, qui gît au 24^d 46^m de latitude, nous avons trouvé constamment un courant qui avoit sa direction au sud & qui faisoit dix ou quinze milles par jour. La différence étoit plus ou moins grande suivant notre éloignement de terre, car il couroit toujours avec plus de force sur la côte qu'au large. Je n'ai pas pu me convaincre si le flot venoit du sud, de l'est ou du nord; je penche à croire qu'il venoit du S. E., mais la première fois que nous mîmes à l'ancre à la hauteur de la côte, au 24^d 30^m de latitude à environ dix lieues au S. E. de la *Baie de l'Outarde*, je reconnus qu'il venoit du N. O. Au contraire, trente lieues plus loin au N. O. sur le côté méridional de la *Baie de Keppel*, je trouvai qu'il venoit de l'est; & sur la partie septentrionale de cette baie, il venoit du nord, mais avec un mouvement beaucoup plus lent que quand il partoît de l'est. Sur le côté oriental de la *Baie des Golfs* (*Bay of Inlets*), il partoît fortement à l'ouest jusqu'à l'ouverture du *Canal Large* (*Broad Sound*); au côté septentrional de ce canal, il venoit très-lentement du N. O., & quand nous mouillâmes devant la *Baie de Repulse*, il partoît du nord. Pour expliquer toutes ces différences de direction, il suffit d'admettre

que le flot vient de l'E. ou du S. E. Chacun fait qu'où il y a des golfes profonds & de grandes anses s'enfonçant dans des terres basses ; qui montent du lit de la mer & qui ne sont pas formées par des rivières d'eau douce , le flot y est toujours considérable & sa direction déterminée par la position & le gisement de la côte qui fait l'entrée de ce golfe , quelle que soit sa route en mer. Enfin , où les marées sont foibles , ce qui arrive ordinairement sur cette côte , un grand golfe attire , si je puis ainsi parler , le flot dans un espace de plusieurs lieues.

Un coup-d'œil sur la carte éclaircira ce que je viens de dire. Au nord du *Passage de la Pente-côte* il n'y a point de grand golfe , & par conséquent le flot porte au N. ou N. O. suivant la direction de la côte , & le jussant au S. ou au S. E. : telle est du moins leur route à peu de distance de terre , car très-près de la côte l'influence des petits golfes fera varier cette direction. J'ai observé aussi que nous n'avions toutes les vingt-quatre heures qu'une marée haute qui arrivoit pendant la nuit. La différence entre l'élévation perpendiculaire du flot pendant le jour & pendant la nuit , dans les marées hautes , n'est pas de moins de trois pieds , & où les marées sont peu considérables comme ici , cette proportion est très-forte , relativement à toute la différence qui se trouve entre la haute & la basse marée. Nous ne découvrîmes cette irrégularité , qui est très-remarquable , que

Lorsque nous eûmes échoué; peut-être qu'elle
 1770. est encore plus grande, plus loin au nord.
 Quand nous tombâmes une seconde fois dans
 le récif, nous trouvâmes que les marées étoient
 plus considérables que celles que nous avions
 observées auparavant, si l'on en excepte celles
 de la *Baie des Golfes*; ce qui pouvoit provenir
 de ce que l'eau étoit plus renfermée entre les
 bancs de sable. Le flot porté aussi au N. O. ici;
 & il continue dans la même direction, jusqu'à
 l'extrémité de la *Nouvelle-Galles*, d'où il prend
 son cours à l'O. & au S. O. dans la mer de
 l'Inde.



CHAPITRE VII.

*Passage de la Nouvelle-Galles méridionale à la
 Nouvelle-Guinée. Description de ce qui nous
 arriva en débarquant sur ce dernier pays.*

Lorsque nous quittant l'*Isle Booby*, l'après-midi du 23
 août, nous gouvernâmes à l'O. N. O. avec de
 petites fraîcheurs du S. S. O., jusqu'à cinq
 heures du soir que nous eûmes calme; & le flot
 de la marée portant bientôt après au N. E.;
 nous mîmes à l'ancre par 8 brasses fond de sable
 vaseux. L'*Isle Booby* nous restoit au S. 50^e E.
 à cinq milles; & les *Isles du prince de Galles* s'é-

tendoient du N. E. $\frac{1}{4}$ N. au S. 55^{d} E. ; il sem-
bloit y avoir entre ces isles un passage ouvert &
sûr, qui s'étendoit du N. 46^{d} E. à l'E. $\frac{1}{4}$ N. E. 1770.

Le 24, à cinq heures & demie du matin, comme nous étions occupés à lever l'ancre, le cable rompit à environ 8 ou 10 brasses de l'ancre. Le vaisseau commença alors à chasser ; je laissai tomber sur-le-champ une autre ancre, ce qui le ramena au lieu du mouillage, avant qu'il se fût éloigné de plus d'une encablure de la bouée. J'envoyai sur-le-champ les bateaux pour rattraper l'ancre, mais ils ne purent pas en venir à bout. A midi, notre latitude, par observation, étoit de 10^{d} 30^{m} S. : comme j'étois résolu de ne pas abandonner l'ancre, tant qu'il y auroit possibilité de la reprendre, je dépêchai les bateaux une seconde fois, après-dîner, pour découvrir où elle étoit. Cette tentative ayant réussi, nous mîmes une hanziere à l'ancre, & au moyen de cette hanziere nous l'attachâmes au vaisseau : nous travaillâmes ensuite à la lever ; mais à l'instant où nous allions y parvenir, la hanziere s'échappa, & il fallut recommencer la besogne ; il étoit nuit alors, & nous fûmes obligés de suspendre nos opérations jusqu'au lendemain.

Le 25, dès qu'il fut jour, nous nous mîmes à l'ouvrage, & enfin nous suspendîmes l'ancre au bossoir. A huit heures, nous levâmes l'autre ancre ; nous appareillâmes & nous portâmes au N. O. avec une brise de l'E. N. E. A midi,

1770. notre latitude, par observation, étoit de 10^{d} 18^{m} S., & notre longitude de 219^{d} 39^{m} O. Nous n'appercévions point alors de terre, mais à environ deux milles au sud, il y avoit un grand banc de sable, sur lequel la mer brisoit avec beaucoup de violence, & dont je crois qu'une partie est à sec à la marée basse. Il s'étend au N. O. & au S. E., & il a environ cinq lieues de tour. Depuis que nous eûmes levé l'ancre jusqu'à ce tems, nous eûmes 9 brasses d'eau, mais bientôt la sonde n'en rapporta plus que sept. A une heure & demie, nous avions couru onze milles depuis le midi de la veille, & le bateau, qui étoit en avant, nous signala un bas fond. Sur-le-champ nous laissâmes tomber une ancre, & nous mouillâmes à la voile, car le bateau étoit peu éloigné de nous. En examinant la mer autour de nous, nous vîmes presque de tout côté un bas-fond sur lequel le vent & la marée portoient en même tems. Le vaisseau étoit sur un fond de 6 brasses; mais en sondant dans les environs, nous en trouvâmes à peine deux à une demie encablure. Ce banc s'étendoit de l'E. au N. & à l'O. jusqu'au S. O.; de sorte que pour sortir de cet endroit, nous n'avions d'autre chemin que celui par où nous étions venus. Nous courions un nouveau péril, car nous touchions au moment de la haute marée, & la mer moutonnoit un peu, ce qui auroit bientôt endommagé notre bâtiment s'il avoit touché; & s'il s'étoit écarté d'une demie encablure

encablure à droite ou à gauche, il auroit infailliblement échoué, avant qu'on fit signal qu'il y avoit un bas-fond. Les bas-fonds qui, comme ceux-ci, gisent à 1 brasse ou 2 au-dessous de l'eau, sont les plus dangereux, car on ne les découvre que lorsque le vaisseau est précisément dessus, & alors même l'eau paroît brune, comme si elle réfléchissoit un brouillard sombre. Le flot de la marée commença entre trois & quatre heures; j'envoyai le maître sonder au S. & au S. E. : sur ces entrefaites, comme le vaisseau évitoit, je levai l'ancre & je portai d'abord au sud à petites voiles; &, tournant ensuite à l'ouest, j'échappai encore au danger: au coucher du soleil, nous mîmes à l'ancre par 10 brasses, fond de sable, ayant un vent frais de l'E. S. E.

Le 26, à six heures du matin, nous appareillâmes & nous portâmes à l'ouest après avoir, comme à l'ordinaire, envoyé un bateau en avant pour sonder. J'avois envie de gouverner au N. O. jusqu'à ce que je découvrisse la côte méridionale de la *Nouvelle-Guinée*, où je projettois de toucher s'il étoit possible; mais la rencontre de ces bas-fonds me fit changer de route dans l'espérance de trouver un canal plus sûr & une eau plus profonde. J'y réussis, car à midi l'eau avoit augmenté jusqu'à 17 brasses. Nous étions alors au 10^d 10^m de latitude S. par observation, & au 220^d 12^m de longitude O.; nous n'appercevions point de terre. Nous

1770. continuâmes de porter à l'ouest jusqu'au coucher du soleil, la sonde rapportant de 27 à 23 brasses. Nous diminuâmes alors de voiles & nous ferrâmes le vent pendant la nuit, quatre heures sur une bordée & quatre heures sur une autre. Le 27, à la pointe du jour, nous forcâmes de voiles en gouvernant O. N. O. jusqu'à huit heures, & ensuite N. O. A midi, notre latitude par observation, étoit de $9^{\circ} 56^m$ S.; notre longitude de 221° O., & la variation de l'aiguille, de $2^{\circ} 30^m$ E. Nous suivîmes notre route au N. O. jusqu'au coucher du soleil; nous diminuâmes alors de voiles une seconde fois, & nous ferrâmes le vent au plus près au nord; notre profondeur d'eau étoit de 21 brasses. A huit heures nous virâmes de bord, & nous portâmes au sud jusqu'à midi que nous gouvernâmes au nord à petites voiles jusqu'à la pointe du jour du 28. Les sondes rapportoient de 25 à 17 brasses; l'eau devenoit basse par degrés, à mesure que nous avançons au nord. A ce tems, nous forcâmes de voiles & nous mîmes le cap au nord afin de découvrir la terre de la *Nouvelle-Guinée*. Depuis que nous avons fait voile jusqu'à midi, l'eau avoit diminué insensiblement de 17 à 12 brasses, fond de pierre & de coquilles. Nous étions au $8^{\circ} 52^m$ de latitude S. par observation, c'est-à-dire, dans le même parallèle où les cartes placent les parties méridionales de la *Nouvelle-Guinée*; mais il n'y a que deux pointes qui soient si loin au sud, &

suivant mon estime, nous en étions éloignés ~~à~~ d'un degré à l'ouest; c'est pour cela que je ne découvris pas la terre qui court plus au nord. 1770.
 Nous trouvâmes la mer couverte en plusieurs endroits d'une écume brune, assez semblable à celle que nos marins Anglois appellent communément *Spawn fray*. Je fus d'abord alarmé, craignant que nous ne fussions parmi des bas-fonds; mais en sondant, nous reconnûmes que l'eau y étoit aussi profonde qu'ailleurs. MM. Banks & Solander examinerent cette écume, sans pouvoir déterminer ce que c'étoit; elle étoit composée d'une quantité innombrable de petites particules qui n'avoient pas plus d'une demi-ligne de longueur, & dont chacune, vue au microscope, sembloit consister en trente ou quarante tubes. Chaque tube étoit partagé dans toute sa longueur en plusieurs cellules comme les tuyaux de la *conserva*; nos naturalistes crurent qu'elles étoient du règne végétal, parce qu'en les brûlant elles ne produisoient point l'odeur propre aux substances animales. Le même phénomène avoit été observé sur les côtes du *Brésil* & de la *Nouvelle-Hollande*, mais nous ne l'avions jamais remarqué à une distance considérable de la côte. Le soir un petit oiseau voltigea autour du vaisseau; il se percha la nuit sur les agrès où on le prit. C'étoit exactement le même oiseau que Dampierre a décrit & dont il a donné une figure grossière sous le nom de Noddie de la *Nouvelle-Hollande*. Voyez ses

Voyages, vol. 3. pag. 98. tab. des oiseaux.

1770.

Nous continuâmes à porter au nord avec un vent frais de l'E. $\frac{1}{4}$ S. E. jusqu'à six heures du soir, ayant des sondes très-irrégulières & qui varioient tout d'un coup de 24 à 7 brasses. A quatre heures, nous avions découvert de la grande hune la terre qui nous restoit au N. O. $\frac{1}{4}$ N. ; elle semboit être très-basse & s'étendre de l'O. N. O. au N. N. E., à la distance de quatre ou cinq lieues. Nous ferrâmes alors le vent au plus près jusqu'à sept heures ; nous virâmes ensuite de bord & nous mîmes le cap au sud jusqu'à minuit. A ce tems, nous virâmes vent arrière, & nous gouvernâmes au nord jusqu'à quatre heures du matin du 29. Nous mîmes alors le cap du vaisseau au large jusqu'à la pointe du jour, que nous vîmes terre de nouveau, & nous portâmes au N. N. O., en courant directement dessus avec un vent frais de l'E. $\frac{1}{4}$ S. E. Nos sondes pendant la nuit furent très-irrégulières de 7 à 5 brasses ; nous nous trouvions tout-à-coup dans une eau basse ou profonde, sans aucune proportion à notre distance plus ou moins grande de la terre. A six heures & demie du matin, une petite isle basse, située à environ une lieue de la grande terre, nous restoit au N. $\frac{1}{4}$ N. O. à 5 milles. Cette isle git au 8^{d} 13^{m} de latitude S., & au 221^{d} 25^{m} de longitude O., & je trouve qu'elle est marquée dans les cartes sous les noms de *Barthelemi* & de *Whermoyen*. Nous gouvernâ-

mes alors ayant 5 à 9 brasses au N. O. $\frac{1}{4}$ O. O. N. O., O. $\frac{1}{4}$ N. O., O. $\frac{1}{4}$ S. O., & S. O. $\frac{1}{4}$ 1770. O. suivant la direction de la terre ; & quoique, suivant mon estime, nous n'en fussions pas éloignés de plus de quatre lieues, cependant, elle étoit si basse & si unie, que nous pouvions à peine l'appercevoir de dessus le tillac. Elle paroissoit cependant être bien couverte de bois, & entr'autres arbres, nous crûmes y distinguer le cocotier. Nous vîmes de la fumée en plusieurs endroits, ce qui nous fit connoître que cette partie du pays est habitée. A midi, nous étions à environ trois lieues de la terre ; la partie la plus occidentale qui fût en vue, nous restoit au S. 79^d O. Notre latitude, par observation, étoit de 8^d 19^m S., & notre longitude de 221^d 44^m O. Nous avions au N. 74^d à 20 milles, l'isle de *Saint-Barthelemi*.

Après avoir gouverné six milles au S. O. $\frac{1}{4}$ O., nous rencontrâmes un bas-fond à tribord ; j'envoyai l'esquif pour le sonder, & en même-temps je gouvernai au large jusqu'à quatre heures en serrant le vent. Quoique nous eussions parcouru six milles, l'eau n'étoit pas devenue plus profonde d'un pouce. Je portai ensuite au S. O. quatre milles plus loin ; mais trouvant toujours un bas-fond, je mis à la cape & je rappelai les bateaux à bord. Quand ils furent de retour, nous étions à trois ou quatre lieues de la côte, & l'esquif ayant reconnu qu'il y avoit 3 brasses d'eau dans l'endroit où j'avois

1770 ordonné de fonder, je ferrai ensuite le vent le cap au large, & je doublai le bas-fond à environ un demi-mille.

Entre une & deux heures, nous dépassâmes une baie ou golfe, devant laquelle git une petite isle qui semble la mettre à l'abri des vents du sud; mais je doute fort qu'il y ait assez d'eau pour un vaisseau. Je ne pouvois pas entreprendre de décider cette question, parce que le vent S. E. souffle directement dans la baie, & que nous n'avions encore aucune brise de terre.

Nous portâmes au large jusqu'à minuit, que nous nous trouvâmes à environ onze lieues de terre; la profondeur de l'eau étoit montée à 29 brasses. Nous virâmes alors de bord, & nous courûmes vers la terre jusqu'à cinq heures du matin du 30; à ce tems, la sonde rapportant 6 brasses & demie, nous revirâmes & nous mîmes le cap du vaisseau au large, jusqu'à la pointe du jour, que nous vîmes terre qui nous restoit au N. O. $\frac{1}{4}$ O. à environ quatre lieues. Nous gouvernâmes d'abord à l'O. S. O. & ensuite à l'O. $\frac{1}{4}$ S. O.; mais, comme nous avions 5 brasses & demie d'eau, nous tirâmes au large au S. O. jusqu'à ce que les sondes rapportassent 8 brasses, & alors nous courûmes à l'O. $\frac{1}{4}$ S. O., & à l'O. par 9 brasses vers la terre que nous apercevions de dessus le tillac: nous jugeâmes qu'elle étoit éloignée d'environ quatre lieues, & qu'elle étoit encore tres-basse & couverte de

bois. Nous appercevions toujours une grande quantité d'écume brune sur l'eau ; & les marins ne croyant plus que c'étoit du frai , lui trouverent un nouveau nom , & l'appellerent *Sea-Saw-Dust* (*Sciure de mer*). A midi , notre latitude , par observation , étoit de $8^{\circ} 30^m$ S. , notre longitude de $222^{\circ} 34^m$ O. , & l'*Isle Saint-Barthelemi* nous restoit au N. 69° E. à soixante & quatorze milles.

Comme les Hollandois semblent avoir examiné fort en détail toute cette côte , & qu'on trouvera dans ma carte la route du vaisseau & nos différentes sondes , il suffira de dire ici , que jusqu'au 3. septembre , nous continuâmes notre direction au nord avec une eau très-basse , sur un banc de vase , & à une telle distance de la côte , que nous pouvions à peine la découvrir du vaisseau. Pendant ce tems , nous fîmes plusieurs tentatives inutiles pour en approcher ; & ayant perdu six jours d'un bon vent , & sachant que la mousson S. E. étoit sur le point de finir , nous commençâmes à craindre un plus long délai. Nous résolûmes de conduire le vaisseau aussi près de la côte qu'il seroit possible ; & ensuite , pendant qu'il louvoyeroit , de débarquer avec la pinasse pour examiner les productions du pays & la disposition des habitans. Dès le grand matin des deux derniers jours , nous eûmes une petite brise qui souffloit de la côte & qui étoit fortement imprégnée de l'odeur des arbres , buissons & herbes dont le

1770.

terrein étoit couvert : cette odeur ressembloit un peu à celle du benjoin. Le 3 septembre, à la pointe du jour, nous vîmes la terre s'étendre du N. $\frac{1}{4}$ N. E. au S. E. à environ quatre lieues de distance ; & nous courûmes dessus avec un vent frais de l'E. S. E. , & de l'E. $\frac{1}{4}$ S. E. jusqu'à neuf heures ; nous en étions alors éloignés de trois ou quatre milles, ayant 3 brasses d'eau, & nous mîmes à la cape. Nous lançâmes la pinnasse en mer, & je m'embarquai avec onze personnes bien armées, parmi lesquelles étoient le docteur Solander, M. Banks & ses domestiques. Nous ramâmes directement vers la côte, mais l'eau étoit si basse que nous ne pûmes pas en approcher à plus de cent verges ; nous traversâmes le reste du chemin à gué, après avoir laissé deux des matelots pour prendre soin du bateau : jusqu'ici nous n'avions découvert aucuns signes d'habitans dans cet endroit, mais dès que nous fûmes à terre, nous apperçûmes sur le sable des pas d'hommes très-récents, puisqu'ils étoient au-dessous de la marque de la marée haute ; nous en conclûmes que les Indiens n'étoient pas éloignés ; mais, comme il y a un bois épais à cent verges du rivage, nous crûmes qu'il étoit nécessaire de marcher avec précaution, de peur de tomber dans une embuscade & de ne pouvoir plus retourner au bateau. Nous avançâmes le long du bois à environ deux cents verges de l'endroit où nous avions débarqué ; nous parvîmes à un petit

1770.

bois de cocotiers sur les bords d'un ruisseau d'une eau saumâtre. Les arbres étoient petits, mais ils portoient beaucoup de fruit, & près delà il y avoit un hangar ou cabane qui avoit été couverte de feuilles, alors tombées pour la plupart. Nous trouvâmes aux environs de la cabane un grand nombre de coques de fruits, dont quelques-unes sembloient avoir été détachées récemment des arbres. Nous regardâmes les fruits avec avidité, mais, jugeant qu'il n'étoit pas sûr de monter sur les arbres, nous fûmes obligés de quitter cet endroit, sans goûter une seule noix de coco. A peu de distance delà, nous rencontrâmes des planes & un arbre à pain, sur lesquels nous ne vîmes point de fruits. Après avoir avancé à un quart de mille du bateau, trois Indiens sortirent du bois en poussant un cri horrible à environ cent verges; ils coururent vers nous, & celui qui s'approcha le plus, lança de sa main quelque chose qui fut porté sur un de ses côtés & qui brûloit comme de la poudre à canon; mais nous n'entendîmes point de bruit. Les deux autres décochèrent à l'instant leurs javelines contre nous: comme nous n'avions point de tems à perdre, nous tirâmes nos fusils qui étoient chargés à petit plomb: il est probable que les coups ne les atteignirent point, car, quoiqu'ils s'arrêtassent un moment, ils ne firent pas retraite; ils nous lancèrent au contraire un troisième dard. Nous crûmes que nous exposerions la vie d'un plus

1770.

petit nombre d'hommes , en les empêchant d'approcher davantage , qu'en les laissant avancer , ce qui nous auroit forcé de nous défendre nous-mêmes contre leur attaque ; c'est pour cela que nous chargeâmes nos armes à feu à balle , & que nous tirâmes une seconde fois. Il est vraisemblable que quelques-uns d'eux furent blessés par cette décharge , cependant nous eûmes la satisfaction de voir qu'ils s'enfuyoient tous avec beaucoup d'agilité. Comme je n'étois pas disposé à envahir par force ce pays , pour satisfaire notre curiosité & nos desirs , & que je vis qu'il étoit impossible de débarquer amicalement , je profitai des momens où la destruction des Indiens n'étoit plus nécessaire à notre propre défense , & nous retournâmes promptement vers notre bateau. En avançant le long de la côte , nous remarquâmes que les deux matelots qui étoient à bord , faisoient signe qu'un plus grand nombre d'Insulaires s'approchoient , & avant d'entrer dans l'eau , nous en découvrîmes plusieurs qui venoient autour d'une pointe , à la distance d'environ cinq cents verges. Suivant toute apparence , ils avoient rencontré les trois qui nous attaquèrent d'abord ; car , dès qu'ils nous apperçurent , ils firent halte & sembloient attendre l'arrivée de leur grand corps. Enfin , nous entrâmes dans l'eau & nous la passâmes à gué jusqu'au bateau ; ils restèrent à leur poste sans tenter d'interrompre notre marche. Dès que nous fûmes à bord , nous ramâmes

vis-à-vis d'eux, & ils paroissoient alors être au nombre de soixante ou cent. Nous les examinâmes à loisir ; leur figure ressemble beaucoup à celle des habitans de la *Nouvelle-Hollande* ; ils sont à-peu-près de la même taille, & ils ont les cheveux courts comme eux : ils vont entièrement nus, mais il nous parut que la couleur de leur peau n'étoit pas si brune ; peut-être cette différence venoit elle uniquement de ce qu'ils n'avoient pas le corps si sale. Pendant tout ce tems ils nous défioient par leurs cris, & ils lâchoient leurs feux par intervalles, quatre ou cinq à la fois. Nous ne pouvons pas imaginer ce que c'est que ces feux, ni quel étoit leur but en les jettant ; ils avoient dans leurs mains un bâton court, peut-être une canne creuse qu'ils agitoient de côté & d'autre, & à l'instant nous voyions du feu & de la fumée, exactement comme il en part d'un coup de fusil, & qui ne duroient pas plus long-tems. On observa du vaisseau ce phénomène surprenant, & l'illusion y fut si grande que les gens à bord crurent que les Indiens avoient des armes à feu ; & nous n'aurions pas douté nous-mêmes qu'ils ne tiraient sur nous des coups de fusil, si notre bateau n'avoit pas été assez près pour entendre dans ce cas le bruit de l'explosion. Après que nous les eûmes considérés pendant quelque tems avec beaucoup d'attention, sans nous embarrasser de leurs feux & de leurs cris, nous déchargeâmes quelques coups de fusil sur

1770.

leurs têtes. Dès qu'ils entendirent les balles siffler parmi les arbres, ils s'en allèrent tranquillement, & nous retournâmes au vaisseau. En examinant les armes qu'ils avoient décochées contre nous, nous trouvâmes que c'étoit de petites javelines d'environ quatre pieds de long, très-mal faites, d'une lame de bambou rouge & garnies d'une pointe de bois dur où il y avoit plusieurs barbes. Ils les lançoient avec beaucoup de force, car, quoique nous fussions à soixante verges de distance, elles portoient au-delà de nous. Nous n'avons pas pu connoître exactement le moyen dont ils se servent, peut-être emploient-ils un arc; mais quand nous les examinâmes du bateau, nous ne leur vîmes point d'arcs & nous croyons qu'ils décochent ces javelines avec un bâton à-peu-près comme les habitans de la *Nouvelle-Hollande*.

Cet endroit gît au 6^e 15^m de latitude S., à environ soixante-cinq lieues au N. E. du port *Saint-Augustin* ou cap *Walche*, & il est près de ce qu'on appelle dans les cartes *C. de la Costa de S. Bonaventura*. La terre, ainsi que sur toutes les autres parties de la côte, est très-basse, & couverte d'une abondance de bois & d'herbes qui passe l'imagination. Nous vîmes le cocotier, l'arbre à pain & le plane très-florissans; quoique les noix de coco fussent vertes & que le fruit à pain ne fût pas encore mûr: nous y trouvâmes d'ailleurs beaucoup d'arbres, de plantés & de buissons qui sont com-

muns aux isles de la mer du sud , à la Nouvelle - Zélande & à la Nouvelle-Hollande. 1770.

Bientôt après notre retour au vaisseau , nous remontâmes le bateau à bord & nous fîmes voile à l'ouest , je résolus , à la satisfaction du plus grand nombre des personnes de l'équipage , de ne plus perdre de tems sur cette côte. Je suis fâché de dire que quelques-uns des officiers me pressoient fortement d'envoyer un détachement à terre , & de couper les cocotiers pour en avoir les fruits. Je rejettai cette proposition comme injuste & cruelle. D'ailleurs les naturels du pays nous avoient attaqués lorsque nous ne faisons que débarquer sur la côte , dans un tems où nous ne voulions leur rien enlever ; il étoit donc moralement sûr qu'ils feroient de vigoureux efforts pour défendre leur propriété , si nous tâchions de l'envahir ; & dans ce cas plusieurs d'entr'eux , peut-être aussi quelques-uns de nos gens , auroient été la victime de cette entreprise. J'aurois été bien fâché d'user d'une pareille violence , même pour nous procurer des choses nécessaires à la subsistance de l'équipage ; & certainement il auroit été très-criminel de l'employer pour deux ou trois cents noix de coco vertes qui ne pouvoient nous donner qu'un plaisir passager. Je pouvois , il est vrai , avancer le long de la côte , plus loin au nord & à l'ouest , & chercher un endroit où le vaisseau pût mouiller assez près de terre pour couvrir de son artille-

1770. ~~_____~~ rie, ceux de nos gens qui débarqueroient; mais cette ressource ne remédioit qu'à une partie des inconvéniens, puisqu'en nous mettant en sûreté, elle eut probablement été fatale aux Indiens. D'ailleurs, nous avons lieu de croire, qu'avant de trouver cette place, nous aurions été portés si loin à l'ouest, que nous aurions été obligés d'aller à *Batavia*, par le côté septentrional de l'isle de *Java*, & je ne pensois pas que cette route fût aussi sûre que celle de la côte méridionale de la même isle par le détroit de *la Sonde*. Le vaisseau avoit tant de voies d'eau, que je doutois s'il ne faudroit pas le mettre à la bande à *Batavia*; autre raison qui m'engageoit à naviguer promptement vers cette place, d'autant que nous n'avions aucune découverte à attendre dans des mers qui ont déjà été parcourues, & où chaque côte a été marquée par les géographes Hollandois. Les Espagnols ainsi que les Hollandois, semblent avoir navigué tout autour des isles de la *Nouvelle-Guinée*, puisque presque toutes les places, tracées dans la carte, ont un nom dans les deux langues. J'ai comparé la partie de la côte que j'ai visitée, avec les cartes qu'on trouve dans l'ouvrage françois intitulé, *Histoire des Navigations aux Terres Australes*, & publié en 1756, & je les ai trouvées assez exactes: cependant je ne fais par qui & quand elles ont été dressées. Quoique la *Nouvelle-Hollande* & la *Nouvelle-Guinée* y soient représentées comme deux pays

féparés , le récit qui les accompagne laisse en doute ce point. Je ne prétens pas avoir d'autre mérite dans cette partie du voyage, que d'avoir établi d'une manière incontestable la vérité de ce fait. 1779.

Comme les deux pays sont situés près l'un de l'autre , & que l'espace intermédiaire est rempli d'isles , il est raisonnable de supposer que la population de ces contrées tire sa source d'une commune origine : cette communication entr'elles ne paroît pourtant pas s'être soutenue ; car dans ce cas les noix de coco , le fruit à pain , le fruit du plane & les autres fruits de la *Nouvelle-Guinée* , également nécessaires à la subsistance de ces peuples , auroient sûrement été transplantés dans la *Nouvelle-Hollande* ; cependant on n'y en trouve aucune trace. L'auteur de l'*Histoire des Navigations aux Terres Australes* , dans la relation du voyage de le Maire , a donné un vocabulaire du langage qu'on parle sur une isle qui gît près de la *Nouvelle-Bretagne* , en comparant ce vocabulaire avec les mots que nous apprimes dans la *Nouvelle - Hollande* nous trouvâmes que les deux langues ne sont pas les mêmes. Si donc , par la suite on reconnoissoit de l'analogie entre la langue de la *Nouvelle-Bretagne* & celle de la *Nouvelle-Guinée* , on auroit lieu de supposer que ces deux pays tirent leur population de la même source ; & que , malgré leur proximité , les habitans de la *Nouvelle-Hollande* ont une origine différente.

1770.

CHAPITRE VIII.

*Passage de la Nouvelle-Guinée à l'Isle de Savu.
Ce que nous fîmes dans cette Isle.*

DEpuis le midi du 3, jusqu'au midi du lendemain, nous portâmes à l'ouest, & pendant tout ce tems nous tinmes la sonde qui rapporta de 14 à 30 brasses, quelquefois plus, d'autrefois moins. Le 4, à midi, nous étions par 14 brasses, au 6^d 44^m de latitude S. & au 223^d 51^m de longitude O. Depuis le midi de la veille, notre route fut S. 76^d O., & nous fîmes cent vingt milles à l'ouest. Le 5, à midi, notre latitude étoit de 7^d 25^m S. & notre longitude de 225^d 41^m O.; ayant toujours un fond de 10 à 20 brasses.

Le 6, à une heure & demie du matin, nous dépassâmes une petite isle qui nous restoit au N. N. O. à trois ou quatre milles de distance; & à la pointe du jour nous découvrîmes une autre isle basse qui s'étendoit du N. N. O. au N. N. E. à environ deux ou trois lieues de distance. J'aurois débarqué sur cette isle qui ne paroïssoit pas très-petite, pour en examiner les productions, si le vent n'avoit pas été si frais. Quand nous fûmes par son travers, nous n'avions que 10 brasses d'eau, fond de roches; c'est

c'est ce qui me fit craindre de tomber sous le vent, où je pourrois trouver une eau basse & un fond dangereux. Ces isles ne sont pas marquées dans les cartes, à moins qu'on ne les prenne pour les isles *Arrou*. Dans ce cas, elles sont placées trop loin de la *Nouvelle-Guinée*; j'ai reconnu que la partie méridionale de ces isles git au 7^d 6^m de latitude S. & au 225^d de longitude O.

Nous continuâmes à gouverner à l'O. S. O., en faisant quatre milles & demi par heure, jusqu'à dix heures du soir. Nous avions alors 42 brasses; à onze heures nous en eûmes 37, à minuit 55, à une heure 49, & à trois 120, après quoi nous ne trouvâmes point de fond. A la pointe du jour nous forçâmes de voiles, & à dix heures nous découvrîmes terre qui s'étendoit du N. N. O. à l'O. $\frac{1}{4}$ N. O., à cinq & six lieues. A midi, elle nous restoit du N. à l'O., à-peu-près à la même distance; elle sembloit être unie & médiocrement élevée. D'après notre éloignement de la *Nouvelle-Guinée*, elle doit faire partie des isles *Arrou*; mais elle git un degré plus au sud qu'aucune de celles-ci n'est marquée dans les cartes, & suivant notre latitude, c'est *Timor Laoet*. Nous fondâmes & nous n'avions point de fond à 50 brasses.

Comme les cartes ne m'apprenoient point quelle étoit la terre que je voyois sous le vent, craignant qu'elle ne courût bien avant au sud, d'autant que le tems étoit si brumeux, que

1770. nous ne pouvions pas appercevoir fort au loin ; je gouvernai au S. O., & à quatre heures nous perdîmes l'isle de vue. Je fus sûr alors qu'aucune partie de cette terre n'est située au sud du $8^{\text{d}} 15^{\text{m}}$ S. J'é continuai de porter au S. O. à petites voiles, avec une brise fraîche du S. E. $\frac{1}{4}$ E., & de l'E. S. E. Nous fondâmes à toutes les heures, sans rencontrer de fond à 120 brasses.

Le 7, à la pointe du jour, nous gouvernâmes O. S. O., & ensuite O. $\frac{1}{4}$ S. O., & nous nous trouvâmes à midi au $9^{\text{d}} 30^{\text{m}}$ de latitude S., & au $229^{\text{d}} 34^{\text{m}}$ de longitude O. D'après la route que nous avons suivie depuis notre départ de la *Nouvelle-Guinée*, nous aurions dû appercevoir les *Isles de Weasel*, qui sont marquées dans les cartes à vingt ou vingt-cinq lieues de la côte de la *Nouvelle-Hollande*; cependant nous ne vîmes rien; ainsi il faut croire qu'elles ont été placées d'une manière fautive. On n'en fera pas surpris si l'on considère que non-seulement ces isles, mais encore la côte qui borde cette mer, ont été découvertes & examinées par différentes personnes & à différents tems, & que d'autres ont dressé les cartes sur les divers résultats, peut-être plus d'un siècle après. Il faut remarquer en outre que les navigateurs qui ont fait ces découvertes, n'avoient pas, pour tenir un journal exact, tous les moyens dont nous jouissons aujourd'hui.

Nous continuâmes notre route en gouver-

nant à l'ouest jusqu'au soir du 8, que la variation de l'aiguille, calculée par plusieurs azimuths, étoit de 12^{d} O. & par amplitude de 5^{d} O. Le 9, à midi, notre latitude, par observation, étoit de $9^{\text{d}} 46^{\text{m}}$ S., & notre longitude de $232^{\text{d}} 7^{\text{m}}$ O. Pendant les deux derniers jours, nous avons gouverné directement à l'ouest; cependant nous reconnûmes, par observation, que nous avions fait seize milles au sud, six milles depuis le midi du 6 jusqu'au midi du 7, & dix depuis le midi de ce jour jusqu'au midi du lendemain, ce qui nous fit voir qu'il y avoit un courant portant au sud. Au coucher du soleil, nous trouvâmes que la variation de l'aiguille étoit de 2^{d} O., & en même-tems nous aperçûmes une terre très-haute qui nous ressembloit au N. O.

Le matin du 10, nous reconnûmes clairement que la terre que nous avions vue la veille au soir, étoit *Timor*. A midi, notre latitude, par observation, étoit de $10^{\text{d}} 1^{\text{m}}$ S., quinze milles au sud de celle que nous donnoit le loç. Nous étions, par observation, au $233^{\text{d}} 27^{\text{m}}$ de longitude O. Afin de découvrir plus distinctement la terre que nous avions en vue, nous gouvernâmes N. O. jusqu'à quatre heures du matin du 11 que le vent passa au N. O. & à l'O., & nous fit gouverner au sud jusqu'à neuf heures. Nous virâmes alors de bord & nous mîmes le cap au N. O. avec un vent de l'O. S. O. Au lever du soleil, la terre nous avoit paru

1770. s'étendre de l'O. N. O. au N. E., & à midi ; nous la voyions se prolonger à l'O. jusqu'à l'O. $\frac{1}{4}$ S. O. $\frac{1}{2}$ S., mais à l'E., pas plus loin que le N. $\frac{1}{4}$ N. E. Nous étions alors bien assurés que la première terre que nous avions vue étoit *Timor*. La dernière isle que nous venions de dépasser porte le nom de *Timor Laoet* ou *Lant*. *Laoet* est un mot de la langue malais, qui signifie *mer*, & les habitans du pays ont donné ce nom à l'isle. La partie méridionale gît au 8^d 15^m. de latitude S., & au 228^d 10^m de longitude O. ; mais, dans les cartes, la pointe méridionale est marquée à différentes latitudes, depuis le 8^d 30^m jusqu'au 9^d 30^m. Il est possible, il est vrai, que la terre que nous découvrîmes soit quelqu'autre isle, mais on a de très-fortes raisons de présumer le contraire ; car, si *Timor Lant* étoit à l'endroit où le placent les cartes, nous devrions l'y avoir vu. Nous étions alors au 9^d 37^m de latitude S., & par une observation du soleil & de la lune, au 233^d 54^m de longitude O. Nous étions le jour précédent par les 233^d 27^m ; le lock donnoit précisément la même différence de 27^m, d'où il suit que l'observation avoit un degré d'exactitude qu'il faut attendre rarement. L'après-midi nous courûmes sur la côte jusqu'à huit heures du soir, que nous virâmes de bord & gouvernâmes au large, étant à environ trois lieues de la terre, qui, au coucher du soleil, s'étendoit du S. O. $\frac{1}{2}$ O. au N. E. Nous sondâmes alors, & nous

ne trouvâmes point de fond par 140 brasses. A minuit, comme nous avions peu de vent, nous virâmes de bord une seconde fois & portâmes sur la terre, & le lendemain, 12, à midi, notre latitude, par observation, étoit de 9^d 36^m S. Ce même jour nous vîmes de la fumée sur la côte en plusieurs endroits, & pendant la nuit nous avions apperçu des feux. La terre paroissoit très-haute & disposée en collines s'élevant par degrés les unes au-dessus des autres. Les collines sont en général couvertes de bois épais, mais nous pouvions y distinguer des clairières d'une étendue considérable & qui sembloient être l'ouvrage des hommes. A cinq heures de l'après-midi, nous étions, à un demi-mille de la côte par 16 brasses d'eau, en travers d'un petit golfe qui s'avançoit dans la terre basse. Ce golfe git au 9^d 34^m de latitude S., & c'est probablement le même dans lequel Dampierre entra avec sa chaloupe; car l'eau n'y paroît pas assez profonde pour un vaisseau. La terre répond fort bien à la description qu'il en a donnée. Près de la greve, elle est couverte de grands arbres pyramidaux; qui suivant lui, ont l'apparence de pins. Derrière ceux-ci, il semble y avoir des criques d'eau salée & beaucoup de paletuviers, entremêlés cependant de cocotiers. La terre est plate sur le rivage & semble en quelques endroits s'avancer à deux ou trois milles dans l'intérieur du pays, avant la rencontre de la première colline. Quoique

1770. nous n'aperçussions dans cette partie de l'isle ni plantations ni maisons, la fertilité du sol & le nombre des feux nous firent juger qu'elle devoit être bien peuplée.

Quand nous fâmes à un mille & demi du rivage, nous virâmes de bord & portâmes au large. Les extrémités de la côte s'étendoient alors du N. E. $\frac{1}{4}$ E. à l'O. $\frac{1}{4}$ S. O. $\frac{1}{2}$ S. Une pointe basse, éloignée de nous d'environ trois lieues, en formoit l'extrémité sud-ouest. Pendant que nous portions vers la côte, nous sondâmes plusieurs fois, mais nous ne trouvâmes point de fond avant d'en avoir approché à deux milles & demi, & alors nous eûmes 25 brasses, fond de vase. Après avoir viré de bord, nous portâmes au large jusqu'à minuit avec un vent du sud; nous revirâmes ensuite & nous gouvernâmes deux heures à l'ouest. Le vent passa bientôt au S. O. & à l'O. S. O., & nous mîmes le cap au sud une seconde fois. Le matin du 13, nous trouvâmes que la variation de l'aiguille, mesurée par amplitude, étoit de $1^{\text{d}} 10^{\text{m}}$ O., & par azimuth, de $1^{\text{d}} 27^{\text{m}}$. A midi, notre latitude, par observation, étoit de $9^{\text{d}} 45^{\text{m}}$ S., & notre longitude de $234^{\text{d}} 12^{\text{m}}$ O.; nous étions alors à environ sept lieues de la terre, qui s'étendoit du N. 31^{d} E. à l'O. S. O. $\frac{1}{2}$ O.

Nous avançâmes lentement à l'ouest avec de légères brises de terre qui souffloient de l'O. $\frac{1}{4}$ N. O. pendant quelques heures le matin; & des brises de mer du S. S. O. & du S. Le 14, à

midi, nous étions à six ou sept lieues de la terre qui se prolongeoit du N. $\frac{1}{4}$ N. E. au S. 78^{d} O. ; 1770.
 nous voyions toujours sur la terre basse & sur les montagnes qui sont par-derrrière , de la fumée en plusieurs endroits pendant le jour & du feu pendant la nuit. Nous continuâmes à gouverner le long de la côte, jusqu'au matin du 15, la terre paroissant toujours montueuse, mais moins élevée qu'auparavant. En général, les collines aboutissent à la mer, & dans les endroits où elles ne s'avancent pas loin, nous voyions, au-lieu de terres plates & couvertes de paletuviers, de grands bocages de coctiers qui n'étoient qu'à environ un mille de la greve. Les plantations & les maisons commençoient là & sembloient être innombrables. Les maisons étoient ombragées par des bois de palmier-éventail ou *Borassus*, & il y avoit des plantations enfermées par des haies jusque sur le sommet des plus hautes collines. Nous avions continuellement les yeux à nos lunettes, & nous fîmes fort surpris de ne voir ni hommes ni bétail.

Nous suivîmes la même route jusqu'à neuf heures du matin du 16, que nous vîmes la petite isle, appelée *Rotte*; & à midi, l'isle *Seman* (*Sima*, suivant Danville), qui gît à la hauteur de l'extrémité méridionale de *Timor*, nous restoit au N. O.

Dampierre, qui a donné une description fort étendue de l'isle de *Timor*, dit qu'elle a soixante

& dix lieues de long & seize de large, & que sa
 1770. direction est à-peu-près N. E. & S. O. J'ai
 trouvé que le côté oriental de l'isle court pres-
 que N. E. $\frac{1}{4}$ E. & S. O. $\frac{1}{4}$ O. & que l'extrémité
 méridionale git au $10^d 23^m$ de latitude S. & au
 $236^d 5^m$ de longitude O. Nous avons couru
 environ quarante-cinq lieues, le long du côté
 oriental, & nous avons reconnu que cette na-
 vigation étoit absolument sans danger. La terre
 qui est bordée par la mer, excepté près de
 l'extrémité méridionale, est basse dans un es-
 pace de deux ou trois milles en-dedans du ri-
 vage & entrecoupée en général de criques sa-
 lées : par-derrière la terre basse il y a des monta-
 gnes qui s'élèvent les unes au-dessus des autres à
 une hauteur considérable. Nous gouvernâmes
 O. N. O. jusqu'à deux heures de l'après - midi ,
 étant alors à peu de distance de la pointe nord
 de *Rotte*. Nous mîmes le cap au N. N. O. ,
 afin de passer entre cette isle & celle de *Seman* ;
 après avoir gouverné trois lieues dans cette di-
 rection, nous tournâmes au N. O. & à l'O. ,
 & à six heures, nous étions hors de toutes les
 isles. A ce tems, la partie méridionale de *Se-
 man*, qui git au $10^d 15^m$ de latitude S., nous
 restoit au N. E. à quatre lieues, & l'isle de
Rotte s'étendoit au S. jusqu'au S. 36^d O. L'ex-
 trémité septentrionale de cette isle & la pointe
 sud de *Timor* sont situées au N. $\frac{1}{2}$ E. & au S. $\frac{1}{2}$
 O. l'une de l'autre, à la distance d'environ trois
 ou quatre lieues. A l'extrémité ouest du passage

entre *Rotte* & *Semau*, il y a deux petites isles dont l'une est près de la côte de *Rotte* & la seconde à la hauteur de la pointe S. O. de *Semau*; on trouve entre les deux, un bon canal, d'environ six milles de large, à travers lequel nous passâmes. L'isle de *Rotte* ne paroît pas si élevée & si montueuse que *Timor*, quoiqu'elle soit agréablement entrecoupée par des collines & des vallées. Sur le côté septentrional, il y a plusieurs greves sablonneuses, près desquelles croissent quelques palmiers - éventail, mais la plus grande partie est couverte d'une espèce d'arbustes qui étoient sans feuilles. *Semau* présente un aspect à-peu-près le même que celui de *Timor*, mais elle n'est pas si haute. Sur les dix heures du soir, nous observâmes dans le ciel un phénomène qui, à certains égards, ressembloit beaucoup à l'aurore boréale & à d'autres en étoit très-différent: il étoit formé d'une lueur rougeâtre & obscure, qui montoit environ 20^d au-dessus de l'horison: son étendue varioit par intervalles, mais elle n'étoit jamais moins de huit ou dix pointes de compas. A travers & en-dehors de cette première couleur, passaient des rayons d'une autre couleur plus vive, qui s'évanouissoient & reparoissoient à-peu-près au même instant comme ceux de l'aurore boréale; ils n'avoient pourtant rien de ce mouvement ondulatoire & de vibration qu'on observe dans ce phénomène. Le milieu de la lueur nous ressembloit au S. S. E. du vaisseau & elle dura sans que

1770. son brillant diminuât jusqu'à minuit ; nous nous retirâmes alors pour nous coucher , & je ne puis pas dire combien elle continua de tems après.

Après avoir dépassé toutes les isles qui sont placées entre *Timor* & *Java* , dans les cartes que nous avions à bord , nous gouvernâmes à l'ouest jusqu'à six heures du lendemain au matin , 17 , que nous apperçûmes , sans nous y attendre , une isle qui nous restoit à l'O. S. O. Je crus d'abord que nous avions fait une nouvelle découverte. Nous courûmes directement dessus , & à dix heures nous étions près de son côté septentrional ; nous y apperçûmes des maisons , des cocotiers , & nous fûmes surpris fort agréablement d'y voir de nombreux troupeaux de moutons. C'étoit une tentation à laquelle , dans notre situation , nous ne pouvions pas résister , d'autant que plusieurs de nos gens se portoient assez mal & murmuroient de ce que je n'avois pas touché à *Timor*. Je résolus donc d'entreprendre d'établir un commerce avec des habitans qui paroissoient si fort en état de nous fournir des provisions , afin de dissiper par - là la maladie & le mécontentement qui se répandoient parmi l'équipage. J'envoyai M. Gore , mon second lieutenant , sur la pinasse , pour voir s'il y avoit quelque endroit commode où l'on pût débarquer ; il prit avec lui quelques bagatelles pour en faire des présents aux naturels du pays qu'il rencontreroit. Quand il fut

parti, nous découvrîmes du vaisseau deux hommes à cheval qui sembloient se promener sur les collines, & s'arrêter souvent pour regarder notre vaisseau. Nous reconnûmes par-là que les Européens avoient formé un établissement dans l'isle, & nous espérames que nous n'aurions pas à surmonter les circonstances défavorables qui suivent toujours les premières entrevues avec des sauvages. Sur ces entrefaites, M. Gore débarqua dans une petite anse sablonneuse, près de quelques maisons, & il rencontra huit ou dix Insulaires qui, par leur habillement & leur figure, ressembloient beaucoup aux Malais. Excepté les couteaux qu'ils ont coutume de porter à leur ceinture, ils étoient sans armes; l'un d'eux conduisoit un âne. Ils inviterent poliment M. Gore à descendre à terre, & ils conversèrent avec lui par signes; mais ils ne purent gueres s'entendre réciproquement. Il nous rapporta peu de tems après cette nouvelle, & il ajouta, à notre grand regret, qu'il n'y avoit point de mouillage pour le vaisseau. Cependant, je le renvoyai une seconde fois avec de l'argent & des marchandises, afin d'acheter au moins, s'il étoit possible, quelques rafraichissemens pour les malades; le docteur Solander l'accompagna dans le bateau. Pendant ce tems, je l'ouvoyai avec le vaisseau qui étoit alors à environ un mille de la côte. Avant que le bateau débarquât, nous apperçûmes deux autres cavaliers, dont l'un

1770. étoit vêtu à l'euro péenne , portant un habit bleu , une veste blanche & un chapeau bordé ; ces hommes firent peu d'attention au bateau quand il débarqua ; mais ils se promenerent en regardant le vaisseau avec beaucoup de curiosité. Nous vîmes cependant d'autres cavaliers & un grand nombre de personnes à pied se rassembler autour de nos gens , & nous remarquâmes , avec beaucoup de plaisir , qu'on portoit plusieurs noix de coco dans le bateau ; d'où nous conclûmes qu'il s'étoit établi quelque espèce de commerce.

Après que le bateau eut resté à terre environ une heure & demie , il nous fit comprendre par un signal qu'il y avoit sous le vent une baie où nous pourrions mouiller ; nous portâmes directement de ce côté & le bateau qui nous suivoit arriva bientôt à bord. Le lieutenant me dit qu'il avoit vu quelques - uns des principaux personnages de l'isle qui portoient du linge fin & avoient des chaînes d'or autour de leur col. Il ajouta qu'il n'avoit pas pu acheter des noix de coco , parce que celui à qui elles appartenoient étoit absent , mais qu'on en avoit envoyé environ deux douzaines en présent au bateau , & que les Insulaires avoient accepté quelques toiles en retour. Les naturels du pays , pour lui donner l'instruction qu'il demandoit d'eux , tracerent sur le sable une représentation grossière d'un havre au - dessous du vent & d'une ville située tout auprès. Ils lui donnerent

aussi à entendre que nous pourrions nous y procurer une grande quantité de moutons , de cochons , de volailles & de fruits. Quelques-uns d'entr'eux prononçoient souvent le mot de *portugais* & faisoient mention de *Larntuca* sur l'isle d'*Ende*. D'après cette circonstance , nous conjecturâmes qu'il y avoit des Portugais en quelques endroits de l'isle , & un de nos gens , Portugais de naissance , qui étoit dans notre bateau , entreprit de converser dans sa langue avec les Indiens ; mais il reconnut bientôt qu'ils n'en savoient qu'un ou deux mots par routine. Lorsqu'ils firent comprendre à nos gens qu'il y avoit une ville près du havre qu'ils nous avoient indiqué , l'un d'eux ; pour nous donner un renseignement qui pût nous guider , nous fit entendre que nous devions examiner quelque chose qu'il exprima en croisant ses doigts ; notre Portugais imagina à l'instant qu'il vouloit nous parler d'une croix. Comme le bateau se rembarquoit pour revenir à bord , le cavalier habillé à l'eupéenne s'avança , mais l'officier n'ayant pas sa *commission* sur lui , crut devoir éviter une conférence.

A sept heures du soir , nous jettâmes l'ancre dans la baie dont on vient de parler , à environ un mille de la côte , par 38 brasses , fond de sable net. La pointe septentrionale de la baie nous restoit au N. 30^d E. à deux milles & demi , & nous avions au S. 63^d O. la pointe sud ou l'extrémité O. de l'isle. Lorsque nous entra-

~~1770~~ 1770. mes dans la baie , nous decouvrimés une grande ville indienne , vers laquelle nous dirigeâmes notre route , en arborant une flamme sur le sommet du petit mât de hune. Bientôt après , nous fîmes surpris de voir la ville arborer pavillon hollandois & d'entendre trois coups de canons. Nous continuâmes cependant notre chemin tant que nous eûmes fond , & quand il nous manqua , nous mîmes à l'ancre.

Le 18 , dès qu'il fut jour , nous appercûmes le même pavillon sur la greve vis-à-vis du vaisseau ; je pensai que les Hollandois avoient un établissement dans cette isle , & j'envoyai à terre M. Gore , mon lieutenant , rendre visite au gouverneur ou à la principale personne de la place , afin de lui apprendre qui nous étions , & par quelle raison nous avions touché à la côte. Il fut reçu , en débarquant , par une garde d'environ vingt ou trente Indiens armés de fusils , qui le conduisirent à la ville où le pavillon avoit été arboré la veille ; ils emporterent avec eux l'autre pavillon qui avoit été placé sur le rivage & marcherent sans ordre. Quand il fut arrivé , on l'introduisit chez le Raja ou Roi de l'isle , à qui il dit par un interprète portugais , que notre bâtiment étoit un vaisseau de guerre appartenant au Roi de la Grande-Bretagne , & qu'ayant plusieurs malades à bord , nous avions besoin de quelques-uns des rafraichissemens que l'isle fournit. Sa Majesté répliqua qu'elle étoit disposée à nous procurer tout ce que nous

désirions, mais que par l'alliance qu'elle avoit faite avec la compagnie Hollandoise des Indes orientales, elle ne pouvoit commercer avec aucun autre peuple, sans avoir au préalable obtenu son consentement. Le Roi ajouta qu'il alloit le demander sur le champ à l'Agent de la compagnie, qui étoit le seul blanc de l'isle. Il envoya à cet homme, qui résidoit à quelque distance dans l'intérieur des terres, une lettre par laquelle il l'informoit de notre arrivée & de notre demande : sur ces entrefaites, M. Gore me dépêcha un de ses gens pour m'apprendre sa position & l'état du traité. Au bout d'environ trois heures, le résident hollandois vint répondre en personne à la lettre qu'on lui avoit adressée ; il s'appelloit *Jean-Christophe Lange*, natif de Saxe, & c'étoit la même personne que nous avions vue à cheval habillée à l'euro-péenne. Il traita M. Gore avec beaucoup de politesse, & il l'assura que nous étions les maîtres d'acheter des naturels du pays tout ce qu'il nous plairoit. Peu de tems après, il témoigna quelque envie de venir à bord, ainsi que le Roi & plusieurs Indiens de sa suite. M. Gore leur dit qu'il étoit prêt à les y accompagner ; mais ils désirerent qu'on laissât deux de nos gens à terre, à quoi mon lieutenant consentit.

Ils vinrent tous à bord vers les deux heures, & notre diner étant prêt, ils acceptèrent l'offre que je leur fis de le partager avec eux. J'imaginois que sur le champ, ils alloient s'asseoir,

1770.

mais le Roi parut hésiter , & enfin il dit un peu confus , qu'il ne croyoit pas que nous autres blancs souffririons que lui qui étoit d'une couleur différente s'assît en notre compagnie. Nos complimens dissipèrent bientôt ses scrupules , & nous nous mîmes tous à table avec beaucoup de contentement & de cordialité. Heureusement nous ne manquions pas d'interprètes ; le docteur Solander & M. Sporing savoient assez l'hollandois pour converser avec M. Lange , & plusieurs des matelots pouvoient parler avec ceux des naturels du pays qui entendoient le portugais. Il arriva que notre diner consistoit en mouton , & le Roi témoigna le desir d'avoir un de ces animaux : quoiqu'il ne nous en restât qu'un ; nous le lui présentâmes. La facilité avec laquelle il l'obtint , l'encouragea à demander un chien anglois , & M. Banks lui donna poliment son lévrier. M. Lange nous fit entendre qu'il avoit envie d'une de nos lunettes , & sur le champ nous lui en donnâmes une. Nos hôtes nous dirent alors que l'isle abondoit en buffles , moutons , cochons & volailles , que le lendemain on en conduiroit une grande quantité sur la greve afin que nous puissions en acheter autant que nous le désirerions. Cette nouvelle nous causa tant de plaisir que nous fîmes boire les Indiens & le Saxon au-delà de leurs forces. Cependant ils voulurent s'en aller avant d'être entièrement ivres ; ils furent recus sur le pont , par nos soldats de marine
sous

sous les armes comme ils l'avoient été lors de leur arrivée. Le Roi parut curieux de voir faire l'exercice : nous satisfîmes sa curiosité & les soldats firent trois décharges. Il les examina avec beaucoup d'attention, & il fut fort surpris de l'ordre & de la promptitude de leurs évolutions, sur-tout de la manière dont ils bandoient leurs fusils. La première fois, il frappa le platbord du vaisseau avec un bâton qu'il tenoit dans sa main, & il s'écria fort haut que toutes les batteries ne produisoient qu'un seul son. Nous fîmes plusieurs présents à nos hôtes quand ils partirent, & nous les saluâmes de neuf coups de canons auxquels ils répondirent par trois acclamations.

MM. Banks & Solander allèrent à terre avec eux, & les accompagnèrent à la ville, qui est composée de plusieurs maisons, dont quelques-unes sont assez grandes; ces maisons consistent uniquement en un toit couvert de feuilles de palmier & soutenu sur un plancher de bois par des colonnes d'environ quatre pieds de hauteur. Les habitans présentèrent à nos naturalistes un peu de leur vin de palmier qui étoit le suc frais de l'arbre, non fermenté; il avoit une saveur douce, qui n'étoit pas désagréable; & MM. Banks & Solander qui revinrent à bord bientôt après qu'il fut nuit, espérèrent que cette liqueur pourroit contribuer à la guérison de nos scorbutiques.

Le matin du 19, j'allai à terre, avec M.

1770. Banks & plusieurs des officiers , pour rendre au Roi la visite qu'il nous avoit faite ; mais mon principal objet étoit de nous procurer quelques-uns des buffles, moutons & volailles qu'on nous avoit promis d'amener sur le rivage. Nous fûmes très-mortifiés de trouver que Sa Majesté & les Insulaires n'avoient faite aucune démarche pour tenir leur parole ; cependant nous allâmes à la maison d'assemblée , construite , ainsi que deux ou trois autres , par la Compagnie hollandoise ; elles sont distinguées de celles des naturels du pays , par deux pieces de bois ressemblant à une paire de cornes de vache ; il y en a une placée à chaque extrémité du faite qui termine le toit. L'indien dont nous avons parlé plus haut , vouloit certainement représenter ces pieces de bois quand il croisoit ses doigts ; mais notre portugais , qui étoit bon catholique , y vit un signe de croix , & vouloit nous persuader par cette raison que ses compatriotes avoient un établissement dans l'isle. Nous rencontrâmes en cet endroit. M. Lange avec le Roi , qui s'appelloit *A Madacho Lomi Djara* , accompagné de plusieurs des principaux personnages du pays. Nous lui dîmes que nous avions dans le bateau des marchandises de différente espece , que nous échangeerions contre les rafraichissemens qu'il voudroit nous vendre , & nous lui demandâmes permission de les débarquer , ce qu'il nous accorda. Nous entreprîmes alors de convenir du prix des buffles ,

moutons, cochons, &c. que nous avions envie d'obtenir & des articles que nous payerions en argent. M. Lange nous quitta dès que nous eûmes entamé cette proposition; & nous dit que ces préliminaires devoient être réglés avec les naturels. Il ajouta cependant qu'il avoit reçu une lettre du gouverneur de *Concordia* dans l'isle de *Timor*, qu'il nous communiqueroit à son retour. 1770.

Comme la matinée étoit fort avancée & que nous n'étions pas disposés à retourner à bord & à manger des salaisons, tandis que nous étions environnés à terre d'alimens beaucoup plus délicats, nous priâmes Sa Majesté de nous faire vendre un petit cochon & du riz, & d'ordonner à ses sujets de nous les apprêter. Il répondit très-poliment que si nous voulions manger de la cuisine de ses sujets, ce qu'il avoit peine à croire, il auroit l'honneur de nous régaler. Nous lui fîmes des remerciemens, & sur-le-champ nous envoyâmes chercher du vin à bord.

Le diner fut prêt vers les cinq heures; il fut servi sur trente-six plats, ou plutôt sur trente-six paniers qui contenoient ou du porc ou du riz; on avoit rempli trois vases de terre du bouillon dans lequel le cochon avoit été cuit. Ces alimens furent rangés à terre, & l'on mit tout autour des nattes pour nous faire asseoir. On nous conduisit ensuite chacun à notre tour vers un trou fait dans le plancher; près duquel il y avoit un homme tenant un vase fait de feuil-

1770.

les de palmier & rempli d'eau , qui nous donna à laver. Quand cette opération fut finie , nous nous plaçâmes autour des plats & nous attendîmes le Roi. Comme il ne venoit point , nous le demandâmes , & on nous dit que la coutume du pays ne permettoit pas à la personne qui donnoit le repas , de s'asseoir avec ses hôtes ; mais que si nous soupçonnions que les mets fussent empoisonnés , il viendrait en goûter. Nous déclarâmes à l'instant que nous n'avions point de pareille crainte , & nous demandâmes aux Indiens de ne point s'écarter pour nous d'aucun de leurs usages d'hospitalité. Le premier ministre & M. Lange nous tinrent compagnie ; & nous fîmes un repas délicieux ; nous trouvâmes que le porc & le riz étoient excellens ; & le bouillon assez bon ; mais les cuillers , faites de feuilles de palmier , étoient si petites que nous n'eûmes pas la patience de nous en servir. Après dîner , nous fîmes passer notre vin à la ronde ; nous demandâmes une seconde fois le Roi , pensant que , quoique la coutume de son pays ne lui accordât pas la liberté de manger à notre table , il pouvoit au moins avoir le plaisir de boire avec nous ; mais il s'en excusa de nouveau en disant que le maître d'un repas ne devoit pas s'enivrer , & qu'il n'y avoit d'autre moyen d'éviter cet inconvénient , que de ne pas goûter de vin. Nous ne bûmes cependant pas le nôtre dans l'endroit où nous avions mangé le porc & le riz. Dès que nous

eûmes diné nous quittâmes la maison , & les matelots & les domestiques prirent nos places. 1770. Ils ne purent pas consommer tout ce que nous avions laissé , mais les femmes qui vinrent nettoyer les paniers & les vases , les obligèrent d'emporter avec eux ce qu'ils n'avoient pas mangé. Comme le vin échauffe & dilate ordinairement le cœur , nous faîsîmes le moment où nous crûmes que les Indiens en sentoient les effets pour parler de rechef des buffles & des moutons dont il n'avoit été fait aucune mention jusqu'alors , quoiqu'ils eussent dû nous les amener de grand matin. Notre Saxon , agent de la compagnie , nous fit part alors , avec beaucoup de flegme , du contenu de la lettre qu'il prétendoit avoir reçue du gouverneur de *Concordia*. Cet officier , après l'avoir averti qu'un vaisseau avoit fait voile vers l'île où nous étions alors , lui enjoignoit de l'assister si le bâtiment avoit besoin de provisions & qu'il en demandât , mais de ne pas souffrir qu'il restât plus long-tems qu'il n'étoit nécessaire. Il lui recommandoit en outre de ne pas permettre qu'il fit des présens considérables aux Indiens de la classe inférieure , & qu'il en donnât aucun à ceux d'un rang distingué. Il avoit la bonté d'ajouter que nous étions les maîtres de donner des verroteries & d'autres bagatelles en échange du vin de palmier & des petits rafraîchissemens qu'on pourroit nous fournir.

Nous pensâmes tous que cette lettre avoit

été fabriquée par le Saxon, qu'il n'avoit inventé ces défenses que pour nous extorquer de l'argent en les enfreignant, & qu'en nous défendant de faire des libéralités aux naturels du pays, il espéroit les détourner à son avantage.

Nous apprîmes le soir qu'on n'avoit conduit au rivage ni buffles ni cochons, mais seulement un petit nombre de moutons qu'on avoit remmenés avant que nos gens, qui étoient allés chercher de l'argent, pussent s'en procurer. Ils achetèrent cependant quelques volailles & une grande quantité d'une espèce de syrop fait de suc de palmier, qui étoit fort supérieur aux melasses & qui coûtoit beaucoup moins. Nous portâmes nos plaintes à M. Lange, qui imagina un autre subterfuge. Il dit que si nous étions allés nous-mêmes sur le rivage, nous aurions pu acheter tout ce que nous aurions voulu; mais que les naturels du pays avoient craint de recevoir de l'argent de nos gens, de peur qu'il ne fût contrefait. Nous fûmes indignés que cet homme nous eût caché jusque-là ce fait s'il étoit vrai, ou osât l'alléguer s'il étoit faux. Cependant j'allai à l'instant vers la greve, mais je ne vis ni moutons ni bétail, & je n'aperçus aucun endroit dans le voisinage où nous pussions nous en procurer. Pendant mon absence, Lange qui savoit assez que je ne réussirois pas mieux que nos gens, dit à M. Banks que les naturels étoient mécontents de ce que nous ne leur avions pas offert de l'or

pour leurs marchandises , & que sans cet expédient nous ne ferions rien. M. Banks ne crut pas devoir lui répliquer ; il se leva bientôt après & nous revinmes tous à bord , fort mécontents de l'issue de nos négociations. Pendant le courant de la journée , le Roi avoit promis qu'on nous ameneroit le lendemain du bétail & des moutons au rivage , & il nous avoit donné des raisons un peu plus plausibles que celles de l'agent de la compagnie. Il nous dit que les buffles étoient fort loin dans l'intérieur du pays , & que jusqu'alors il n'y avoit pas eu assez de tems pour les amener.

Le lendemain au matin , 20 , nous débarquâmes encore. Le Docteur Solander alla à la ville pour parler à Lango , & je restai au rivage afin de voir quelles provisions on pourroit y acheter. J'y trouvai un vieil Indien à qui nous avions donné le nom de premier ministre , parce qu'il paroissoit avoir quelque autorité. Voulant mettre cet homme dans nos intérêts , je lui offris une lunette ; mais je ne vis rien au marché qu'un petit buffle ; j'en demandai le prix & on me répondit qu'il étoit de cinq guinées , c'est-à-dire , deux fois autant qu'il valoit ; cependant j'en offris trois. Je crus m'apercevoir que le maître du buffle pensoit que je le payois assez bien , mais il dit qu'il devoit avertir le Roi de ce que je lui avois offert , avant de pouvoir l'accepter. Il expédia sur-le-champ un messager à Sa Majesté qui répondit que le

~~RECEVUE~~ buffle ne seroit pas vendu pour moins de cinq
1770. guinées. Je refusai absolument d'en donner ce
prix, sur quoi on dépêcha un second messager
qui resta plus long-tems que le premier. Tandis
que j'attendois son retour, je fus fort surpris
de voir le Docteur Solander revenir de la ville
suivi de plus de cent hommes, dont quelques-
uns étoient armés de fusils & d'autres de lan-
ces. Lorsque je demandai la raison de cette ap-
parence d'hostilité, le docteur me dit que M.
Lange lui avoit expliqué un message du Roi,
qui portoit que ses sujets ne commerceroient
point avec nous, parce que nous avions re-
fusé de leur payer leurs marchandises au-delà
de la moitié de leur valeur, & que passé ce
jour-là on ne nous permettroit plus de rien
acheter en aucune manière. Outre les officiers
qui commandoient le détachement, il y avoit
avec eux un homme né à *Timor*, de parens
portugais, & que nous reconnûmes ensuite
pour être une espèce de collègue du facteur hol-
landois. Cet homme m'annonça un ordre qu'il
prétendoit venir du Roi, & qui contenoit en
substance ce que le docteur Solander avoit appris
de Lange. Nous crûmes tous que c'étoit un ar-
tifice employé par le facteur pour nous arracher
de l'argent, & qu'il nous avoit déjà préparés
à cette exaction par la prétendue lettre reçue
de *Concordia*. Pendant que nous délibérions
sur les mesures que nous avions à prendre, le
portugais, afin d'accomplir plutôt son projet,

commença à renvoyer les Indiens qui avoient apporté les volailles & le syrop, & d'autres qui amenoient des buffles & des moutons. En jettant mes yeux sur le vieillard à qui j'avois donné le matin une lunette, je crus appercevoir dans ses regards qu'il n'approuvoit pas ce qui se passoit ; c'est pourquoi je le pris par la main, & je lui présentai un grand sabre. Ce présent eut des suites favorables pour nous ; il accepta le sabre avec un transport de joie, il l'agita sur la tête du portugais qui se mit à trembler ; & il lui ordonna, ainsi qu'à l'officier qui commandoit le détachement, de s'asseoir derrière. Les Indiens, qui malgré les spécieux prétextes des injustes facteurs de la compagnie hollandoise, avoient grande envie de nous fournir ce dont nous avions besoin, & qui paroissent desirer avec plus d'ardeur nos marchandises que notre argent, profitèrent à l'instant de l'occasion qu'on leur offroit, & dans peu le marché fut bien approvisionné. Cependant je fus obligé de payer dix guinées pour deux buffles dont l'un ne pesoit pas plus de cent soixante livres ; mais j'en achetai sept autres à beaucoup meilleur marché, & j'aurois pu m'en procurer autant que je le desirois au prix que j'aurois pu fixer, car on les amenoit alors en troupeaux sur le rivage. Lange partagea sûrement les profits des deux premiers qui me coûtèrent si cher ; il espéroit également avoir part à la vente des autres ; c'est pour cela

1770.

qu'il avoit prétendu que nous devions les payer en or. Les naturels furent contens de ce que nous leur donnâmes en échange de ceux qu'ils nous céderent dans la suite, & ils ne furent point obligés de partager le produit de leur vente avec l'agent de la compagnie. La plupart des buffles que nous achetâmes après que le premier ministre, notre ami, eut mis de l'ordre dans le marché, ne nous coûtèrent qu'un fusil la piece, & à ce prix nous aurions pu en charger notre vaisseau.

Les rafraîchissemens que nous primes, consistoient en neuf buffles, six moutons, trois cochons, trente douzaines de volailles, un petit nombre de limons, quelques noix de coco, plusieurs douzaines d'œufs dont la moitié se trouva pourrie, un peu d'ail, & quelques centaines de gallons de syrop de palmier.



C H A P I T R E I X.

Description particuliere de l'isle de Savu, de ses productions & de ses Habitans ; avec un Vocabulaire de la Langue qu'on y parle.

DE milieu de cette isle, appelée *Savu* par les naturels du pays, git à-peu-près au 10^d 35^m de longitude O. ; elle est si peu connue,

que je n'ai jamais trouvé de carte dans laquelle elle fût marquée nettement ou avec exactitude. 1770.
 J'en ai vu une très-ancienne qui la nomme *Sou*, & qui la confond avec *Sandel Bosch*. Rumphius parle d'une isle de *Saow*, & il dit aussi que c'est la même que les Hollandois appellent *Sandel Bosch*. L'isle de *Savu* est différente de celles dont on vient de faire mention, ainsi que de *Timor*, de *Rotte* & de toutes les autres isles que nous avons rencontrées dans ces mers & qui sont placées à une assez grande distance de la véritable situation de *Savu*. Elle a environ huit lieues de long de l'E. à l'O. ; je ne fais pas quelle est sa largeur, parce que je n'en ai examiné que le côté septentrional. Le havre dans lequel nous mouillâmes est appelé *Seba*, du nom du district où il est situé ; il gît sur le côté N. O. de l'isle ; il est à l'abri du vent alisé de S. O., mais il est ouvert au N. O. On nous apprit qu'il y a deux autres baies où les vaisseaux peuvent mettre à l'ancre ; que la meilleure, appelée *Timo*, est sur le côté S. O. de la pointe S. E. ; on ne nous a dit ni le nom ni la situation de la troisième. La côte de la mer est basse en général, mais il y a des collines d'une élévation considérable au milieu de l'isle. Nous étions sur la côte à la fin de la saison sèche ; il n'y étoit point tombé de pluie pendant sept mois ; & l'on nous a assuré que lorsque cette secheresse dure si long-tems, on ne trouve pas dans toute l'isle un seul courant

1770. d'eau douce, mais seulement de petites sources, qui sont à une fort grande distance de la mer; cependant on ne peut rien imaginer de plus beau que l'aspect du pays, vû du lieu de notre mouillage. Le terrain uni près de la greve est rempli de cocotiers & d'une espece de palmier, appelé *Arecas*; par derriere, les collines qui s'élevent insensiblement & avec régularité sont richement couvertes jusqu'aux sommets, de plantations de palmier-éventail, qui forment des bocages presque impénétrables au soleil. Chaque pied de terrain entre les arbres est garni de verdure, de maïs, de millet & d'indigo; & lorsqu'on ne connoit pas la magnificence & la beauté des arbres qui ornent cette partie de la terre, il n'y a qu'une imagination forte qui puisse se peindre tous les charmes de cette perspective. La saison seche commence en mars ou avril, & finit au mois d'octobre ou de novembre.

Le palmier-éventail, le cocotier, le tamarin, le limonier, l'oranger & le mangue sont les principaux arbres de cette isle; & entr'autres productions végétales, le sol fournit du maïs, du bled-sarrasin, du riz, du millet, des *callivances* & des melons d'eau. Nous y avons vu aussi une canne à sucre, quelques especes de légumes d'Europe & en particulier du céleri, de la marjolaine, du fenouil & de l'ail. Pour fournir aux besoins de luxe & de fantaisie, les Insulaires de *Savu* ont du bétel, de l'arque,

du tabac, du coton, de l'indigo & une petite quantité de canelle, qu'ils semblent ne planter que par curiosité ; je doute même si c'est la véritable canelle, les Hollandois ayant un très-grand soin de ne pas laisser hors des isles dont ils sont les maîtres les arbres qui produisent les épicerics. Outre les fruits que je viens de décrire, il y en a cependant plusieurs especes d'autres, & en particulier le fruit doux du favonier qui est très-connu dans les isles d'Amérique, & un petit fruit ovale appelé *blimbi* ; ils croissent tous deux sur des arbrisseaux. Le *blimbi* a environ trois ou quatre pouces de long ; dans le milieu il est de l'épaisseur du doigt, & il se termine en pointe à chaque extrémité. Il est couvert d'une pellicule très-mince d'un verd clair, & l'intérieur contient un petit nombre de semences, disposées en forme d'étoiles : sa faveur est peu forte & d'un acide agréable, mais on ne peut pas le manger crud. On dit qu'il est excellent mariné, & cuit à l'étuvée, il nous donnoit une sauce aigrelette très-agréable pour nos alimens bouillis.

Parmi les animaux apprivoisés dans l'isle, on compte le buffle, le mouton la chevre, le cochon ; la poule, le pigeon, le cheval, l'âne, le chien & le chat qui y sont tous en grande quantité. Les buffles diffèrent beaucoup des bêtes à cornes d'Europe ; leurs oreilles sont plus grandes ; ils ont la peau presque sans poil ; leurs cornes sont recourbées l'une vers l'autre,

1770. & se prolongent toutes deux se rejetant en arrière, & ils n'ont point de fanons. Nous en avons apperçu plusieurs aussi gros que nos bœufs d'Europe qui ont pris tout leur accroissement, & il doit y en avoir quelques-uns qui le sont bien davantage, car M. Banks a vu une paire de cornes qui avoient trois pieds neuf pouces & demi de la pointe de l'une à celle de l'autre; quatre pieds un pouce & demi dans leur plus grande distance de l'une à l'autre, & le demi-cercle qu'elles formoient sur le front s'élevant à sept pieds six pouces & demi de hauteur. Il faut observer cependant qu'un buffle quelconque de l'isle de *Sava*, ne pèse pas plus de la moitié d'un bœuf d'Angleterre de la même grandeur. Ceux que nous imaginions peser quatre cens livres, n'en pesoient que deux cens cinquante; parce que sur la fin de la saison sèche, leurs os sont à peine couverts de chair: il n'y a pas une once de chair dans toute la carcasse, & sur les côtes ils n'ont à la lettre que la peau & les os. La chair en est succulente & d'un bon goût, & je erois qu'elle vaudroit mieux que celle de nos bœufs, si les buffles ne mouraient pas de faim dans ce pays brûlé par le soleil.

Les chevaux ont onze à douze palmes de haut, mais malgré leur petitesse, ils sont agiles & pleins de feu, sur-tout en marchant le pas qui est leur allure commune. Les habitans les montent ordinairement sans selle, & ils

n'ont pas d'autre bride qu'un licou. Les moutons sont de l'espèce qu'on appelle en Angleterre, moutons de bengale, & ils diffèrent des nôtres à plusieurs égards. Au lieu de laine, ils sont couverts de poil ; ils ont les oreilles très-grandes & pendantes au - dessous des cornes ; leur museau est arqué, on croit qu'ils ont quelque ressemblance avec la chèvre, & c'est pour cela qu'on les appelle souvent *cabritos*. Leur chair est aussi maigre que celle du bœuf, sans faveur, & elle nous parut plus mauvaise que celle de tous les moutons que nous ayons jamais mangés. En revanche, nous n'avons point vu de cochons aussi gras que ceux de ce pays, quoiqu'on nous ait dit qu'ils se nourrissoient principalement de gouffes de riz & de syrop de palmier dissout dans l'eau. Les volailles sont principalement de grosses poules, dont les œufs sont d'une petitesse remarquable.

Nous ne connoissons qu'un petit nombre des poissons que la mer y produit : on trouve quelquefois des tortues sur la côte, & les insulaires, ainsi que tous les autres peuples, les regardent comme un excellent manger.

Les naturels du pays sont d'une taille au-dessous de la moyenne ; les femmes sur-tout, sont très-petites & trapues : leur teint est d'un brun foncé, & leurs cheveux sont universellement noirs & lisses. Nous n'avons point remarqué de différence dans la couleur des riches


1770.

& des pauvres, quoique dans les isles de la mer du sud, ceux qui sont plus exposés aux injures de l'air soient à-peu-près aussi bruns que les habitans de la *Nouvelle-Hollande*, tandis que les personnes d'un rang plus distingué, ont le teint presque aussi beau que les Européens. Les hommes sont en général bien-faits, vigoureux & actifs, & leurs traits, leur taille sont plus variés qu'ils ne le sont communément entre les habitans d'un même pays. Les femmes, au contraire, ont toutes la même physionomie.

Les hommes attachent leurs cheveux au sommet de la tête avec un peigne, les femmes les nouent par derrière d'une manière qui ne leur sied pas bien. Les deux sexes s'arrachent les poils sous les aisselles; & les hommes en font de même de leur barbe; ceux d'un rang au-dessus du commun portent pour cela des pincettes d'argent suspendues à leur col avec un cordon. Il y en a quelques-uns qui laissent quelques poils sur la levre supérieure; mais ils les tiennent toujours courts.

L'habillement des deux sexes est d'une étoffe de coton, dont le fil, teint en différens bleus, produit une couleur changeante qui, à nos yeux, n'étoit point désagréable. Cette étoffe se fabrique dans le pays: leur vêtement est composé de deux pièces qui ont chacune environ deux verges de long, & une verge & demie de large. L'une se replie autour des reins,

reins , & l'autre couvre la partie supérieure du corps. Les hommes ferment sur la chair à la réunion des cuisses , le bord inférieur de la piece qui enveloppe leurs reins , en laissant l'autre bord plus lâche , de maniere à former une espece de ceinture plissée qui leur sert de poche , & où ils mettent leurs couteaux & les autres petits meubles qu'ils portent avec eux. Ils passent l'autre piece en dessous cette ceinture par derriere , & ramènent l'un des bouts par-dessus l'épaule gauche , & l'autre par-dessus la droite , pour les faire tomber sur la poitrine & les rattacher à la ceinture par devant ; de maniere qu'en étendant ou en resserrant les plis , ils peuvent couvrir leurs corps plus ou moins , suivant qu'ils le jugent à propos. Ils ont toujours les bras , les jambes & les pieds nus. La différence de l'habillement des deux sexes consiste principalement dans la maniere dont est arrangée la piece qui sert de ceinture ; les femmes , au lieu de fermer le bord inférieur & de laisser flotter en poche celui d'en haut , ferment au contraire la partie supérieure , & laissent retomber en jupon jusqu'aux genoux celle d'en bas. Elles ne passent pas non plus la piece qui couvre le corps par-dessous la ceinture en devant , mais elles l'attachent sous les bras & s'en couvrent la gorge avec la plus grande décence. J'ai déjà observé que les hommes attachoient leurs cheveux au sommet de la tête , & que les femmes les nouent en touffe par derriere ;

 mais il y a dans leur ajustement de tête une autre différence qui distingue les deux sexes. Les femmes n'ont rien qui leur tienne lieu de chapeau, & les hommes ont toujours autour de la tête, une espèce de bandeau qui n'est pas large, mais des plus belles étoffes qu'ils peuvent se procurer. Nous en avons vu quelques-uns qui employoient des mouchoirs de soie, & d'autres une toile de coton ou mousseline fine, dont ils font une sorte de petit turban.

L'exemple de ces peuples prouve bien que l'amour de la parure est une passion universelle; car ils ont un très-grand nombre d'ornemens. Quelques personnes d'un rang au-dessus du commun, portent des chaînes d'or autour de leur col; mais elles sont faites d'un fil tressé, & par conséquent légères & de peu de valeur; d'autres ont des bagues si usées, qu'elles semblent leur avoir été transmises de père en fils dans une suite de plusieurs générations. Un d'eux avoit une canne à pomme d'argent avec une espèce de chiffre contenant les lettres Romaines V, O, C.; comme c'est la marque de la compagnie Hollandoise des Indes orientales, il l'avoit probablement reçu d'elle en présent. Nous leur avons vu aussi quelques ornemens de grains de verre en forme de colliers ou de bracelets; ils sont communs aux deux sexes, mais les femmes ont en outre des cordons ou ceintures des mêmes grains avec lesquels elles attachent leurs jupons. Les deux sexes, sans

1770.

aucune exception, ont les oreilles percées ; cependant nous n'avons jamais apperçu qu'ils y mettent des pendans. Nous n'avons vu personne porter d'autres vêtemens que ceux de l'usage ordinaire, excepté le Roi, qui avoit une espee de robe de chambre d'une toile des Indes grossiere, & son ministre qui nous reçut une fois en robe noire. Nous avons rencontré quelques enfans d'environ douze ou quatorze ans qui avoient des cercles en ligne spirale d'un gros fil de cuivre passé trois ou quatre fois autour de leurs bras, au-dessous du coude, & quelques hommes qui avoient sur la même partie du corps des anneaux d'ivoire de deux pouces de large, & de plus d'un pouce d'épaisseur. On nous a dit que les fils seuls des Rajahs ou des chefs portoient ces ornemens incommodés comme une marque de leur haute naissance.

Presque tous les hommes traçant leurs noms sur leurs bras en caracteres ineffaçables d'une couleur noire, & les femmes s'impriment de la même maniere au-dessous du pli du coude, une figure quarrée qui contient des desseins de fleurs. Nous fûmes frappés de la ressemblance qui se trouve entre ces marques & le *Tattoo* des Insulaires de la mer du sud ; & ; faisant des recherches sur leur origine, nous apprîmes que les naturels du pays avoient adopté cet usage long-tems avant que les Européens arrivassent parmi eux ; & que dans les isles voi-

1770. nes, les habitans tracent des cercles sur leurs cols & leurs poitrines. Ce seroit un objet de recherches curieuses que cette pratique universelle qui régne chez les Sauvages de toutes les parties du monde ; depuis l'extrémité la plus septentrionale de l'Amérique, jusqu'aux isles des mers du sud, & qui, probablement, diffère très-peu de la méthode qu'employoient les anciens Bretons pour imprimer sur leurs corps de pareilles marques (*).

Les maisons de l'isle de *Sava* sont toutes bâties sur le même plan ; elles ne diffèrent que par l'étendue. Elles sont plus ou moins grandes en proportion du rang & des richesses de celui qui en est le maître. Quelques-unes ont jusqu'à quatre cents pieds de long, & d'autres n'en ont pas plus de vingt ; elles sont toutes élevées sur des piliers ou colonnes d'environ quatre pieds de haut, dont un des bouts est enfoncé

(*) M. Bossu rapporte le fait suivant dans la description qu'il a donné de quelques Indiens qui habitent les bords de l'*Akanza*, rivière de l'Amérique septentrionale qui prend sa source dans le nouveau Mexique & qui a son embouchure dans le *Mississipi*. " Les Akanzas, dit-il, m'ont adopté pour leur compatriote, & comme une marque de ce privilege, ils m'ont imprimé sur la cuisse une figure de chevreuil. Voici comment ils ont fait cette opération : un Indien, après avoir brûlé de la paille, en délaya les cendres dans l'eau, & avec cette composition, il traça sur ma peau la figure de l'animal dont je viens de parler. Il la retraça une seconde fois, en donnant sur chaque point de la ligne des coups d'aiguille qui tiroient le sang : le sang mêlé avec les cendres de la paille forme une figure qui ne peut jamais s'effacer. Voyez *Voyage à la Louisiane*, vol. 1. pag. 10. "

en terre & l'autre porte un plancher solide de bois; de sorte qu'il y a entre le plancher & le terrain sur lequel est bâtie la maison, un espace vuide de quatre pieds. Ils placent sur ce plancher d'autres poteaux ou colonnes qui soutiennent un toit incliné, dont le faite est semblable à celui de nos granges. Les bords inférieurs de ce toit, qui est couvert de feuilles de palmier, descendent à deux pieds du plancher; l'intérieur est ordinairement divisé en trois parties égales; la partie du milieu où le centre est enfermé des quatre côtés par une cloison qui s'élève d'environ six pieds au-dessus du plancher. Ils ménagent aussi quelquefois deux petites chambres dans les côtés; le reste de l'espace au-dessous du toit est ouvert, de façon qu'il admet librement l'air & la lumière. Le peu de séjour que nous avons fait dans l'isle, ne nous a pas permis d'apprendre l'usage de ces divers appartemens; nous savons seulement que la chambre ménagée dans le centre est destinée aux femmes.

Ces Indiens se nourrissent de tous les animaux apprivoisés du pays; le cochon est celui qu'ils estiment le plus, & le cheval tient le second rang; après le cheval, ils mettent le buffle au nombre des meilleurs alimens, ensuite la volaille; & ils préfèrent le chien & le chat au mouton & à la chèvre. Ils n'aiment pas le poisson; je crois qu'il n'y a que les pauvres qui en mangent, & encore faut-il pour cela qu'ils se

1770. trouvent près du rivage. Lorsque leurs affaires les y conduisent, ils portent autour de leur ceinture un petit filet qui fait partie de leur habillement, & dont ils se servent pour prendre les petits poissons qui sont pour ainsi dire sous leur main.

J'ai fait mention plus haut des végétaux & des fruits comestibles de l'isle ; mais le palmier-éventail demande une description particulière ; car, dans certains tems de l'année, c'est presque l'unique nourriture des hommes & des animaux. Les Insulaires de *Savai* tirent de cet arbre une espèce de vin appelé *Toddy* ; ils coupent pour cela les bourgeons qui doivent produire des fleurs peu de tems après qu'ils sont sortis de la tige, & ils attachent au-dessous de petits vases faits de feuilles si bien jointes l'une à l'autre, qu'ils reçoivent la liqueur sans la laisser s'écouler. Des hommes montent matin & soir sur les arbres pour recueillir le suc qui tombe dans ces vases, & qui sert de boisson ordinaire à tous les habitans ; mais ils en tirent encore une beaucoup plus grande quantité que celle qu'ils emploient à cet usage, & de cet excédent ils font un syrop & du sucre grossier. La liqueur est appelée *Dua* ou *Duac*, & ils donnent au syrop & au sucre le nom de *Gula*. Ils fabriquent le syrop en faisant bouillir la liqueur dans des pots de terre, jusqu'à ce qu'elle soit suffisamment épaisse. Ce syrop ressemble beaucoup aux melasses, mais il est un peu plus épais, & il a un

goût plus agréable. Le sucre est d'un brun rougeâtre, & peut-être le même que le sucre *Jugata* du continent de l'Inde; nous l'avons trouvé meilleur que toutes les cannes à sucre non raffinées que nous ayons jamais goûtées. Nous craignîmes d'abord que le syrop, dont nos gens prenoient une grande quantité, ne leur causât la dissenterie; mais il est si peu relâchant, qu'il nous fut plutôt salutaire que nuisible. J'ai déjà observé qu'on le donne aux cochons mêlé avec des gouffes de riz, & qu'ils deviennent énormément gras, sans prendre aucune autre nourriture. On nous a dit que les habitans se servoient aussi de ce syrop pour engraisser leurs chiens & leurs volailles, & qu'eux-mêmes vivoient de ce seul aliment pendant plusieurs mois, lorsque les autres récoltes leur manquoient, & que les nourritures animales étoient rares. Outre les vases dont je viens de parler, ils se servent encore des feuilles du palmier-éventail pour couvrir leurs maisons, pour faire des paniers, des coupes, des paillassons & des pipes à fumer. Le fruit n'est pas fort estimé; &, comme on fait des incisions aux bourgeons pour le *Tiac* ou le *Toddy*, il en reste fort peu à cueillir. Il est à-peu-près de la grandeur d'un gros turnep, & recouvert, comme la noix de coco, d'une enveloppe fibreuse, sous laquelle il y a trois amandes qu'il faut manger avant qu'elles soient mûres; car elles deviennent si dures qu'on ne peut pas les mâcher. Quand elles sont bonnes à

~~1770.~~
1770.

manger, elles ont une faveur assez semblable à celle de la noix de coco verte, & probablement elles donnent, comme elle, une nourriture aqueuse & peu substantielle.

L'apprêt de leurs alimens consiste ordinairement à les faire bouillir; &, comme le bois à brûler est très-rare, & qu'ils n'ont ni charbon, ni tourbe, ils ont inventé un expédient qui n'est pas entièrement inconnu en Europe, mais qu'on n'emploie gueres que dans les camps. Ils creusent par-dessous terre un trou dans une direction horisontale d'environ deux verges de long, comme le terrier d'un lapin, & ils font une grande ouverture à l'une des extrémités & une petite à l'autre. Ils mettent le feu par la première, & la seconde sert à donner une issue à l'air. Ils percent quelques trous ronds au-dessus de ce sillon creusé, & ils mettent sur ces trous des pots de terre qui sont larges au milieu & pointus vers le fond; de sorte que le feu agit sur une plus grande partie de leur surface. Chacun de ces pots contient ordinairement huit à dix gallons; on ne voit pas, sans étonnement, combien il faut peu de feu pour faire bouillir l'eau; une feuille de palmier ou une tige de plante sèche, jetée de tems en tems dans le foyer, suffit pour cela. C'est de cette manière qu'ils cuisent tous leurs alimens, & qu'ils font leurs syrops & leurs sucres. Il paroît, par le voyage de Frézier dans la mer du sud, que les Péruviens avoient une pratique à-peu-près sem-

blable, & peut-être que les pauvres gens d'un pays où le bois est cher, pourroient l'adopter avec avantage. 1770.

Les deux sexes font dans la mauvaise & pernicieuse habitude de mâcher du bétel & de l'areque ; ils la contractent dès leur enfance, & depuis le matin jusqu'au soir, ils ne font autre chose. Ils mêlent toujours avec le bétel & l'areque une espece de chaux blanche faite de pierre de corail & de coquillages, & souvent une petite quantité de tabac ; ce qui leur rend la bouche extrêmement dégoûtante à l'odorat & à la vue. Le tabac infecte leur haleine, & le bétel & la chaux pourrissent leurs dents & les noircissent comme du charbon. J'ai vu des hommes de vingt ou trente ans dont les dents de devant étoient cariées jusqu'à la gencive ; ils n'en avoient pas deux qui fussent exactement de la même longueur & de la même épaisseur ; mais elles étoient rongées d'une manière inégale, comme le fer l'est par la rouille ; ce qu'on attribue, si je ne me trompe, à l'habitude de mâcher des noix d'areque, dont l'enveloppe est dure & fibreuse ; mais je crois que la chaux en est la seule cause. Les dents des Indiens ne sont ni ébranlées, ni rompues, ni hors de la gencive, comme elles le seroient sans doute s'ils mâchoient continuellement des substances dures ; mais elles se rongent peu à peu, ainsi que les métaux qu'on expose à l'action d'un acide puissant. Lors même qu'il ne paroît point de dents

1770. au-dessus de la gencive , la racine adhère toujours fortement à l'intérieur. Ceux qui soutiennent que le sucre gâte les dents des Européens, ne se trompent peut-être pas ; car on fait que le sucre raffiné contient une quantité considérable de chaux ; & si l'on doute que la chaux détruise les os , de quelque espèce qu'ils soient , on peut s'en convaincre par l'expérience.

Lorsque les Insulaires de *Savu* ne mâchent pas du bétel & de l'arec , ils fument. Voici comment ils s'y prennent pour cette opération ; ils roulent un peu de tabac ; ils le mettent au bout d'un tube d'environ six ponces de long , fait d'une feuille de palmier & de la grosseur d'une plume d'oie. Comme la quantité de tabac que contiennent ces pipes est très-petite , afin d'en augmenter l'effet , ils avalent la fumée , ce qui arrive sur-tout aux femmes.

On ne connoît pas avec certitude l'époque où les naturels de l'isle se sont réunis en société civile ; mais aujourd'hui elle est partagée en cinq principautés ou *Nigrées* : *Laai* , *Seba* , *Regeena* , *Timo* & *Massara* , dont chacune est gouvernée par son Rajah ou Roi particulier. Le Rajah de *Seba* , dans le domaine duquel nous débarquâmes , sembloit avoir beaucoup d'autorité , sans être environné de beaucoup de pompe ou d'appareil , & sans qu'on parût avoir beaucoup de respect pour sa personne. Il avoit environ trente-cinq ans , & c'étoit l'homme le plus gras de toute l'isle. Il nous parut phlegma-

tique & pesant & se laissant conduire par le vieillard , qui , en dépit des artifices & de la cupidité des facteurs Hollandois , avoit mis de l'ordre dans le marché , lorsque nous lui eûmes donné un sabre. Ce ministre s'appelloit *Mannu Djarine* ; & l'on peut supposer avec raison , qu'il avoit des talens & une intégrité peu commune ; puisque malgré l'autorité que lui donnoit son titre de favori du prince , il étoit animé de tout le district. On nous a dit que lorsqu'il s'éleve des différens parmi les naturels du pays , le Rajah & ses conseillers les terminent sans délai & sans appel , mais après une mûre délibération & avec la justice la plus impartiale.

M. Lange nous apprit que les chefs , qui avoient successivement gouverné les cinq principautés de cette isle , vivoient entr'eux depuis un tems immémorial dans la plus étroite alliance & la plus cordiale amitié ; cependant il ajouta que ce peuple est naturellement brave & guerrier , & qu'il s'est défendu courageusement contre les ennemis étrangers qui ont tenté des invasions sur leur isle. Il nous dit aussi que l'isle peut mettre en campagne , dans peu de jours , sept mille trois cents combattans , armés de fusils , de javelines , de lances & de boucliers. *Lai* en fournit pour sa part deux milles six cents ; *Seba* , deux milles ; *Regeen* , quinze cents ; *Tuno* , huit cents , & *Massara* , quatre cents. Outre les armes dont je viens de faire mention , chaque homme porte une hache d'armes , res-

1770.

semblant à un croissant à émonder, excepté qu'elle est plus étroite, mais plus pesante; & ce doit être un instrument terrible, lorsque les soldats ont le courage d'approcher de l'ennemi. On nous a assuré qu'ils sont si adroits & si vigoureux qu'ils lancent leurs javelines à soixante pieds, droit au cœur de leur ennemi, & qu'ils le percent d'outre en outre.

Nous ne déciderons pas si cette réputation de bravoure des Insulaires de *Savu* est bien fondée; mais pendant notre séjour dans l'isle nous n'en avons point vu d'exemple. Nous avons remarqué, il est vrai, dans la maison-de-ville, ou maison d'assemblée, une centaine de javelines & de boucliers dont s'armerent les Indiens qui furent envoyés à notre marché pour nous intimider; mais il nous parut que c'étoient des restes de vieilles armures; il n'y avoit pas deux javelines de la même force & de la même longueur; les unes avoient six pieds de long, & les autres en avoient seize. Nous n'aperçûmes point de lances, & quoique les fusils fussent polis en dehors, cependant la rouille, en rongant l'intérieur, y avoit formé des trous. Les soldats sembloient connoître si peu la discipline militaire, qu'ils marchaient sans aucun ordre: chacun d'eux, au-lieu de bouclier, avoit un sac rempli de tabac ou de quelque autre marchandise pareille, tous cherchoient à profiter de cette occasion pour nous les vendre. Presque toutes leurs gibernes étoient

mal fournies de poudre & de balles, quoiqu'ils eussent mis dans les trous un petit morceau de papier pour sauver les apparences : nous vîmes à la maison-de-ville quelques pierriers & des *Pateraros*, & un grand canon à l'entrée. Les pierriers & les *Pateraros* n'avoient point d'affûts, & le canon étoit sur un tas de pierres attaqué par-tout de la rouille ; on avoit tourné le trou de la lumière en en-bas, probablement pour cacher sa largeur, qui peut-être n'étoit gueres moindre que celle de l'embouchure. 1770.

Nous n'avons pas découvert qu'il y ait parmi ces peuples un rang intermédiaire entre le Rajah & les propriétaires des terres. Ceux-ci sont respectables à proportion de l'étendue de leurs possessions ; les classes inférieures sont composées de manufacturiers, de pauvres journaliers & d'esclaves. Les esclaves, comme les paysans de quelques parties de l'Europe, sont attachés à la glebe ; on les vend & on les transfère avec les terres ; mais, quoique le propriétaire soit le maître de vendre son esclave, il n'a point d'autre autorité sur sa personne ; il ne peut pas même le châtier sans l'aveu & le consentement du Rajah. Certains propriétaires ont cinq cents esclaves, & d'autres n'en ont pas une demi-douzaine ; la valeur commune d'un esclave est celle d'un cochon gras. Lorsqu'un homme de distinction paroît en public, il en a toujours deux ou un plus grand nombre à sa suite. L'un d'eux porte une épée ou un coutelas dont la

1770. poignée est ordinairement d'argent & ornée de grandes touffes de crin de cheval ; un autre porte un sac qui contient du bétel , de l'areque , de la chaux & du tabac. Cette suite compose toute leur magnificence , car le Rajah lui-même n'a pas d'autres marques de distinction.

Une longue suite d'ancêtres respectables forme le principal objet de la vanité de ce peuple , ainsi que tant d'autres ; & le respect pour l'antiquité semble être porté ici beaucoup plus loin que dans aucun autre pays. Une maison , qui a été habitée pendant plusieurs générations , devient presque sacrée , & il y a peu de marchandises de besoin & de luxe qui ait un aussi grand prix que les pierres sur lesquelles on s'est assis pendant long-tems , & qui par-là sont devenues polies. Ceux qui peuvent acheter ces pierres ou qui les acquièrent par héritage , les placent autour de leurs maisons , & elles servent de sièges aux personnes de la famille.

Chaque Rajah dresse dans la principale ville de sa province ou *Nigrée* , une grande pierre qui sert de monument à son regne. Il y avoit dans la première ville du canton de *Saba* où nous étions , treize de ces pierres , outre plusieurs fragmens d'autres qui y avoient été mises plus anciennement & qui avoient été détruites par les années. Ces monumens semblent prouver que depuis une époque fort éloignée il y a dans cette partie de l'isle quelque espèce d'établissement civil. Les treize derniers régnes en

Angleterre renferment un espace d'un peu plus de 276 ans.

1776.

Plusieurs de ces pierres sont si grandes ; qu'il est difficile de concevoir par quels moyens on a pu les amener au sommet de la colline où elles sont placées. La terre est remplie de monumens de la force de l'homme , qui semblent fort au-dessus des forces de la mécanique actuelle , quoiqu'aidée dans ces derniers tems par les progrès des mathématiques. En Angleterre , il reste un grand nombre de monumens semblables des siècles de barbarie , sans compter ceux de la plaine de *Salisbury*.

Ces pierres ne servent pas seulement à rappeler les regnes des différens princes ; on les emploie encore pour un usage beaucoup plus extraordinaire & qui est probablement particulier à ce pays. Quand un Rajah meurt , on proclame une fête générale dans l'étendue de ses domaines , & tous ses sujets s'assemblent autour de ces pierres ; ils tuent presque toutes les créatures vivantes qu'ils peuvent attraper , & l'orgie dure pendant un nombre plus ou moins grand de semaines ou de mois , suivant que le Royaume est alors fourni d'animaux ; les pierres servent de table. Ce massacre fini , doit nécessairement être suivi d'un jeûne , & s'il se fait dans la saison sèche où on ne peut point se procurer de végétaux , tout le canton est obligé de subsister de syrops & d'eau , jusqu'à ce que le petit nombre d'animaux , échappés par hasard

1770. ~~—~~ au carnage général, ou conservé par la prévoyance, puisse en engendrer de nouveaux, ou qu'on puisse en tirer des cantons voisins. Tels sont les faits que nous avons appris de M. Lange.

Nous n'avons pas eu occasion d'observer leurs manufactures, excepté celle de leurs étoffes qu'ils savent filer, tisser & teindre; nous ne les avons pas vu travailler, mais nous avons rencontré, chemin faisant, plusieurs des instrumens dont ils se servent. Nous avons aperçu leur machine pour tirer le coton de sa gousse; elle est faite sur les mêmes principes que celles dont on se sert en Europe; mais elle est si petite qu'on pourroit la prendre pour un modèle ou pour un joujou d'enfant. Elle consiste en deux cylindres d'un peu moins d'un pouce de diamètre, & dont l'un tourné par une manivelle, fait tourner l'autre au moyen d'une vis sans fin. Toute la machine n'a pas plus de quatorze pouces de long & sept de haut. Celle que nous avons examinée avoit beaucoup servi, & comme nous y avons vu du coton encore attaché, nous n'avons aucune raison de douter qu'elle fût faite sur le modèle des autres. Nous avons vu aussi leur appareil pour filer; c'est-à-dire, une bobine sur laquelle étoit devidée une petite quantité de fil & une espèce de quenouille garnie de coton. Nous conjecturâmes qu'ils filoient avec la main, comme faisoient nos femmes avant l'usage des rouets, qui, dit-on, n'ont pas

pas encore été adoptés dans toute l'Europe. 1770.
 Leur métier semble , en un point , préférable
 au nôtre. La toile n'est pas déployée sur un
 châssis , mais étendue au moyen de deux pieces
 de bois placées à chaque extrémité ; l'étoffe se
 roule autour de l'un & les fils de la chaîne se
 développent de dessus l'autre. L'étoffe a envi-
 ron une demi-verge de large , & la longueur de
 la navette est égale à cette largeur , de sorte
 que , suivant toute apparence , l'ouvrage avance
 lentement. La couleur de cette étoffe , & l'in-
 digo que nous avons trouvé dans leurs planta-
 tions , nous a fait juger qu'ils savoient teindre ;
 & M. Lange nous a confirmés dans cette con-
 jecture. Nous les avons vu teindre , en un rouge
 sale , la piece qui sert de ceinture aux femmes ;
 mais nous n'avons pas cru devoir prendre la
 peine de rechercher quelle matiere ils y em-
 ploient.

La religion de ces peuples , ainsi que nous
 l'apprit M. Lange , est une espece de paganisme
 absurde. Chaque homme choisit son Dieu &
 détermine lui-même la maniere dont il doit l'a-
 dorer , de façon qu'il y a presque autant de
 Dieux & de cultes différens qu'il y a de per-
 sonnes. On dit cependant que leur morale est irré-
 prochable & qu'elle ne contredit point les prin-
 cipes du christianisme. Quoiqu'elle ne permette
 qu'une femme à chaque homme , le commerce
 illicite entre les deux sexes est en quelque ma-
 niere inconnu parmi eux. Les exemples du vol

1770. y font très-rares , & ils font si éloignés de se venger par l'assassinat d'une injure qu'on leur a faite , que s'il s'éleve des différends ils n'en font pas même le sujet d'une querelle , de peur d'être provoqués à la vengeance dans la chaleur du premier mouvement ; mais sur-le-champ ils renvoient l'affaire à la décision de leur Roi.

Ces Insulaires semblent jouir d'une bonne santé & d'une longue vie ; quelques-uns d'entr'eux étoient pourtant marqués de la petite vérole , que M. Lange nous a dit s'être manifestée plusieurs fois dans le pays , & qu'ils traitent avec la même précaution que la peste. Dès qu'une personne en est attaquée , ils la transportent dans un endroit solitaire , très-éloigné de toute habitation ; ils laissent la maladie suivre son cours , & ils fournissent au patient des alimens qu'ils lui tendent au bout d'un grand bâton.

Nous connoissons très-peu leur maniere de vivre dans leur intérieur ; dans un certain cas , leur délicatesse & leur propreté sont très remarquables. Plusieurs d'entre nous ont été à terre trois jours consécutifs dès le grand matin , & n'en revenant qu'au soir , sans avoir jamais aperçu le moindre vestige de leurs excréments ; il est très-difficile d'expliquer ce phénomène dans un pays si peuplé , & il n'y a peut-être point d'autre contrée du monde où l'on satisfasse à ce besoin d'une maniere si secrète.

Les batcaux dont ils se servent sont une espèce de pros.

Les Portugais formerent un établissement dans cette isle, dès qu'ils commencèrent à naviguer sur cette partie de l'océan; mais ils furent bientôt supplantés par les Hollandois. Ceux-ci n'en prirent cependant pas possession; ils y envoyèrent seulement des *Sloups*; pour acheter probablement des naturels du pays des provisions pour la subsistance des habitans de leurs isles à épiceries; qui, s'appliquant entièrement à la culture de cet article important de commerce, & employant tout leur terrain en plantations, ne pouvoient nourrir qu'un petit nombre d'animaux. Peut-être les secours qu'ils tiroient de ce trafic accidentel ne furent-ils que précaires; peut-être craignirent-ils d'être supplantés à leur tour. Quoiqu'il en soit, leur Compagnie des Indes Orientales fit, il y a environ dix ans, un traité avec les Rajahs; par lequel elle s'engageoit à fournir toutes les années, à chaque Rajah, une certaine quantité de soie, de toiles, de coutellerie, d'arrack & d'autres articles; les Rajahs promettant de leur côté que ni eux ni leurs sujets ne commerceroient avec aucune autre personne que les Hollandois, sans en avoir obtenu sa permission, & qu'ils admettroient dans l'isle, pour le compte de la Compagnie, un résident qui seroit chargé de veiller à l'exécution du traité. Ils promirent aussi de lui fournir annuellement du riz, du maïs & des *callivances*. Le maïs & les *callivances* sont envoyés à *Timor* sur des *sloups* qu'on y

1770. achete pour cet usage , & dont chacun est monté par dix Indiens. Le riz est exporté toutes les années par un vaisseau qui apporte les retours de la Compagnie , & qui met à l'ancre alternativement dans chacune des trois baies. On délivre ces retours en forme de présent aux Rajahs , qui , avec les principaux personnages de leur suite , ne cessent pas de boire l'arrack tant qu'il en reste une goutte.

En conséquence de ce traité , les Hollandois avoient placé trois personnes à l'isle de *Savu*. M. Lange , son collègue , natif de *Timor* , & fils d'une femme Indienne & d'un Portugais , & Frédérick Craig , fils d'une femme Indienne & d'un Hollandois. Lange visite chacun des Rajahs une fois tous les deux mois , & il fait alors le tour de la ville , il est alors suivi par cinquante esclaves à cheval. Il exhorte ces chefs à mieux soigner leurs plantations , quand ils se laissent aller à un peu de négligence ; il remarque les endroits où l'on vient de faire la récolte , afin d'ordonner des *sloups* pour l'enlever & la faire passer immédiatement des champs qui la produisent aux magasins Hollandois à *Timor*. Dans ces excursions , il porte toujours avec lui quelques bouteilles d'arraek , qui lui font d'un grand usage , pour toucher le cœur des Rajahs avec qui il doit traiter.

Depuis dix ans qu'il résidoit dans cette isle , il n'avoit jamais vu d'autres Européens que nous , excepté lors de l'arrivée du vaisseau Hol-

landois qui y avoit mouillé deux mois avant notre débarquement. On ne peut plus le distinguer des naturels du pays que par sa couleur & par son habillement ; car il s'assoit à terre, il mâche du bétel & il a entièrement adopté leur caractère & leurs mœurs. Il a épousé une Indienne de l'isle de *Timor*, qui tient sa maison à la mode du pays : il s'excusa par cette raison de ne pas nous inviter à lui rendre visite ; il dit qu'il ne pourroit nous régaler que de la maniere dont les Indiens nous avoient donné un repas ; il ne parloit facilement aucune langue, si ce n'est celle de *Savu*.

1770.

M. Frédéric Craig est chargé d'instruire la jeunesse du pays, de lui apprendre à lire & à écrire & les principes de la religion chrétienne. Les Hollandois ont imprimé dans la langue de cette isle & des voisines, des versions du Nouveau Testament, un catéchisme & plusieurs autres traités. Le docteur Solander qui alla chez lui, a vu les livres & les copies de ses écoliers, dont plusieurs écrivoient fort bien. Il se vantoit d'avoir fait six cents chrétiens dans la ville de *Seba* ; il n'est peut-être pas aisé de deviner en quoi consiste le christianisme de ces Indiens, car il n'y a pas une église, ni un seul prêtre dans toute l'isle.

Pendant notre séjour à *Savu* nous avons fait plusieurs recherches sur les isles voisines ; voici ce que nous en avons appris.

Il y a à l'ouest de *Savu* une petite isle dont

~~1770.~~ on ne nous a pas dit le nom ; elle ne produit rien d'important , si ce n'est la noix d'*areque* , dont les Hollandois reçoivent annuellement une cargaison de deux *sloups* , en retour des présens qu'ils font aux Insulaires.

Timor est le principal de ces établissemens , & les résidens Hollandois des autres isles , y vont une fois par année pour arrêter leurs comptes. L'isle est à-peu-près dans le même état que du tems de Dampierre ; les Hollandois y ont un fort & des magasins ; & Lange nous dit que nous y trouverions tout ce dont nous avions besoin , & que nous comptons nous procurer à *Batavia* , sans en excepter les provisions salées & l'arrack. Les Portugais sont toujours les maîtres de plusieurs villes sur le côté septentrional de *Timor* , & en particulier de *Lifao* & de *Sesial*.

Un vaisseau françois avoit fait naufrage sur la côte orientale de *Timor* , environ deux ans avant notre arrivée. Après qu'il eut resté quelques jours sur le banc de sable , un coup de vent le mit en pièces & engloutit dans la mer le capitaine & la plus grande partie de l'équipage. Ceux qui se sauvèrent à terre , parmi lesquels étoit un des lieutenants , allèrent promptement à *Concordia*. Ils restèrent quatre jours dans la rade , où ils furent obligés de laisser une partie de leurs compagnons épuisés de fatigue ; les autres , au nombre de quatre-vingt , arrivèrent à la ville. On leur fournit ce dont ils avoient be-

soin , & on les renvoya avec des aides au lieu où le bâtiment avoit coulé à fond , afin d'en tirer tout ce qui n'étoit pas perdu dans les flots. Heureusement ils rattraperent tout leur argent qui étoit dans des caisses , & plusieurs de leurs canons qui étoient très-grands. Ils retournerent ensuite à la ville ; mais ils ne retrouvèrent plus leurs compagnons qu'ils avoient laissé dans la rade. On croit que les Indiens les ont retenus par persuasion ou par force ; car ils desirerent fort d'avoir parmi eux des Européens pour les instruire dans l'art de la guerre. Après un séjour d'un peu plus de deux mois à *Concordia* , la maladie , suite de la fatigue & des maux qu'ils avoient soufferts dans le naufrage , fit périr la moitié de l'équipage , & on renvoya en Europe ceux qui avoient survécu.

L'isle de *Rotte* git à-peu-près dans le même parallele que *Savu*. Un facteur Hollandois y fait son séjour pour conduire les naturels & veiller sur leurs récoltes , dont un des principaux articles est le sucre. Ils le fabriquoient autrefois , en brisant seulement les cannes , & en faisant bouillir le suc jusqu'à ce qu'il fût réduit en syrop , selon la méthode qu'ils employent pour le vin de palmier ; mais depuis peu on a beaucoup perfectionné cette manufacture. L'établissement Hollandois de *Concordia* étend aussi son autorité sur les trois petites isles appellées *The Solars* (*les Solaires*). Elles sont plates & basses , & abondantes en toutes

1779.

fortes de provisions ; on dit que celle du milieu a un bon havre pour les vaisseaux. *Bide*, autre petite isle à l'ouest des *Solaires*, appartient toujours aux Portugais, qui ont sur le côté oriental un port & une ville nommée *Larntuca* ; ils fréquentoient autrefois un havre sur le côté méridional, mais il a été entièrement négligé depuis quelque tems, parce qu'il est beaucoup moins bon que celui de *Larntuca*.

Les habitans de chacune de ces petites isles parlent une langue qui leur est particuliere, & les Hollandois, par politique, les empêchent autant qu'il est possible d'apprendre celle de leurs voisins. S'ils parloient un langage commun, en communiquant les uns avec les autres, ils apprendroient à cultiver des productions qui leur seroient plus profitables que celles qu'ils tirent à présent de leurs terres, & qui seroient moins avantageuses aux Hollandois ; mais leurs idiomes étant différens, ils ne peuvent pas s'éclairer mutuellement de leurs lumières, & la Compagnie s'assure par-là le moyen de leur fournir elle-même les articles dont ils ont besoin, & d'en fixer le prix, qu'on peut raisonnablement supposer n'être pas modéré. C'est probablement dans la même vue que les Hollandois n'enseignent point leur langue aux naturels de ces pays, & qu'ils se sont donné la peine de traduire le Nouveau Testament & des Catéchismes en chaque langue de ces différentes isles ; car, à mesure que le Hollandois seroit

devenu la langue commune de la religion, il se feroit bientôt répandu par-tout. 1770.

Je vais ajouter à cette description de l'isle de Savu, un petit vocabulaire de la langue qu'on y parle, par où l'on verra qu'elle a quelque analogie avec celle des isles de la mer du sud. Plusieurs des mots sont exactement les mêmes, & les noms qui désignent les nombres, dérivent manifestement des mêmes racines.

FRANÇOIS.

ISLE DE SAVU.

un homme,	momonne.
une femme,	mobunneé.
la tête,	catoo.
les cheveux,	row catoo.
les yeux,	matta.
les cils des yeux,	rowna matta.
le nez,	fwanga.
les joues,	cavaranga.
les oreilles,	wodeeloo.
la langue,	vaio.
le col,	lacoco.
la poitrine,	foosoo.
les mamelles,	caboo foosoo.
le ventre,	dulloo.
le nombril,	affoo.
les cuisses,	tooga.
les genoux,	rootoo.
les jambes,	baibo.
le pied,	dunceala.

FRANÇOIS. ISLE DE SAVU.

1770.

<i>les doigts du pied ,</i>	kissovei yilla.
<i>les bras ,</i>	camacoo.
<i>la main ,</i>	wulaba.
<i>un buffle ,</i>	cabaou.
<i>un cheval ,</i>	djara.
<i>un cochon ,</i>	vavee.
<i>un mouton ,</i>	doomba.
<i>une chevre ,</i>	kefavoo.
<i>un chien ,</i>	guaca.
<i>un chat ,</i>	maio.
<i>une poule ,</i>	mannu.
<i>la queue ,</i>	carow.
<i>le bec d'un oiseau ,</i>	pangoutoo.
<i>un poisson ,</i>	ica.
<i>une tortue ,</i>	unjoo.
<i>une noix de coco ,</i>	niev.
<i>le palmier-éventail ,</i>	boaceree.
<i>l'areque ,</i>	calella.
<i>le bétel ,</i>	canana.
<i>la chaux ,</i>	aou.
<i>un hameçon ,</i>	maanadoo.
<i>le tattow , les marques qu'ils portent sur la peau ,</i>	tata.
<i>le soleil ,</i>	lodo.
<i>la lune ,</i>	wurroo.
<i>la mer ,</i>	aidassée.
<i>l'eau ,</i>	ailea.
<i>le feu ,</i>	aee.

*mourir ,
dormir , se coucher ,
se lever ,*

*un ,
deux ,
trois ,
quatre ,
cinq ,
six ,*

*sept ,
huit ,
neuf ,
dix ,*

*onze ,
20 ,*

100 ,

1000 ,

10000 ,

100000 ,

1000000 ,

*maate.
tabudge.
tateetoo.
usse.*

*lhua.
tullu.
uppah.
humme.
unna.*

pedu.

arru.

saou.

singooroo.

singurung usse.

lhuangooroo.

sing assu.

fetuppah.

felacussa.

serata.

fereboo.

Je dois rappeler, en finissant ce chapitre, qu'excepté les faits dont nous avons été témoins, & la description des objets que nous avons eu occasion d'examiner, tout le reste est fondé uniquement sur le témoignage de M. Lange; on ne doit compter ici que sur sa seule autorité.

C H A P I T R E X.

Traversée de l'Isle de Savu à Batavia. Récit de ce que nous y fîmes pendant qu'on radouboit notre vaisseau.

Nous mîmes à la voile le matin du 21 septembre 1770 ; & nous portâmes à l'ouest le long de la côte septentrionale de l'isle de Savu, & d'une autre petite isle qui gît à l'ouest, & qui à midi, nous restoit au S. S. E., à deux lieues. A quatre heures de l'après-midi, nous découvrîmes à notre S. S. O., à trois lieues, une petite isle basse qui n'est marquée dans aucune des cartes actuellement existantes, au moins de celles que j'ai pu me procurer ; elle est située au $10^{\text{d}} 47^{\text{m}}$ de latitude S., & au $238^{\text{d}} 28^{\text{m}}$ de longitude O.

Nous étions le 22 à midi, par le $11^{\text{d}} 10^{\text{m}}$ de latitude S., & le $249^{\text{d}} 38^{\text{m}}$ de longitude O. ; le soir du 23 nous trouvâmes la variation de l'aiguille de $2^{\text{d}} 44^{\text{m}}$ O. Dès que nous fûmes hors des isles, nous eûmes constamment une houle du sud ; je pensai qu'elle n'étoit pas causée par un vent soufflant de ce rumb, mais que la position de la côte de la *Nouvelle-Hollande* lui donnoit cette direction.

Le 26, à midi, étant au $10^{\text{d}} 47^{\text{m}}$ de latitude

S., & au $249^{\text{d}} 52^{\text{m}}$ de longitude O., la variation de l'aiguille étoit de $3^{\text{d}} 10^{\text{m}}$ O., & nous nous trouvions à vingt-cinq milles plus au nord que notre estime par le lock, différence dont je ne puis pas rendre raison. Le 27, à midi, notre latitude, par observation, étoit de $10^{\text{d}} 51^{\text{m}}$ S., ce qui s'accordoît avec le lock, & notre longitude, de $252^{\text{d}} 11^{\text{m}}$ O. Nous gouvernâmes N. O. pendant toute la journée du 28, afin de découvrir la terre de *Java*, & le 29, à midi, nous étions, par observation, au $9^{\text{d}} 31^{\text{m}}$ de latitude S., & au $254^{\text{d}} 10^{\text{m}}$ de longitude O. Les officiers, les bas-officiers & les matelots me remirent le 30, au matin, le livre du lock, & tous les journaux que je pus obtenir ; & je leur enjoignis le secret relativement au voyage que nous avions fait.

Nous trouvant à sept heures du soir à la latitude de la pointe de *Java*, sans voir de terre, je conclus que nous étions trop loin à l'ouest ; c'est pourquoi je mis le cap à l'E. N. E., après avoir gouverné auparavant au N. $\frac{1}{4}$ N. E. Nous eûmes pendant la nuit du tonnerre & des éclairs ; & vers minuit, nous apperçûmes à la lueur des éclairs une terre qui nous restoit à l'est. Je vis de bord alors, & je portai au S. O. jusqu'à quatre heures du matin du premier octobre ; & à six heures, nous avions au S. E. $\frac{1}{4}$ E., à cinq lieues la pointe de *Java*, ou l'extrémité occidentale de l'isle. Bientôt après, nous découvrîmes l'Isle du prince à l'E. $\frac{1}{2}$ S. ; & à dix heures,

1770.

celle de *Cracata* nous restoit au N. E. *Cracata* est une isle remarquable, élevée, & qui se termine en pic; à midi, nous l'avions au N. 40^a E., à sept lieues.

Je dois observer ici que pendant notre route depuis l'isle de *Savu*, je faisois entrer dans mes calculs 20 minutes par jour pour le courant ouest, que je croyois alors devoir être très-fort, sur-tout à la hauteur de la côte de *Java*, & je trouvai que cette compensation étoit précisément équivalente à l'effet du courant sur la route du vaisseau.

Le 2, à quatre heures du matin, nous nous trouvâmes tout près de la côte de *Java* par 15 brasses. Nous la longeâmes ensuite, & dès la pointe du jour j'envoyai à terre, afin de tâcher d'en tirer quelques fruits pour *Tupia* qui étoit très-mal, & de l'herbe pour les buffles qui vivoient toujours. Une ou deux heures après, on nous rapporta quatre noix de coco, un petit paquet de fruits du plane acheté pour un scheling & quelques herbages pour nos animaux que les Indiens donnerent si volontiers à nos gens, qu'ils les aiderent à les couper. Le pays, qui est d'un aspect très-agréable, sembloit former un bois continuel.

Sur les sept heures, nous apperçûmes deux vaisseaux Hollandois mouillant en travers de la pointe *Anger*, & j'envoyai M. Hicks à bord de l'un d'eux, pour demander des nouvelles de notre pays, d'où nous étions absens depuis

si long-tems. Sur ces entrefaites nous eûmes ~~un~~ calme, & vers midi, nous mîmes à l'ancre par 1770. 18 brasses, fond de vase. M. Hicks nous ap-
prit à son retour que les vaisseaux étoient des
bâtimens Hollandois de *Batavia*, dont l'un
étoit destiné pour *Ceylan*, & l'autre pour la
côte de *Malabar*; qu'il y avoit aussi un paque-
bot qu'on disoit être chargé de porter à *Bata-*
via les lettres des navires Hollandois qui vien-
nent ici; mais je pensai bien plutôt que son
principal soin étoit d'examiner tous les vais-
seaux qui passent le détroit: enfin, nous apprî-
mes avec grand plaisir que le *Swallow* avoit été
à *Batavia* environ deux ans auparavant.

A sept heures, il s'éleva une brise du S. S.
O., nous en profitâmes pour appareiller, &
nous portâmes au N. E. entre l'isle & le cap;
la sonde rapportant de 18 à 28 brasses. Nous
eûmes peu de vent pendant la nuit & un cou-
rant fort ayant sa direction contre nous; le 3,
à huit heures du matin, nous n'étions que vis-
à-vis la pointe de *Bantam*. Le vent sauta alors
au N. E., & nous obligea de mettre à l'ancre
par 22 brasses, à environ deux milles de la
côte. La pointe nous restoit au N. E. $\frac{1}{4}$ E., à
une lieue de distance, & nous trouvâmes un
courant fort qui portoit au N. O. Le matin,
nous avions vu le paquebot Hollandois mar-
chant à nous, mais il s'en retourna lorsque le
vent passa au N. E.

A six heures du soir, le vent nous forçant

1770

toujours à rester à l'ancre , un des bateaux du pays , à bord duquel étoit le maître du paquebot, vint sur le côté de notre vaisseau. Sa visite sembloit avoir deux objets ; l'un de connoître l'état du bâtiment , l'autre de nous vendre des rafraîchissemens ; car il avoit des tortues , des poules , des canards , des perroquets , des bees croisées de risieres , des singes & d'autres marchandises qu'il évaluoit fort cher , mais que nous n'étions pas obligés d'acheter à ce prix , parce que les provisions que nous avions embarquées à *Savu* n'étoient pas encore consommées. Cependant , je lui donnai une piastra espagnole d'une petite tortue qui pesoit trente-six livres ; je lui en donnai une seconde de dix grosses poules , & j'en achetai ensuite quinze autres au même prix ; j'aurois pu , pour une piastra , obtenir deux singes & un grand nombre de becs croisés. Le maître du Sloup apportoit avec lui deux livres , dans l'un desquels il me pria de faire écrire , par un des officiers , le nom du vaisseau & de son commandant , celui de l'endroit d'où nous étions partis & du lieu pour lequel nous étions destinés , & telles autres particularités que nous jugerions à propos de lui apprendre pour l'instruction de nos amis qui pourroient naviguer après nous. Il enregistra dans le second livre les noms du vaisseau & du commandant , afin d'en envoyer la note au gouverneur & conseil des Indes. Nous remarquâmes que dans le premier livre , plusieurs

bâtimens ,

bâtimens , & en particulier des Portugais y avoient inféré les mêmes détails qu'on nous demandoit. M. Hicks pourtant , après avoir écrit le nom du vaisseau , se contenta d'ajouter , d'Europe. Le Hollandois s'en apperçut , mais il dit qu'il étoit satisfait de ce que nous voudrions lui communiquer , puisqu'il ne nous interrogeoit que pour donner de nos nouvelles à quelques navigateurs qui pourroient s'en informer dans la suite par intérêt.

Nous fîmes plusieurs tentatives pour appareiller avec un vent qui ne pouvoit pas surmonter le courant ; mais nous fûmes toujours obligés de retourner à l'ancre. Le 5 , au matin , il arriva à nos côtes un Pros monté par un officier Hollandois , qui m'envoya un papier imprimé en Anglois , & dont il avoit des doubles en d'autres langues , & sur-tout en Hollandois & en François. Ils étoient tous signés en forme , au nom du gouverneur & conseil des Indes , par leur secrétaire. Celui qu'on me présenta contenoit neuf questions très-mal exprimées dans les termes suivans.

- 1°. A quelle nation appartient le vaisseau , & quel est son nom ?
- 2°. Vient-il d'Europe ou de quelque autre endroit ?
- 3°. Quelle est la dernière place d'où il est parti ?
- 4°. Où se propose-t-il d'aller ?

1770. „ 5°. Combien y avoit-il de vaisseaux de la
 „ Compagnie Hollandoise dans le dernier port
 „ d'où il est parti, & quels sont leurs noms ?
 „ 6°. Est-il parti pour cet endroit ou pour
 „ un autre, accompagné d'un ou de plusieurs
 „ de ces vaisseaux ?
 „ 7°. Lui est-il arrivé, ou a-t-il vu quelques
 „ particularités pendant son voyage ?
 „ 8°. A-t-il vu ou parlé à quelques vaisseaux
 „ en mer, ou dans le détroit de la sonde ? Et
 „ quels sont ces vaisseaux ?
 „ 9°. Est-il arrivé au vaisseau quelqu'autre
 „ incident digne de remarque au dernier en-
 „ droit d'où il est parti, ou pendant la traver-
 „ sée ?
 „ Au château de *Batavia*, par ordre du gou-
 „ verneur-général & des conseillers de l'Inde,
 „ J. BRANDER BUNGL, secretaire. „

Je ne répondis qu'à la première & à la quatrième de ces questions ; quand l'officier s'en apperçut, il dit que la réponse aux autres n'étoit pas de conséquence ; cependant, il ajouta sur-le-champ qu'il devoit envoyer ce papier à *Batavia*, & qu'il y arriveroit le lendemain à midi. J'ai rapporté en détail cet incident, parce que je fais, à n'en pouvoir douter, que ce n'est que depuis quelques années que les Hollandois se sont avisés d'examiner ainsi les vaisseaux qui passent dans ce détroit.


A dix heures de la même matinée, nous

appareillâmes avec une petite brise du S. O. ; ~~comme~~
 comme elle pouvoit à peine nous porter contre 1770.
 le courant, vers les deux heures, nous remî-
 mes à l'ancre au-dessous de la pointe de *Bantam*
 & nous y restâmes jusqu'à neuf heures. Un
 vent léger s'élevant alors au S. E., nous levâ-
 mes l'ancre, & nous gouvernâmes à l'est jus-
 qu'à dix heures du lendemain au matin 6, que
 le courant nous força de nouveau à mouiller
 par 22 brasses, *Pulo-Babi* nous restant à l'E. $\frac{1}{2}$
 S. E., cinq degrés & demi au S., à trois ou
 quatre milles de distance. Après avoir alterna-
 tivement appareillé & remis à l'ancre plusieurs
 fois jusqu'à quatre heures de l'après-midi du 7,
 nous mîmes ensuite le cap à l'est avec une très-
 petite brise du N. E., & nous dépassâmes l'isle
Wapping, & la première isle qui est à l'est de
 celle-là. Lorsque le vent tomba, nous fûmes
 portés par le courant entre la première & la
 seconde des isles situées à l'est de celle de *Wap-*
ping; nous y jettâmes l'ancre par 30 brasses;
 parce que nous étions très-près d'un banc de
 rochers qui se prolonge en mer depuis l'une
 de ces isles. A deux heures du lendemain au
 matin 8, nous appareillâmes avec le vent de
 terre du sud, & nous dépassâmes le banc; mais
 avant midi, nous fûmes obligés de mouiller de
 nouveau par 28 brasses, près d'une petite isle
 qui est parmi celles qu'on appelle les *Mille isles*
 & que nous ne trouvâmes marquée dans aucune
 carte. *Pulo-pare* nous restoit alors à l'E. N. E. ;

à six ou sept milles de distance.

1776.

MM. Banks & Solander débarquerent sur l'isle, qu'ils reconnurent n'avoir pas plus de cinq cents verges de long & cent de large ; ils rencontrèrent cependant une maison & une petite plantation, où, entr'autres fruits, il y avoit le *Palma Christi*, dont on fait l'huile appelée *de castor* dans les isles d'*Amérique*. Ils augmentèrent un peu leur collection de plantes, & ils tuèrent une chauve-souris qui avoit trois pieds d'envergure, & quatre pluviers qui ressembloient exactement au pluvier doré d'Angleterre. Quelque tems après leur retour, un petit bateau Indien s'approcha de nous ; il avoit à bord deux Malais qui nous apportèrent trois tortues, quelques poissons secs & des citrouilles. Nous achetâmes pour une piastre les tortues, qui pesoient ensemble cent quarante-six livres, & considérant que nous avions dernièrement payé la même somme pour une seule qui n'en pesoit que trente-six, nous crûmes avoir fait un bon marché. Le vendeur parut aussi content que nous, & nous traitâmes ensuite pour ses citrouilles, qu'il ne vouloit nous céder que pour une piastre. Nous lui dîmes que ce prix étoit trop haut ; il en convint, mais il nous proposa de couper la piastre & de lui en donner une partie. A la fin cependant, une pataque portugaise très-brillante le tenta ; & il nous donna pour l'avoir ses vingt-six citrouilles. En partant, il nous fit signe de ne pas dire à

Batavia qu'un bateau étoit venu à notre bord. 

Nous ne pûmes pas doubler *Pulo-pare* ce 1770. jour-là ; mais vers les dix heures du soir , ayant gagné le vent de terre du sud , nous appareillâmes & nous portâmes à l'E. S. E. pendant toute la nuit. Nous remîmes à l'ancre , le 9 , à dix heures du matin , pour attendre la brise de mer ; elle se leva à midi au N. N. E. ; nous courûmes alors vers la rade de *Batavia* , où nous mouillâmes à quatre heures de l'après-midi.

Nous y trouvâmes l'*Harcourt* , vaisseau de notre compagnie , deux bâtimens Anglois de particuliers , treize grands vaisseaux Hollandois , & un nombre considérable d'autres petits bâtimens. Sur-le-champ nous vîmes arriver à notre bord un bateau appartenant à un vaisseau qui arboroit une grande flamme , & l'officier qui le commandoit ayant demandé qui nous étions & d'où nous venions , s'en retourna avec les réponses que nous jugeâmes à propos de lui faire. Lui & ses gens étoient aussi pâles que des spectres , présages sinistres des maux que nous aurions à souffrir dans un pays si mal-sain ; mais notre équipage qui , excepté *Tupia* , étoit très-bien portant , & fort accoutumé à toutes sortes de climats , n'imaginoit pas que rien pût l'incommoder. Sur ces entrefaites , j'envoyai un lieutenant à terre pour avertir le gouverneur de notre arrivée , & lui faire des excuses si je ne le saluois pas. Comme je ne pouvois tirer

1770.

que trois canons, outre les pierriers, qui, à ce que je craignois, ne feroient pas entendus, je pensai qu'il valoit mieux ne point faire de salut.

Dès que le bateau fut parti, le charpentier me remit un état des avaries de notre vaisseau, dont voici la copie.

“ Le vaisseau a beaucoup de voies d'eau, „
„ puisqu'il fait de douze à six pouces d'eau „
„ par heure; la quille est endommagée en plu- „
„ sieurs endroits, & les empatures de la poupe „
„ sont très-larguées. Il a perdu sa fausse quille „
„ depuis le milieu à l'avant, & peut-être plus „
„ loin, parce que l'eau ne m'a pas permis de „
„ la visiter en entier quand on l'a mis à la bande „
„ pour le radouber. Il est fort endommagé à „
„ bord au-dessous du grand porte-boffoir, où „
„ j'imagine qu'est la plus grande voie, ce que „
„ je n'ai pas pu vérifier. Une des pompes du „
„ bas-bord est inutile, les autres sont fort mau- „
„ vaises; les mâts, les vergues, les bateaux „
„ & la calle sont d'ailleurs en assez bon état. „

Comme nous croyions unanimement que le bâtiment ne pouvoit pas en sûreté remettre à la voile pour l'Europe, sans qu'on eût examiné sa quille, je résolus de demander permission de mettre à la bande à *Batavia*. Pensant qu'il étoit nécessaire de faire cette demande par écrit, je dressai une requête, & après qu'elle fut traduite en Hollandois, nous allâmes tous à terre le lendemain au matin, 10.

Nous nous rendîmes sur-le-champ à la mai-

fon de M. Leith, le feul négociant Anglois un peu confidérable qui réfidoit dans cette ville ; il nous reçut avec beaucoup de politesse, & nous invita à dîner. Nous le priâmes de nous instruire fur la maniere dont nous devions nous y prendre pour nous procurer un logement & les autres choses dont nous aurions befoin pendant notre féjour ; il nous dit qu'il y avoit un hôtel ou une efpece d'hôtellerie, entretenue par ordre du gouvernement, où tous les marchands & les étrangers étoient obligés de loger, en payant un demi pour cent de la valeur des marchandifes mifes dans un magasin que le maître de la maifon devoit fournir ; mais que puifque nous étions fur un vaisseau de Roi, nous ferions les maîtres de vivre où il nous plairoit, en demandant permiffion au gouverneur qui l'accordoit ordinairement. Il ajouta qu'il nous en coûteroit moins de louer une maifon dans la ville, & d'amener à terre nos domestiques, fi nous avions quelqu'un fur qui nous puiffions compter pour acheter des provisions ; mais comme nous n'avions perfonne qui parlât Malais, MM. Banks & Solander & nos officiers réfolurent d'aller à l'hôtel. Nous y retinmes donc nos lits, & nous fîmes dire que nous y coucherions le foir.

A cinq heures de l'après-midi, je fus introduit chez le gouverneur-général qui me reçut fort honnêtement : il me dit qu'on me feroit tout ce dont j'aurois befoin, & que le len-

~~1770~~ 1770. demain au matin, ma requête seroit mise sous les yeux du conseil, où je voudrois bien me rendre.

Vers les neuf heures, nous eûmes une tempête terrible, des éclairs, de la pluie & du tonnerre; le grand mât d'un des vaisseaux de la Compagnie hollandoise fut fendu & couché sur le pont. Son grand mât de hune & son grand perroquet furent mis en pièces; il y avoit au-haut de ce dernier une verge de fer qui probablement attira le tonnerre. Ce bâtiment n'étoit pas à plus de deux encablures du nôtre, & suivant toute apparence, nous aurions partagé le même sort, si la chaîne électrique que nous avions dressée depuis peu n'eût conduit la foudre sur le côté du vaisseau. Nous échappâmes à ce danger, mais l'explosion causa sur nous un ébranlement pareil à celui d'un tremblement de terre, & la chaîne parut en même-temps comme une trainée de feu. Dans ce moment, une sentinelle chargeoit son fusil; la commotion lui fit tomber des mains la baguette, qui se brisa. A cette occasion, je ne puis m'empêcher de recommander à tous les vaisseaux, quelle que soit leur destination de prendre, des *conducteurs* de la même espece que le nôtre; & j'espère que l'accident du bâtiment hollandois déterminera tous ceux qui liront cette relation à ne point laisser de verges de fer au haut de la grande hune.

Le lendemain au matin, 11, je me rendis

à la chambre du conseil, & l'on m'assura de nouveau qu'on me fourniroit tout ce dont j'avois besoin. Sur ces entrefaites, nos observateurs & nos officiers qui étoient à terre convinrent de donner chacun au maître de l'hôtel deux rixdalles ou neuf chelings par jour, pour la table & le logement; comme ils étoient au nombre de cinq, & qu'ils devoient recevoir probablement plusieurs visites des gens du vaisseau, l'hôte promit de leur servir une table séparée, à condition qu'ils donneroient une rixdalle pour le diner de chaque étranger & une seconde pour son souper & son lit. D'après cette stipulation, on leur fournit du thé, du café, du punch, des pipes & du tabac, pour eux & pour leurs amis, autant qu'ils purent en consommer. Ils fixèrent aussi le prix d'une demi-roupie ou d'un cheling & trois pences par jour, pour chacun de leurs domestiques.

Ils apprirent bientôt que ce taux étoit plus que double de celui que coûtoient ordinairement la table & le logement dans la ville; & leur table, quoiqu'elle eût un air de magnificence; étoit très-mal servie. Leur diner étoit composé d'un service de quinze plats, & celui de leur souper de treize; mais il y en avoit neuf ou dix de mauvaises volailles diversement apprêtées & servies souvent pour la seconde, troisième & quatrième fois; cependant peu de jours après, on leur dit à *Batavia* que la manière dont on les traitoit étoit une sorte d'essai;

1770. que c'étoit l'usage de servir les étrangers à leur arrivée avec le moins de dépense possible de la part de l'hôte ; que si par indifférence ou par bonté de caractère ils se trouvoient contents , l'aubergiste continuoit à les servir de même ; mais s'ils se plaignoient , on rendoit peu à peu leur table meilleure , jusqu'à ce qu'ils fussent satisfaits , ce qui arrivoit quelquefois avant qu'on les traitât à proportion de ce qu'ils payoient. D'après cet avis , ils firent des remontrances , & leur table fut mieux servie. Cependant M. Banks , dégoûté de cette manière de vivre , loua pour lui & ses compagnons de voyage , une petite maison voisine de l'auberge , au prix de dix rixdalles , ou deux livres cinq chelings sterling par mois ; mais il fut bien loin d'y rencontrer les commodités & l'agrément qu'il attendoit ; il étoit défendu , sous peine de châtiment à qui que ce fût , d'y coucher lorsqu'on viendrait lui rendre visite ; & presque tous les hollandois alloient , chacun à leur tour , demander sans aucune cérémonie ce qu'on y vendoit ; car il arrive très-rarement à *Batavia* des particuliers qui ne soient pas marchands. Toutes les personnes à leur aise y louent des voitures : M. Banks en loua deux pour quatre rixdalles. Ce sont des chaïses ouvertes , qui ont deux places & qui sont conduites par un homme assis sur un siège.

Dès qu'il fut établi dans sa nouvelle demeure , il envoya chercher *Tupia* qui jusqu'alors étoit

resté à bord du vaisseau à cause d'une maladie occasionnée par la bile & pour laquelle il avoit refusé opiniâtrément de prendre aucun remède. 1770. Il arriva bientôt avec son valet Tayeto ; en sortant du vaisseau & pendant qu'il fut dans le bateau, il étoit abattu & engourdi ; mais à peine fut-il entré dans la ville , qu'il parut animé d'une nouvelle vie. Les maisons , les voitures , les rues , les habitans & une multitude d'autres objets nouveaux pour lui , se précipitoient à la fois dans son imagination , & y produisirent un effet semblable à celui de cette force subite & secrete qu'on imagine provenir d'un enchantement. Tayeto exprimoit son étonnement & son plaisir avec encore moins de retenue ; il se mit à danser dans les rues saisi d'une espece d'extase , & il examinoit tout avec une curiosité empressée & ardente , à chaque instant éveillée & satisfaite. Les divers habillemens des hommes qu'il voyoit furent une des premières choses que remarqua Tupia , & il nous fit plusieurs questions sur ce point. Quand nous lui dîmes que dans cette ville qui rassemble des habitans des nations les plus éloignées , chacun portoit le vêtement de son pays , il voulut se conformer à l'usage & prendre celui d'*Otahiti*. On lui apporta du vaisseau des étoffes de la mer du sud & il s'habilla lui-même avec beaucoup de promptitude & de dextérité. Les habitans de *Batavia* qui avoient vu Otaourou , l'Indien qu'y avoit amené M. de Bougain-

1770. ville, demandoient si Tupia n'étoit pas la même personne. Nous apprîmes par-là que le vaisseau dont les Otahitiens nous avoient parlé n'étoit point Espagnol, mais François.

Sur ces entrefaites, j'obtins pour le sur-intendant de l'isle d'*Onrust* un ordre qui lui enjoignit de recevoir notre bâtiment qui devoit y être radoubé; & j'envoyai à M. Stephens, secrétaire de l'amirauté, la nouvelle de notre arrivée à *Batavia* par un des vaisseaux qui faisoient voile pour la Hollande.

Les dépenses qu'entraînoient le radoub de l'*Endeavour* me forcèrent de chercher de l'argent dans cette place; j'imaginois en trouver facilement; mais je me trompois. Après bien des démarches, je ne pus rencontrer aucun particulier qui eut le pouvoir ou la volonté de m'avancer la somme dont j'avois besoin. Dans cet embarras, je présentai ma requête par écrit au gouverneur lui-même, & il ordonna au *Sabandar* de me fournir de la caisse de la Compagnie l'argent que je demanderois.

Après avoir souffert un délai de plusieurs jours, par des contretemps & des méprises, le 18, au matin, je levai l'ancre, & je fis voile vers *Onrust*. Peu de jours après, nous allâmes le long du quai sur l'isle de *Cooper* qui est tout près d'*Onrust*, pour y débarquer notre équipement.

Nous n'étions que depuis neuf jours dans ce pays, & nous commencions déjà à ressentir

les funestes effets du climat & de sa situation. Après la première activité qu'inspira à Tupia la nouveauté des objets qu'il apperçut, il retomba dans sa première langueur & son mal empira de jour en jour. Tayeto fut attaqué d'une inflammation de poitrine ; les deux domestiques de M. Banks étoient mourants, & le docteur Solander avoit la fièvre. Presque toutes les personnes de l'équipage, tant à bord qu'à terre, furent bientôt malades ; il faut certainement en attribuer la cause à la situation basse & marécageuse de Batavia, & aux canaux sans nombre remplis d'ordures qui couvrent la ville dans tous les sens. Le 26, je fis dresser une tente pour y loger les gens du vaisseau ; un très-petit nombre d'entr'eux étoit en état de faire leur service ; le pauvre Tupia, dont l'état commençoit à nous sembler désespéré, & qui jusqu'alors étoit resté à terre dans la maison de M. Banks, demanda à être ramené au vaisseau, où il dit qu'il respireroit un air plus libre qu'au milieu du grand nombre de maisons dont il étoit environné. On ne pouvoit cependant pas le conduire à bord de l'*Endeavour*, car il étoit désagréé, & on se préparoit à le mettre à la bande pour le caréner ; mais le 28, M. Banks l'accompagna dans l'isle de *Cooper* ; ou, comme on l'appelle ici, de *Kuypor* ; & comme l'endroit parut lui faire plaisir, on lui dressa une tente. La brise de mer & de terre souffla directement sur cet en-

1770.

droit, & il témoigna qu'il étoit fort content de sa nouvelle situation. M. Banks, que son humanité retint deux jours près de ce malheureux Indien, revint à la ville le 30; il avoit une fièvre intermittente qui se changea en fièvre tierce, si violente, que pendant l'accès elle le privoit de l'usage de ses sens, & lorsqu'il finissoit, il étoit si foible qu'il pouvoit à peine se trainer pour descendre son escalier. La maladie du docteur Solander avoit aussi augmenté, & notre chirurgien, M. Monkhouse, étoit au lit.

Le 5 novembre, après plusieurs délais, causés par l'arrivée des bâtimens Hollandois qui venoient charger du poivre le long des quais, notre vaisseau entra dans le port, & le même jour M. Monkhouse, homme plein de lumieres & de raison, fut la premiere victime de ce climat mal-sain : l'état où nous nous trouvions, aggravoit encore le regret de sa perte. Le docteur Solander eut à peine la force d'assister à ses funérailles, & M. Banks ne pouvoit pas sortir. Notre détresse étoit on ne peut pas plus grande, & l'avenir très-effrayant. Tous nos efforts étoient incapables de surmonter les dangers qui nous menaçoient; le courage, les soins & la vigilance étoient aussi peu efficaces, & la mort que nous ne pouvions ni éviter ni fuir, s'approchoit à chaque instant de nous. Nous louâmes des domestiques Malais pour nous servir, mais ils étoient si négligents & si inca-

pables de commiseration qu'ils ne se tenoient pas même auprès des malades, qui étoient souvent obligés de quitter leur lit pour les aller chercher. Le 9, notre pauvre Tayeto, valet de Tupia, mourut, & son maître en fut si affecté que nous désespérâmes de lui voir survivre jusqu'au lendemain.

Cependant, on examina le fond de notre vaisseau, & on le trouva dans un état beaucoup plus mauvais que nous ne l'imaginions; il avoit perdu toute sa fausse quille jusqu'à vingt pieds de l'étambord; la quille étoit considérablement endommagée en différents endroits. Une grande partie du doublage étoit détachée, & plusieurs planches étoient brisées; deux d'entr'elles & la moitié d'une troisième au-dessous du grand porte-bossoir, près de la quille, étoient si usées qu'elles n'avoient pas plus d'une ligne & demie d'épaisseur, & les vers y avoient pénétré jusqu'aux couples. Cependant, avec toutes ces avaries, il avoit fait plusieurs centaines de lieues dans des parages où la navigation est aussi dangereuse qu'en aucune autre partie du globe. A combien nous échappâmes de tourmens, en ignorant qu'une partie si considérable de la quille n'étoit plus que de l'épaisseur d'une semelle de foulard, & qu'entre nous & la mort il n'y avoit qu'une barrière si mince & si fragile! mais il sembloit que nous n'avions été conservés jusqu'alors que pour périr ici. MM. Banks & Solander étoient si mal, que les

1770.

1770.

médécins déclarerent qu'il ne leur restoit d'autre ressource que d'essayer l'air de la campagne. En conséquence, je louai pour eux, à environ deux milles de la ville, une maison qui appartenoit au maître de l'auberge qui s'engagea à leur fournir des provisions & des esclaves. Comme ils avoient déjà éprouvé qu'ils ne pouvoient pas se faire servir par ces esclaves, qui avoient d'autres maîtres & qui étoient absolument sans attention & sans intérêt pour les malades; ils achetèrent chacun une femme Malaïse dans l'espérance d'être mieux soignés. Ils ne se tromperent pas, & ils retrouvèrent dans ces femmes, qui leur appartenoient en propre, toute la tendresse & les soins de leur sexe. Tandis qu'on faisoit ces préparatifs, ils apprirent la mort de Tupia qui succomba à son mal, peu de jours après la perte de son valet, qu'il aimoit avec l'attachement d'un père.

Le 14, la quille du vaisseau fut entièrement radoubée, & je fus fort content du calfatage. Je manquerois à la justice qui est due aux officiers & aux ouvriers de ce chantier, si je ne déclarois pas que, suivant moi, il n'y en a point dans le monde où l'on puisse mettre un vaisseau à la bande plus sûrement & avec plus de commodités & de promptitude, & le réparer avec plus de soin & d'adresse. A *Ourut*, ils abattent le vaisseau en le tirant sur ses deux mâts, pratique que nous n'avons pas encore adoptée & qui est incontestablement plus sûre &

& plus expéditive que celle d'appliquer le cabestan sur un seul. Il faut que le respect superstitieux pour les anciennes coutumes ait bien de la force & qu'on manque absolument de raison, si l'on n'adopte pas cet usage lorsqu'on a vu avec quelle facilité les Hollandois couchent leurs plus grands vaisseaux sur le côté.

MM. Banks & Solander recouroient peu à peu leur santé à leur maison de campagne, qui étoit exposée à la brise de mer; & en outre située sur un courant qui contribuoit beaucoup au renouvellement de l'air. J'étois alors très-mal; M. *Spröing* & un matelot, qui avoient accompagné M. Banks, eurent aussi la fièvre intermittente, & il n'y avoit plus dans tout l'équipage que dix personnes qui fussent en état de faire le service.

Cependant on se mit à gréer le vaisseau; & à conduire l'eau & l'équipement à bord: nous fûmes obligés d'acheter de l'eau à Batavia, & de payer six chelings huit pences pour cent cinquante gallons.

Vers le 26, nous eûmes le commencement de la mousson d'ouest, qui ordinairement, pendant la nuit, souffle du S. O. ou du N. Quelques nuits avant celle-ci, la pluie fut très-forte & accompagnée de beaucoup de tonnerre; dans la nuit du 25 au 26, elle tomba pendant près de quatre heures sans interruption, avec tant d'abondance

1770. ce, que je n'ai jamais rien vu de semblable. L'eau entroit de tous côtés dans la maison de M. Banks; elle y formoit dans les chambres basses un courant qui auroit pu faire aller un moulin; il étoit alors assez bien rétabli pour en sortir, & quand il arriva à *Batavia* le lendemain au matin, il fut fort surpris de voir tous les lits, qu'on avoit été obligé de suspendre pour les sécher.

Quoique la saison pluvieuse eût commencé, cependant nous avions quelques intervalles de beau tems. Les grenouilles qui croissent dans les marais dix fois plus haut que celles d'Europe, nous annonçoient la pluie par un bruit continuel qui étoit presque insupportable; & le nombre des cousins & des mosquitoes qui avoient été incommodés, même dans la saison sèche, étoit alors devenu infini, on les voyoit sortir en foule de dessus les eaux stagnantes comme les abeilles d'une ruche. Ils ne nous incommodoient pourtant pas beaucoup dans le jour; & leurs piqures, quelques douloureuses qu'elles fussent d'abord, ne faisoient jamais mal plus d'une heure; de sorte que nous ne nous ressentions pas le jour des piqures que nous avions reçues pendant la nuit.

Le vaisseau étant entièrement radoubé le 8 Décembre, après que nous eûmes embarqué son eau & son équipement, & recon-

duit les malades à bord, nous remontâmes dans la rade de *Batavia*, & nous mîmes à l'ancre par quatre brasses & demie. 1770

Depuis ce tems jusqu'au 24, nous nous occupâmes à mettre à bord le reste de l'eau & nos provisions, avec quelques nouvelles pompes, & à faire plusieurs autres préparatifs pour appareiller. Tous ces travaux auroient fini beaucoup plutôt, si la maladie & la mort n'avoient pas mis hors de service ou enlevé un grand nombre de nos gens.

Pendant notre séjour à *Batavia*, le *Comte d'Elgin*, capitaine *Cook*, vaisseau de la Compagnie Angloise, mouilla dans la rade. Il alloit de Madras à la Chine, & ayant perdu le tems du passage, il touchoit à *Batavia* pour attendre la saison suivante. Le *Phoenix*, capitaine *Black*, autre vaisseau Anglois, venant de *Benconli*, y mit aussi à l'ancre.

L'après-midi de la veille de Noël, je pris congé du gouverneur & de plusieurs des principaux habitans de la ville avec qui j'avois formé des liaisons, & dont j'ai reçu tous les secours & toutes les honnêtetés possibles; mais sur ces entrefaites, il nous arriva un accident qui pouvoit avoir des suites désagréables. Un matelot s'étoit enfui d'un vaisseau Hollandois qui mouilloit dans la rade & s'étoit réfugié à bord du mien: le capitaine s'adressa au gouverneur pour le réclamer comme sujet de la Hollande, & il en obtint pour cela

1770. un ordre. Lorsqu'on me remit cet ordre, je répondis que je délivrerois le déserteur, si on prouvoit qu'il fut Hollandois. Je donnai à l'officier Hollandois un billet par lequel j'enjoignis à M. Hicks, qui commandoit au vaisseau, de relâcher le matelot à cette condition. Je passai la nuit à terre, & le lendemain au matin 25, le capitaine Hollandois vint me dire que mon Lieutenant n'avoit pas voulu se dessaisir du matelot, alléguant qu'il n'étoit pas Hollandois, mais sujet de la Grande-Bretagne né en Irlande. Je lui répliquai que l'officier avoit exécuté mon commandement à la lettre, & que si l'homme étoit sujet de l'Angleterre, on ne devoit pas attendre que je l'abandonnasse. Le capitaine me déclara alors qu'il venoit de la part du gouverneur redemander l'homme qui étoit Danois & enregistré dans les livres du vaisseau comme natif d'Eseneur. J'observai au capitaine que puisqu'il ne soutenoit plus que le matelot fût Hollandois, qu'il sembloit y avoir quelque méprise dans les ordres du gouverneur, parce que certainement il ne me redemanderoit jamais un matelot Danois qui n'avoit commis d'autre crime que de préférer le service d'Angleterre à celui de la Hollande. Afin de le convaincre que je desirois sincèrement d'éviter les contestations, j'ajoutai que si l'homme étoit Danois, je le céderois par politesse, quoiqu'on ne pût pas l'exiger de droit; mais

que si de fait, il étoit natif de la Grande-Bretagne, je le retiendrois à tout événement. 1770. Nous nous quittâmes ainsi, & bientôt après, je reçus de M. Hicks une lettre qui prouvoit d'une manière incontestable que le matelot en question étoit sujet de sa Majesté Britannique. Je portai sur-le-champ cette lettre au Sabandar, en le priant de la montrer au gouverneur, & de signifier à son Excellence que je ne relâcherois point le matelot. Ma déclaration eut l'effet que je souhaitois, & je n'entendis plus parler de cette affaire.

Le soir j'allai à bord avec M. Banks & le reste de nos officiers & observateurs qui avoient toujours résidé à terre, & dont la santé étoit un peu meilleure, quoiqu'ils ne fussent pas parfaitement rétablis.

Le 26, à six heures du matin, nous appareillâmes & nous mîmes à la voile avec une petite brise du S. O. *L'Elgin*, vaisseau de notre Compagnie, nous salua de trois acclamations & de treize coups, & la garnison de quatorze; nous rendîmes les deux saluts avec nos pierriers. Bientôt après le vent se fixa au N. $\frac{1}{4}$ N. O., ce qui nous obligea de mettre à l'ancre précisément en dehors des bâtimens qui étoient dans la rade.

A notre départ, le nombre de nos malades montoit à quarante, & le reste de l'équipage étoit très-foible. Tout le monde avoit été malade, excepté le voilier; vieillard de foi-

~~Après~~ xante-dix à quatre-vingts ans, & il est à re-
 1770. marquer que cet homme s'enivra tous les jours
 pendant notre relâche à *Batavia*. Nous y en-
 terrâmes sept personnes, le chirurgien, trois
 matelots, le domestique de M. Green, *Tupia*
 & *Tayeto*, son valet. Tous furent victimes
 de l'insalubrité de l'air stagnant & putride du
 pays, hormis *Tupia*: comme il étoit accou-
 tumé dès sa naissance à se nourrir principale-
 ment de végétaux, & en particulier de fruits
 mûrs, le changement de nourriture lui fit con-
 traîner bientôt toutes les maladies des marins,
 & il auroit probablement succombé avant la
 fin de notre voyage, quand même nous n'au-
 rions pas été obligés de toucher à *Batavia* pour
 radoubier *l'Endeavour*.



CHAPITRE XI.

*Description de Batavia & du pays adjacent ;
 de ses fruits , fleurs & autres productions.*

*B*atavia, la capitale des domaines Hollan-
 dois dans l'Inde, à laquelle on ne peut compa-
 rer aucune autre ville des possessions Eu-
 ropéennes en Asie, est située sur le côté sep-
 tentrional de l'isle de *Java*, dans une plaine
 basse & marécageuse, où plusieurs petites ri-
 vières qui prennent leur source dans les mon-

tagnes appellés *Blaetwen Berg*, à environ quarante milles dans l'intérieur du pays, débouchent dans la mer, & où la côte forme une grande baie appellée *Baie de Batavia*, à huit lieues du détroit de la *Sonde*. D'après les observations astronomiques faites sur les lieux par M. Moir, qui a bâti un bel observatoire aussi bien fourni d'instrumens que ceux d'Europe, on fait qu'elle gît au 6^d 10^m de latitude S., & au 106^d 50^m de longitude O. du méridien de Greenwich.

Les Hollandois semblent avoir choisi ce terrain pour la commodité de la navigation intérieure; & à cet égard, c'est véritablement une seconde Hollande supérieure à tous les autres endroits du monde. Il y a très-peu de rues qui n'aient un canal d'une largeur considérable, où l'eau est stagnante plutôt que courante, & dont plusieurs se prolongent à plusieurs milles dans l'intérieur du pays. Comme les maisons sont grandes & les rues larges, proportionnellement au nombre de maisons qu'elle contient, elle occupe une beaucoup plus grande étendue de terrain qu'aucune ville de l'Europe. *Valentyn*, qui en a fait la description vers l'an 1726, dit qu'il y avoit alors dans l'enceinte des murailles douze cents quarante-deux maisons Hollandoises, & douze cents Chinoises; & que hors des remparts on en comptoit mille soixante-six Hollandoises, & douze cents quarante Chinoises, outre douze autres où l'on

1770. vendoit de l'arrack ; ce qui fait en tout quatre mille sept cents soixante ; mais ce nombre nous paroît fort exagéré , sur-tout relativement à la quantité de maisons qu'on dit être en dedans des murs.

Les rues sont spacieuses & belles , & les bords des canaux sont plantés de rangées d'arbres qui forment un coup-d'œil très-agréable ; mais les canaux & les arbres concourent à rendre cette ville mal-saine. L'eau stagnante des canaux exhale dans la saison sèche une puanteur insupportable & les arbres empêchent le renouvellement de l'air qui pourroit dissiper , jusqu'à un certain point , les exhalaisons putrides. L'inconvénient est égal dans la saison pluvieuse ; car alors ces réservoirs d'une eau corrompue sortent de leurs lits , inondent la partie basse de la ville ; sur-tout dans le voisinage de l'hôtel où logent les étrangers , & remplissent les étages inférieurs des maisons où ils laissent une quantité inconcevable d'ordure & de vase. On nettoye quelquefois ces canaux , mais cette opération malfaite entraîne des suites aussi funestes que si l'on y laissoit une eau croupissante. La boue noire qu'on tire du fond , est déposée sur les bords , c'est-à-dire au milieu des rues , jusqu'à ce qu'elle ait acquis assez de consistance pour qu'on puisse la charger sur un bateau & l'enlever. Comme cette boue est composée principalement d'excrémens humains qu'on jette dans les canaux tous les matins,

parce qu'il n'y a pas de lieux privés dans toute la ville, elle empoisonne l'air au loin, tandis qu'elle se sèche. Les eaux courantes elles mêmes sont nuisibles à leur tour par la malpropreté des habitans. Ils traînent de tems en tems sur le rivage un cochon mort de maladie, ou le cadavre d'un cheval; & comme personne en particulier n'est chargé de nettoyer les rues, les cadavres y restent jusqu'à ce que le tems ou le hasard les ait consumés ou que quelqu'autre cause les emporte. Pendant que nous y étions, un buffle mort resta plus d'une semaine sur le bord d'une rivière qui traverse une des principales rues, & fut entraîné par une inondation.

Les maisons sont en général bâties d'une manière très-convenable au climat; elles consistent en une très-grande chambre ou salle de plein pied, avec deux portes aux extrémités qui sont ordinairement ouvertes. Ils ménagent à l'un des bouts de la salle un cabinet où le maître du logis travaille à ses affaires; & au milieu de la maison, il y a une cour qui donne du jour à la salle & y répand en même-tems de l'air. D'un des coins de la salle, des escaliers conduisent à l'étage de dessus, où les chambres sont aussi spacieuses & aérées. Une galerie couverte, ménagée dans la cour, leur sert de salle à manger, & d'autres fois elle est occupée par les femmes esclaves, à qui on ne permet pas de s'asseoir ailleurs.

1770. Les bâtimens publics font, pour la plupart, vieux, lourds & de mauvais goût; mais la nouvelle Eglise n'est pas fans élégance; elle a un dôme qu'on apperçoit à une grande distance en mer; quoique l'édifice paroisse pesant, l'intérieur en est très-beau: il est magnifiquement illuminé par des lustres, & l'on y voit un très grand orgue. La ville est fermée par un rempart de pierre médiocrement élevé; mais il est ancien & tombe en ruines dans plusieurs endroits. La muraille elle-même est environnée par une rivière qui a cinquante à cent verges de large; le courant en est rapide & l'eau basse. De l'autre côté du rempart dans l'intérieur; on trouve encore un canal d'une largeur inégale; de sorte qu'en entrant ou en sortant par les portes, il faut passer deux ponts. Il n'est pas permis aux gens oisifs & aux étrangers de se promener sur les remparts, qui nous ont paru mal fournis de canons.

Le château ou la citadelle est situé à l'extrémité N. E. de la ville; les murailles en sont plus élevées & plus épaisses que celles de la ville; sur-tout près de la place de débarquement, où il n'y a de l'eau que pour les bateaux, & qui est entièrement commandée par la forteresse, munie d'une artillerie nombreuse qui se présente d'une manière très-imposante.

Le château contient des appartemens pour le gouverneur général & tout le conseil de l'Inde, & il leur est enjoint de s'y réfugier en cas

de siège. On y voit aussi de grands magasins où l'on dépose une quantité considérable de marchandises de la Compagnie, & en particulier celles qui viennent d'Europe ; c'est-là que travaillent tous les facteurs. On y trouve encore beaucoup de canons ; nous n'avons pas pu savoir si c'est pour les monter sur les murailles, ou pour en fournir les vaisseaux. On dit que la Compagnie a aussi beaucoup de poudre répandue en différens arsenaux, afin que si quelques-uns étoient détruits par la foudre, qui tombe souvent à *Batavia*, les autres dépôts soient conservés. 1770.

Outre les fortifications de la ville, on rencontre à vingt ou trente milles dans les environs, un grand nombre de forts ; ils ne semblent être destinés qu'à tenir les naturels du pays en respect, & en effet ils ne sont propres qu'à cela. C'est dans la même vue que les Hollandois ont construit des espèces de maisons garnies chacune de huit canons, & qui sont situées de manière qu'elles commandent à la navigation de trois ou quatre canaux, & par conséquent aux chemins qui sont sur leurs bords. Quelques-unes se trouvent dans la ville ; & c'est par le feu d'une de celles-ci que toutes les meilleures maisons des Chinois furent rasées en 1740, lors de leur révolte. Ces redoutes sont dispersées sur toutes les parties de l'isle de *Java* & des autres isles dont la Compagnie s'est emparée dans ces mers. Nous

1770. aurions dressé le plan d'un de ces singuliers forts ou maisons fortifiées, si nos destinateurs n'avoient pas été malades presque pendant tout le tems de notre séjour à *Batavia*.

Si les fortifications des Hollandois ne sont pas formidables en elles-mêmes, elles le sont du moins par leur situation, car elles sont placées parmi des marais, où les chemins, qui ne sont rien autre chose qu'une jettée entre un canal & un marais, peuvent être facilement détruits, ce qui arrêteroit entièrement ou retarderoit de beaucoup l'approche d'une grosse artillerie. Il seroit extrêmement difficile, pour ne pas dire impossible, de transporter les canons dans les bateaux, puisqu'il faudroit qu'ils passassent sous le feu de l'artillerie du château, dont l'ennemi ne pourroit pas s'emparer. D'ailleurs, tout délai est mortel dans ce pays, & quiconque y arrêtera un ennemi, le détruira infalliblement. En moins d'une semaine nous avons senti les effets de ce climat mal-sain, & en moins de quinze jours notre équipage fut incapable de faire le service. On nous a dit que de cent soldats qui y arrivent d'Europe, il étoit rare qu'il en survécût cinquante la première année; que de ces cinquante, la moitié étoit à l'hôpital, & qu'il n'en restoit pas dix en parfaite santé. Ce calcul est peut-être exagéré, mais les misérables Européens que nous avons vu, pâles & foibles, se traîner avec un fusil, nous portent à croire qu'il

n'est pas bien éloigné. A la vérité, tous les blancs de la ville sont soldats ; les plus jeunes sont toujours sous le drapeau, & ceux qui ont servi cinq ans, sont sujets à y être rappelés quand on juge que leur secours est nécessaire ; mais comme on ne les exerce jamais & qu'ils ne font aucun service, on ne peut pas attendre beaucoup de ces insulaires. Les Portugais sont en général bons tireurs parce qu'ils s'occupent à tuer des cochons sauvages ou des dains. Les *Mardykers* & les Chinois ne connoissent point l'usage des armes à feu ; cependant comme ils ont la réputation d'être braves, ils pourroient faire beaucoup de carnage avec leurs armes, les sabres, les lances & les dagues. Les *Mardykers* sont des Indiens de toutes nations, dont les ancêtres étoient libres & qui ont eux-mêmes recouvré leur liberté.

S'il est difficile d'attaquer *Batavia* par terre, il est absolument impossible d'en former le siège par mer, car l'eau est si basse, qu'une chaloupe peut à peine s'approcher de la portée du canon des remparts, excepté dans un canal étroit appelé *la Riviere* ; défendu des deux côtés par des moles qui s'étendent à environ un demi-mille dans le havre. Il aboutit à l'autre extrémité sous le feu de la partie la plus forte du château, & sa communication avec les canaux qui entrecoupent la ville, est interrompue par de grandes poutres flottantes,

1770.

formant une chaîne qui se ferme tous les soirs à six heures , & qu'on n'ouvre jamais sous aucun prétexte avant le lendemain au matin. Le havre de *Batavia* passe pour le plus beau de l'Inde & il semble que c'est avec raison ; il est assez vaste pour contenir la plus grande flotte , & le fond en est si bon que l'ancre y tient jusqu'à ce que le cable pourrisse. La mer n'y est jamais incommode , & il n'y a d'autre inconvénient que le bas-fond qui est entre la rade & la rivière. Quand la brise de mer souffle frais , elle produit une mer moutonnante ; dangereuse pour les bateaux. Notre chaloupe toucha un jour trois fois en entreprenant de sortir , elle ne regagna l'embouchure de la rivière qu'avec difficulté. Nous y avons vu échouer un bateau chargé de voiles & d'agrès qu'il portoit à un des vaisseaux de la Compagnie. En dehors & autour du havre , il y a plusieurs isles dont les Hollandois se sont emparées , & qu'ils emploient à différens usages. Ils transportent dans l'une d'elles , appelée *Edam* , tous les Européens coupables de quelques crimes qui ne méritent pas la mort. Quelques-uns sont condamnés à y rester quatre-ving-dix-neuf ans , d'autre quarante , vingt , ou moins , jusqu'à cinq , suivant la nature de leur délit. Pendant le tems de leur bannissement , on les occupe comme esclaves à faire des cordes & à d'autres travaux. Sur une autre isle appelée *Purmerent* , ils ont construit un


hôpital où l'on dit que les malades recouvrent la santé beaucoup plus promptement qu'à *Batavia*. Dans une troisième nommée *Kuyper*, la Compagnie a des magasins pour le riz & d'autres marchandises de peu de valeur ; & les vaisseaux étrangers qu'on met à la bande à *Onrust*, autre isle dont on a déjà parlé, y déposent leurs cargaisons & équipemens sur des quais très-commodes pour cela. C'est-là que furent portés les canons, les voiles & les autres provisions du *Falmouth*, vaisseau de roi anglois, qui fut condamné en revenant de *Manille*, & le bâtiment resta plusieurs années, n'ayant à bord que les seuls officiers non brevetés. On leur fit régulièrement des remises d'Angleterre, mais on n'eut aucune attention aux différens mémoires qu'ils présenterent pour être licenciés. Heureusement pour eux, les Hollandois, six mois avant notre arrivée, jugerent à propos de vendre à l'encan le vaisseau & tout son équipement, & de renvoyer les officiers en Angleterre, sur des bâtimens de la Compagnie.

Le pays des environs de *Batavia*, dans un espace de quelques milles, est semé par-tout de maisons de campagne & de jardins. La plupart des jardins sont très-grands, & par une étrange fatalité, ils sont tous plantés d'autant d'arbres que le terrain peut en porter, de sorte que l'isle ne tire aucun avantage d'avoir été débarrassée des bois qui la couvroient autre-

1770. fois, si l'on en excepte les fruits que lui procurent les arbres substitués aux anciens. Ces impénétrables forêts occupent un terrain plat qui s'étend à plusieurs milles au-delà des jardins, & qui est entrecoupé par des rivières & des canaux navigables pour les petits bâtimens. Ce n'est pas encore le plus grand inconvénient, tous les champs & jardins sont environnés d'un fossé, & au milieu des terres cultivées, on trouve par-tout des marais, des fondrières & des amas d'eaux saumâtres.

Il n'est pas étrange que les habitans d'un pareil pays soient familiarisés avec la maladie & la mort ; ils prennent des médecines de précaution presque aussi régulièrement que des repas, & chacun attend le retour des maladies comme nous attendons les saisons de l'année. Nous n'avons pas vu à *Batavia* un seul visage qui indiquât une santé parfaite ; les joues des hommes & des femmes ne sont animées d'aucune couleur ; les personnes du sexe seroient pourtant très-jolies, si, avec un air de maladie, on pouvoit avoir quelque beauté. On y parle de la mort avec autant d'indifférence que dans un camp ; & quand on annonce la mort de quelqu'un de connoissance, ils répondent communément " bon, il ne me devoit rien, „ ou bien " il faut que je me fasse payer de ses exécuteurs testamentaires ou de ses héritiers „.

Il y a peu d'exceptions à la description que nous

nous venons de faire des environs de *Batavia*. 
 La maison de campagne du gouverneur est placée sur une monticule ; mais sa pente est si peu considérable , qu'elle n'est gueres au-dessus du niveau ordinaire des autres terrains. Cependant son Excellence , qui est originaire du pays , a fait à grands frais & par de grands travaux , enclore son jardin d'un fossé marécageux ; telle est l'influence de l'habitude sur le goût & la raison. On tient aussi un fameux marché appelé *Passar Tanabank* , sur une hauteur qui s'élève perpendiculairement à environ trente pieds au-dessus de la plaine. Tout le reste des environs de *Batavia* , dans une étendue de trente à quarante milles , est exactement parallèle à l'horizon. Passé cette distance , il y a deux collines d'une hauteur considérable où l'on nous a dit que l'air étoit sain & frais , relativement à celui des bords de la côte. Les végétaux d'Europe & en particulier les fraises qui ne peuvent pas supporter la chaleur , y croissent fort bien ; les Insulaires y sont vigoureux & ont des couleurs. Quelques-uns des principaux personnages de *Batavia* possèdent des maisons de campagne sur ces collines , où ils vont une fois par année : on y en a commencé une pour le gouverneur sur le plan de *Blenheim* , célèbre château du duc de Marlborough dans le comté d'*Oxford* , mais elle n'a jamais été finie. Les médecins y envoient aussi les malades recouvrer la santé , l'air passé pour y produire des effets prodigieux ;


les malades s'y guérissent en peu de tems , mais
1770. ils retombent toujours bientôt après leur retour à *Batavia*.

La même situation & les circonstances qui rendent *Batavia* & ses environs mal-sains , les rendent aussi le meilleur pays de la terre pour la culture des légumes. Le sol est fertile au-delà de ce qu'on peut imaginer ; & les productions de besoin ou de luxe qu'il fournit sont presque sans nombre.

Le riz qu'on fait être le grain de ces pays , & qui sert de pain aux habitans , y croît en grande abondance ; & je dois observer ici que sur les parties montueuses de *Java* & de plusieurs des isles orientales , on cultive une espèce de riz entièrement inconnue dans les parties occidentales de l'Inde. Il est appelé par les naturels du pays , *Paddy Gunung* , ou riz de montagne. Tandis que l'autre espèce doit être sous l'eau pendant les trois quarts du tems de sa croissance , on sème celle-ci sur des côteaux qui ne sont arrosés que par la pluie ; il faut pourtant remarquer qu'on le sème au commencement de la saison pluvieuse , & qu'on le recueille au commencement de la sèche. Il seroit peut-être avantageux de rechercher jusqu'à quel point cette espèce de riz pourroit être utile dans nos isles d'Amérique , qui ne produisent point de froment.

Il faut compter au nombre des productions de ce pays , le bled d'Inde ou maïs , que les ha-

bitans recueillent avant qu'il soit mûr ; & grillent en épi ; beaucoup d'espèces différentes de haricots ; des lentilles qu'ils appellent *Cadjang*, & qui font une partie considérable de la nourriture du peuple ; du millet, des ignames fondantes, & d'autres sans suc ; des patates douces, des pommes de terre d'Europe, qui sont très-bonnes, mais qu'on n'y cultive pas en grande quantité. On trouve dans les jardins des choux, des laitues & des concombres ; des raves blanches de la Chine, qui cuisent presque aussi bien que le turnep ; le fruit de la plante appelée *Plante aux œufs* ; des carottes ; du persil, du céleri ; le pois d'angole qui est délicieux, lorsqu'après l'avoir rôti, on le mange avec du poivre & du sel ; une sorte de légume ressemblant à l'épinard ; des oignons très-petits, mais excellents ; des aspergès ; & en outre, quelques plantes d'Europe fort odoriférantes, telles que la sauge, l'hyssopé & la rue. On y recueille avec très-peu de culture des quantités immenses des plus belles & des plus grosses cannes de sucre qu'on puisse imaginer, & elles donnent beaucoup plus de sucre que celles des isles d'Amérique. Le sucre blanc s'y vend deux *perices* & demi la livre ; & les melasses servent à la fabrique de l'arrack ; elles sont le principal ingrédient de cette liqueur, ainsi que du rum, en y ajoutant un peu de riz & de vin de coco, afin de lui donner quelque parfum. Il y croît encore de l'indigo qui, se

 consommant dans le pays , ne fait pas une branche de commerce.

1770.

Mais les végétaux comestibles, les plus abondants dans le pays , sont les fruits ; il n'y en a pas moins de trente-six espèces différentes, dont je vais donner une courte description.

1°. La pomme de pin, *Bromelia ananas*. Ce fruit qu'on appelle ici *ananas*, y vient très-gros & en si grande abondance, qu'on peut quelquefois l'acheter de la première main pour un *farthing* la pièce ; des fruitiers nous en ont vendu trois pour deux *pences* & demi. Ils ont beaucoup de suc & un bon goût ; mais nous convinmes tous que nous en avions mangé d'aussi agréables dans les serres d'Angleterre : leur végétation est si forte, qu'en croissant, la plupart portent deux ou trois têtes, & un grand nombre de rejettons depuis la partie inférieure du fruit, sur l'un desquels M. Banks en compta neuf une fois. Ces rejettons poussent de si bonne heure, que très-souvent, pendant qu'ils adhèrent à la mère plante, leur fruit est d'une grosseur assez considérable, lorsque le gros ananas est mûr. Nous en avons vu plusieurs fois trois sur une pomme, & l'on nous a dit qu'une de ces plantes en avoit donné une année jusqu'à neuf, sans compter la principale ; ce qui fut regardé comme une si grande curiosité, qu'on l'envoya au prince d'Orange conservée dans du sucre.

2°. Des oranges douces. Elles sont très-

bonnes, mais pendant que nous étions à *Batavia*, elles se vendoient six *pences* la piece.

1770.

3°. Des pimblemouffes, qu'on appelle *Shad-docks* dans les isles d'Amérique. Elles ont une bonne saveur, mais elles ne sont pas succulentes. Leur défaut de jus étoit pourtant un effet accidentel de la saison.

4°. Les citrons. Ils sont très-rares, mais l'abondance des limons compense ce défaut.

5°. Les limons. Ils sont excellens, & on les achete à environ douze *pences* le cent. Nous n'avons vu que deux ou trois oranges de Séville où il n'y avoit presque que l'écorce. On y trouve plusieurs espèces d'oranges & de limons, que je ne décrirai pas en particulier, parce qu'ils ne sont estimés ni des Européens, ni des naturels du pays.

6°. Les mangues. Ce fruit, pendant notre relâche à *Java* étoit si attaqué des vers qui en rongeoient l'intérieur, que sur trois, il y en avoit à peine un de mangeable; & le meilleur de tous est fort inférieur à ceux du Brésil. Les Européens le comparent ordinairement à une pêche fondante; il y ressemble véritablement par sa douceur & sa mollesse, mais il n'a pas un si bon goût. On nous a dit que le climat étoit trop chaud & trop humide pour ce fruit, dont il y a autant d'espèces que de sortes de pommes en Angleterre, & quelques-unes sont fort supérieures aux autres. Un de ces mangues, appelé *Mangha cowani*, a une odeur si forte,

1779. qu'un Européen la supporte avec peine dans la chambre, quoique les naturels du pays l'aiment passionnément. Les trois sortes qu'on préfère ordinairement aux autres sont le *Mangha doodool*, le *Mangha santock* & le *Mangha gure*.

7°. Les bananes. Les espèces différentes de ce fruit sont innombrables; mais il n'y en a que trois de bonnes, le *Pissang mas*, le *Pissang radja* & le *Pissang ambou*. Toutes celles-ci ont un goût vineux fort agréable, & les autres sont utiles à différens usages. Ils en font frire quelques-unes en beignets, & ils en grillent & en mangent d'autres comme du pain. Il y en a une qui mérite en particulier d'être connue des botanistes, parce qu'à la différence des autres espèces de la même famille, elle est remplie de pepins; & on l'appelle pour cela *Pissang batu*, ou *Pissang bidjie*. Elle n'est pas agréable au goût; les Malais s'en servent comme d'un remède contre la dyssenterie.

8°. Les raisins. Ils ne sont pas très-bons, & ils sont fort chers; car nous n'avons pas pu en acheter une grappe médiocre pour moins d'un scheling ou dix-huit pences.

9°. Les tamarins. Ce fruit y croît en grande abondance & est à bon marché. Les naturels du pays cependant ne l'apprentent pas comme les habitans des isles d'Amérique, mais ils l'assaisonnent de sel; ce qui en fait une masse

noire, si désagréable à la vue & au goût, que peu d'Européens veulent en manger.

1770.

10°. Les melons d'eau. Ils y sont abondans & très-bons.


11°. Les citrouilles. C'est, sans comparaison, le fruit le plus utile qu'on puisse porter en mer; il s'y conserve plusieurs mois sans aucun soin, & en le mêlant avec du sucre & du jus de citron, on en fait des tourtes qu'on distingue à peine de celles qui sont faites des meilleures pommes.

12°. La papaye. Ce fruit, lorsqu'il est mûr, est rempli de pepins & presque sans saveur; mais si on le pele quand il est verd & qu'on en ôte le pépin, il est meilleur que le turnep.

13°. Les goyaves. Les habitans des isles d'Amérique estiment beaucoup ce fruit. Ils en ont probablement d'une meilleur espece que celui que nous avons rencontré ici, car il avoit une odeur si forte & si désagréable, qu'elle incommoda quelques-uns de nous. Ceux qui le goûterent, dirent que sa saveur étoit également forte.

14°. Une espece de corosol; l'*Annona squamosa* de Linnæus, qu'on trouve aussi dans les isles d'Amérique. Il est composé seulement d'une masse de gros pepins dont on peut sucquer un peu de chair qui est très-douce, mais qui n'a gueres de saveur.


15°. Le *Cachiman* ou cœur de bœuf; l'*Annona reticulata* de Linnæus. La qualité de ce

 fruit est bien exprimée par son nom Anglois ,
1770. qui signifie *pomme-de-flan*. On l'a nommée
ainsi dans les isles d'Amérique ; effectivement
il ressemble au flan , & il est très-bon.

16°. La pomme de cachou. On la mange rarement , parce qu'elle est astringente. La noix qui croît au sommet est très-connue en Europe.

17°. La noix de coco. Elle est aussi très-connue en Europe. Il y en a de plusieurs sortes à *Java* ; la meilleure de celles que nous y avons trouvées , est appelée *Calappi edjou* , & on la distingue aisément par la rougeur de la chair qui est entre la peau & la coque.

18°. Le mangoustan ; le *Garcinia mangostana* de Linnæus. Ce fruit particulier aux Indes orientales , est à-peu-près de la grosseur d'une pomme sauvage , & d'une couleur de vin foncé. Sur son sommet il a une couronne de cinq ou six petits triangles qui se réunissent en cercle , & plusieurs feuilles vertes creusées qui sont des restes de la fleur. Lorsqu'on veut le manger , il faut en ôter la peau , ou plutôt une espece de chair , au-dessous de laquelle on trouve six ou sept noyaux blancs placés en rond. La pulpe , dont ils sont enveloppés , est le fruit qui est délicieux au-delà de tout ce qu'on peut imaginer. C'est un heureux mélange de doux & d'aigrelet qui n'est pas moins sain qu'agréable. Les malades qui sont attaqués de fièvres putrides ou inflammatoires , prennent ce fruit mêlé avec l'orange douce , & s'en trouvent fort bien.


19°. Le jambos ; l'*Eugenia mallaccensis* de  Linnæus. Ce fruit est d'un rouge foncé & d'une forme ovale. Les plus gros, qui sont toujours les meilleurs, ont la grandeur d'une petite pomme ; ils sont agréables & rafraîchissans, quoiqu'ils n'aient pas beaucoup de saveur. 1770.

20°. Le *jambu-eyer*, autre jambos ; une espèce de l'*Eugenia* de Linnæus. Il y a deux espèces de ce fruit qui ont une forme semblable, ressemblante à une cloche ; mais ils diffèrent par la couleur ; l'une est rouge & l'autre blanche. Ils sont un peu plus gros qu'une cerise ; ils n'ont ni saveur, ni douceur au goût ; ils ne contiennent qu'un suc aqueux légèrement imprégné d'acide. Cependant on les estime dans ce pays chaud, parce qu'ils sont rafraîchissans.

21°. Le *jambu-eyer mauwar* ; l'*Eugenia jambos* de Linnæus. Celui-ci est plus agréable à l'odeur qu'au goût ; sa saveur ressemble à la conserve de rose, & son odeur au parfum que répandent ces fleurs fraîches.

22°. La pomme de grenade. C'est le même fruit qui est connu en Europe sous ce nom.

23°. Le durion. Ce fruit ressemble à un petit melon ; mais la peau est couverte d'épines coniques & pointues, d'où il a tiré son nom ; car *dure*, dans la langue Malais ; signifie piquant. Quand il est mûr, il se partage longitudinalement en sept ou huit compartimens, dont chacun contient six ou sept noix qui n'ont pas tout-à-fait la grosseur des châtaignes, & qui

 font recouvertes d'une substance qui, par la
1770. couleur & la consistance, ressemble beaucoup à
la crème épaisse; c'est la partie comestible, &
les naturels du pays l'aiment passionnément.
Les Européens qui en mangent pour la première
fois, la trouvent ordinairement désagréable; sa
faveur approche un peu d'un mélange de crème,
de sucre & d'oignons, & l'odeur de l'oignon y est dominante.

24°. Le *Nanca*. Ce fruit, appelé *Jack* dans
quelques parties de l'Inde, a comme le durion
une odeur très-désagréable aux étrangers, & un
peu ressemblante à celle d'une pomme pourrie
mêlée avec de l'ail. La faveur n'en est pas non
plus du goût de tout le monde. On dit qu'il
devient prodigieusement gros dans quelques
pays qui lui sont favorables. Rumphius rap-
porte qu'il est quelquefois si grand, qu'un
homme peut à peine le soulever, & un Malais
nous a assuré qu'à Maduré il faut souvent deux
hommes pour le porter. Cependant ceux de
Batavia n'excèdent jamais la grosseur d'un gros
melon, à qui ils ressemblent beaucoup par la
forme. Ils sont couverts d'épines anguleuses
semblables aux aiguilles de quelques cristaux;
mais qui ne sont pourtant pas assez dures pour
blesser ceux qui les manient.

25°. Le *Champada*. Celui-ci ne diffère guère
du *Nanca*, qu'en ce qu'il n'est pas si gros.

26°. Le *Rambutan*. Ce fruit est peu connu
aux Européens. Il ressemble beaucoup à la châ-

taigne enveloppée de sa gousse, & comme elle, 1770.
il est couvert de petites pointes émoussées &
d'un rouge foncé. Le fruit se trouve sous cette
peau, & il y a un noyau en dedans du fruit.
La partie bonne à manger est en petite quan-
tité; mais son acide est peut-être plus agréable
que celui d'aucun des autres végétaux.

27°. Le *Jambolan*. Sa grosseur & sa figure
approchent beaucoup de celles de la prune de
damas; mais il est un peu plus âpre au goût,
& par conséquent moins agréable.

28°. Le *Boa Bidarra*, ou *Rhamnus jujuba* de
Linnæus. Ce fruit rond & jaune est à-peu-près
de la grosseur d'une groseille. Sa saveur ressem-
ble à celle de la pomme, & il est aussi âpre que
la pomme sauvage.

29°. Le *Nam-nam*; le *Cynometra cauliflora*
de Linnæus. La forme de ce fruit ressemble un
peu à celle de la fève; il a environ trois pouces
de long, & l'extérieur en est très-raboteux. On
le mange rarement cru, mais cuit au beurre il
est très-bon.

30°. 31°. Le *Catappa*, ou *Rerninalia catap-
pa*; & le *Canare*, ou *Canarium commune* de Lin-
næus. Ce sont deux noix qui ont une pulpe un
peu ressemblante à une amande; mais il est si
difficile d'en rompre la coque, qu'on ne les
vend pas au marché. Celles que nous goûtâ-
mes avoient été cueillies par curiosité par M.
Banks sur l'arbre qui les porte.

32°. Le *Madja*, ou *Limonia* de Linnæus.

1770. Ce fruit renferme sous une coque dure & cassante, une chair un peu acide qu'on ne peut pas manger sans sucre, & même avec ce supplément, il ne passe pas généralement pour être agréable.

33°. Le *Suntul* ; le *Trichilia* de Linnæus. C'est le plus mauvais de tous les fruits que je viens de décrire ; il ressemble au *Madja* par la forme & la grosseur, & sous une peau épaisse, il contient une chair comme celle du mangoustan ; le goût en est acide & âpre, & si désagréable, que nous fûmes surpris de le voir exposé en vente chez les fruitiers.

34°. 35°. 36°. Le *Blimbling*, ou *Averrhoa belimbi* ; le *Blimbling besse*, ou *Averrhoa carambola* ; & le *Cherrema*, ou *Averrhoa acida* de Linnæus. Ce sont trois espèces du même genre ; & quoiqu'ils different par la grosseur, ils ont à-peu-près le même goût. Le *Blimbling besse* est le plus doux ; les deux autres sont si acides, qu'on ne peut pas les manger sans les apprêter ; on en fait pourtant une excellente sauce aigrelette.

37°. Le *Salack*, ou *Calamus rotang zalacca* de Linnæus. C'est le fruit d'un arbrisseau garni de piquans ; il est à-peu-près de la grosseur d'une châtaigne, & couvert d'écailles. Audessous des écailles il y a deux ou trois amandes jaunes, dont la faveur ressemble un peu à celle de la fraise.

Outre ces fruits, l'isle de *Java*, & en parti-

culier le pays des environs de *Batavia*, en pro-
 duit plusieurs especes d'autres qui n'étoient
 pas de saison pendant notre séjour; on nous
 dit aussi que les pommes, les fraises & d'autres
 fruits de l'Europe, avoient été plantés sur les
 montagnes, & qu'ils y croissoient en grande
 abondance. Nous avons vu plusieurs fruits
 conservés dans du sucre, que nous n'avons pas
 apperçus dans leur état naturel; l'un est appelé
Kinkit, & un second, *Boa atap*: il y en a beau-
 coup d'autres, & en particulier, le *Kellor*, le
Guilindina, le *Moringa* & le *Socum*, qui ne
 sont mangés que par les naturels du pays. Le
Socum est de la même espece que le fruit à pain
 des isles de la mer du sud, mais si inférieur en
 bonté, que nous ne l'aurions pas rapporté à
 cette classe, si l'apparence extérieure du fruit &
 de l'arbre n'étoit pas la même au premier coup-
 d'œil. Ces fruits, ainsi que quelques autres,
 ne méritent pas une description particulière.

La quantité de fruits qui se consomme à
Batavia est incroyable; ceux qu'on expose pu-
 bliquement en vente sont ordinairement trop
 mûrs. Cependant un étranger peut en acheter
 de bons dans la rue de *Pessang*, au nord, &
 tout près de la grande église. Cette rue n'est
 habitée que par des fruitiers Chinois qui se
 fournissent dans les jardins des particuliers des
 environs de la ville, & qui en tirent tout ce
 qu'il y a de plus frais & de meilleur en fruits;

1779. mais il faut les leur payer au moins quatre fois plus qu'ils ne leur ont coûté.

Une grande quantité de terrains, dont plusieurs sont à une distance considérable de *Batavia*, & où l'on ne cultive que des fruits, approvisionnent la ville de cette denrée. Les gens de la campagne, à qui ces terres appartiennent, se rendent avec les habitans de la ville à deux grands marchés, dont l'un, appelé *Passar sineen*, se tient le lundi; & l'autre, nommé *Passar tanabank*, le samedi. Ces foires se tiennent à des endroits fort éloignés l'un de l'autre, pour la commodité des différens districts, mais aucune des deux n'est distante de *Batavia* de plus de cinq milles. On peut y acheter les meilleurs fruits, & à plus bas prix; le spectacle du marché est très-amusant. La quantité de fruits qu'on y amène est étonnante; il est ordinaire d'y voir arriver cinquante chariots des plus beaux ananas, entassés aussi négligemment que les turneps en Angleterre, & les autres fruits s'y trouvent avec la même profusion. Cependant, les jours de marché sont mal disposés; l'intervalle du samedi au lundi est trop court, & celui du lundi au samedi trop long; la plus grande partie de ce qu'on achète le lundi ne peut pas se garder jusqu'au marché suivant; de sorte que pendant plusieurs jours de la semaine, il n'y a de bons fruits à *Batavia*, que chez les Chinois de *Passar-Pissang*.

Les habitans de cette partie de l'Inde ont

une espèce de luxe qui n'est gueres pratiquée dans les autres pays; ils brûlent continuellement des bois aromatiques & des résines, & s'environnent d'odeurs, en plaçant autour d'eux une grande quantité de fleurs; c'est peut-être un antidote qu'ils emploient contre les exhalaisons infectes de leurs fossés & de leurs canaux. Ils ont beaucoup de fleurs odoriférantes entièrement inconnues en Europe; je vais donner une description des principales.

1°. Le *Champacka*, ou *Michelia champacca*. Cette fleur croît sur un arbre aussi grand qu'un pommier; elle a quinze pétales longues & étroites, ce qui lui donne l'apparence d'être double, quoique réellement elle ne le soit pas. Sa couleur est jaune & beaucoup plus foncée que la jonquille, à laquelle elle ressemble un peu par son parfum.

2°. Le *Cananga*, ou *Uvaria cananga*. C'est une fleur verte qui ne ressemble point du tout à la fleur d'aucun arbre ou plante d'Europe; elle a plus l'apparence d'une touffe de feuilles que d'une fleur; son parfum est agréable, mais il lui est particulier.

3°. Le *Mulatti*, ou *Nyctanthes sambac*. Celle-ci est très-connue sous le nom de jasmin d'Arabie dans les terres chaudes d'Angleterre. Elle croît à *Batavia*, dans la plus grande abondance; & son odeur, ainsi que celle de toutes les autres fleurs de l'Inde, quoique extrêmement

1770. agréable, n'a pas cette force qui distingue quelques-unes de la même espèce en Europe.

4°. 5°. Le *Combang Caracnassi*, & *Combang Tonquin* *Percularia Glabro*; ce sont de petites fleurs de l'espèce des apocins, & qui y ressemblent beaucoup par la forme & le parfum; elles sont fort odoriférantes & très-différentes de toutes les productions de nos jardins Anglois.

6°. Le *Bonja Tanjong*, ou *Mimusops Elengi* de Linnæus. Cette fleur a la forme d'une étoile de sept ou huit rayons, & d'environ un demi-pouce de diamètre; elle est d'une couleur jaunâtre & d'un agréable parfum.

On y trouve encore le *Sindal Malam*, ou *Polianthes Tuberosa*. Cette fleur étant la même que notre tubéreuse, ne doit point être rangée parmi celles qui sont inconnues en Europe; mais j'en parle à cause de son nom Malai qui signifie "intrigante de nuit", qualité qui lui convient assez bien. La chaleur de ce climat est si grande que peu de fleurs exhalent leur parfum pendant le jour; la tubéreuse étant alors absolument sans odeur, & sa couleur étant modeste & sans éclat, elle paroît négliger de s'attirer des admirateurs; mais dès que la nuit vient, elle répand son parfum, attire l'attention, & charme tous ceux qui l'approchent.

On vend des fleurs dans les rues tous les soirs au coucher du soleil; elles sont disposées en guirlandes d'environ deux pieds de long, ou arrangées en bouquets de différentes formes, qui

qui se séparent. Il y a encore dans les jardins particuliers plusieurs autres fleurs odoriférantes, qui n'y croissent pas en assez grande quantité pour être apportées au marché. Les personnes des deux sexes remplissent leurs cheveux & leurs habits de ces fleurs, mêlées avec les feuilles d'une plante appelée *Pandang*, & coupées en petits morceaux. Ils poussent la recherche encore plus loin, ils répandent ce mélange sur leurs lits, de manière que la chambre dans laquelle ils couchent respirent le plus délicat & le plus pur de tous les parfums, & comme ils n'ont d'autre couverture qu'une simple pièce de toile fine, cette odeur n'est point altérée par la transpiration, qui n'est pas si abondante que lorsqu'on passe la nuit entre deux ou trois couvertures & des matelats.

Avant de terminer ma description des productions végétales dans cette partie de l'Inde, je dois parler des épicerics. *Java* ne produisoit originairement que du poivre : on en envoie aujourd'hui en Europe, pour de très-grandes sommes ; la quantité qu'on en consomme dans l'isle est très-petite, les habitans employant presque universellement à sa place du *Capficum*, ou, comme on l'appelle en Europe, du poivre de Cayenne. Les Hollandois s'étant emparés des clous de gérofle & des muscades, ils sont devenus trop chers, pour que les autres habitans de ce pays, qui les aiment passionnément, en fassent beaucoup d'usage.

1770. Les clous de gérofle font à présent confinés à *Amboine* & dans les petites isles situées dans les environs ; on dit qu'originellement ils viennent de *Machian* ou *Bachian*, petite isle fort éloignée de *Java* à l'est, mais qui n'est qu'à quinze milles au nord de la ligne, & que de-là les Hollandois, lors de leurs premiers établissemens, les repandirent dans toutes les isles orientales. Ils stipulerent par différens traités de paix, passés entr'eux & les Rois des isles conquises dont on vient de parler, que ceux-ci n'auroient qu'un certain nombre de gérofliers dans leurs domaines ; & dans les contestations qui survinrent, sous prétexte de punir la désobéissance de ces Princes ; ils diminuèrent la quantité permise des gérofliers, jusqu'à ce qu'enfin ils les eussent entièrement détruits. Les noix muscades ont été extirpées en quelque maniere de toutes les isles ; excepté de *Banda* leur premier sol naturel qui en approvisionne toutes les nations de la terre, & qui en fourniroit également aux peuples d'un autre globe, s'il y en avoit un second où l'industriel Hollandois pût transporter cette marchandise. Il est sûr qu'il y a très-peu de ces arbres sur la côte de la *Nouvelle-Guinée*. Peut-être y a-t-il des gérofliers & des muscadiers sur les autres isles à l'est, mais les Hollandois & les autres Européens paroissent ne pas les regarder comme dignes d'être visitées.

Les animaux domestiques de ce pays parmi les quadrupèdes sont principalement les chevaux, les vaches, les buffles, les moutons, les chevres & les cochons. Les chevaux sont petits; leur taille ne surpasse jamais celle des chevaux qu'on appelle en Angleterre *Galloway*; mais ils sont agiles & pleins de feu, & on dit que les Européens les trouverent à *Java*, lorsqu'ils doublerent pour la première fois le cap de *Bonne-Espérance*. On prétend que les bœufs sont de la même espèce que ceux d'Europe; cependant leur figure est si différente de celle des nôtres, que nous doutons qu'ils soient de la même race. Ils ont, il est vrai, le *palearis* ou le fanon, que les Naturalistes donnent comme le caractère qui distingue l'espèce que nous avons en Europe, mais il est certain qu'on en trouve de sauvages non-seulement à *Java*, mais encore dans plusieurs des isles d'Orient. Celui que nous mangeâmes à *Batavia* avoit une chair plus belle que le bœuf d'Europe, mais il étoit moins succulent & excessivement maigre. Les buffles y sont abondans; les Hollandois n'en mangent jamais la chair; ils ne boivent pas non plus le lait des femelles, parce qu'ils sont persuadés que cette nourriture est mal-saine, & tendante à donner la fièvre; quoique les naturels du pays & les Chinois mangent de l'un & de l'autre sans en être incommodés. Les moutons sont de l'espèce de ceux qui ont de grandes oreilles pendantes &

1770. du poil au lieu de laine ; la chair en est dure & coriace, & c'est à tous égards le plus mauvais mouton que nous ayons jamais mangé. Nous y trouvâmes pourtant quelques moutons du Cap, excellents, mais si chers que nous en achetâmes quatre à quarante-cinq schelings la piece, & le plus gros ne pesoit que quarante cinq livres. Les chevres ne sont pas meilleures que les moutons, mais les cochons, sur-tout ceux de la race Chinoise, sont très-bons & si gras qu'on y achete le maigre séparément. Le boucher, qui est toujours Chinois, en ôte sans la moindre difficulté autant de gras qu'on le veut, & il le revend à ses compatriotes qui le fondent & le mangent en place de beurre avec leur riz ; malgré l'excellence de ce porc, les Hollandois sont si fortement prévenus en faveur de tout ce qui vient de leur pays natal, qu'ils ne mangent que des moutons de race Hollandoise, qui y sont beaucoup plus chers que les Chinois, comme les moutons Chinois coûtent plus en Europe que les Hollandois.

Outre ces animaux qui sont domestiques, ils ont encore des chiens & des chats sauvages, ainsi que des chevaux & d'autres bestiaux dans les montagnes de l'intérieur de l'isle, on ne trouve plus de buffles sauvages dans aucune partie de *Java*, quoiqu'ils soient abondans à *Macassar* & dans plusieurs autres isles d'Orient. Les environs de *Batavia* sont très-bien fournis de deux especes de dains & de cochons sau-

vages très-bons ; les Portugais , qui les tuent ,
les vendent à un prix raisonnable.

1770.

On dit qu'il y a une grande quantité de tigres & quelques rhinoceros dans les montagnes & les lieux déserts de l'isle ; ces mêmes endroits nourrissent aussi des singes , qui ne sont qu'en petit nombre aux environs de *Batavia*.

On est étonné de l'abondance de poisson qui se trouvent à *Batavia* ; il y en a plusieurs d'excellents , & ils sont tous à bon marché , excepté le petit nombre de ceux qui sont rares. Là , comme dans les autres pays , la vanité l'emporte même sur la gourmandise ; les seuls esclaves se nourrissent des poissons à bon marché , quoiqu'ils foyent la plupart de la meilleure espèce , & les riches couvrent leurs tables de ceux qui sont chers , précisément parce qu'ils sont rares , car ils valent souvent beaucoup moins que les premiers. Un aubergiste de bon sens nous parla un jour librement sur ce sujet. „ Je fais aussi-bien que vous , nous
„ dit-il , que je pourrois pour un scheling acheter un plat de poisson meilleur qu'un autre
„ qui m'en coûte dix ; mais si je prenois ce
„ parti , je serois aussi peu estimé que vous le
„ seriez en Europe , si vous serviez sur vos
„ tables des mets qui ne seroient bons que pour
„ les mendiants ou pour les chiens „.

Il y a des tortues à *Batavia* , mais elles ne sont ni aussi tendres , ni aussi grasses que celles des isles d'Amérique , même lorsqu'on mange

~~1770~~ 1770. celles-ci à *Londres* ; telles qu'elles sont , nous les regardions comme un fort bon aliment ; mais les Hollandois singuliers , en ce point comme en beaucoup d'autres choses ; ne les mangent pas. Nous avons vu quelques lézards ou iguans très-grands ; on nous a dit que quelques-uns étoient aussi gros que la cuisse d'un homme ; & M. Banks en tua un qui avoit cinq pieds de long : la chair de cet animal est une excellente nourriture.

La volaille y est très-bonne & en grande abondance. Les poules qui sont très-grosses , les canards & les oies y sont à fort bon marché ; les pigeons sont chers ; & le prix des coqs-d'indé est exorbitant. Nous avons trouvé quelquefois que la chair de ces animaux étoit maigre & sèche , mais cela provenoit uniquement de ce qu'ils avoient été mal nourris , car ceux que nous nourrissions nous-mêmes étoient aussi bons qu'aucun de la même espèce que nous eussions mangé en Europe ; & quelques fois ils nous ont paru meilleurs.

En général , le gibier volant y est rare : nous avons apperçu une fois dans les champs un canard sauvage , mais nous n'en avons jamais vu d'exposés en vente. Nous avons vu souvent des beccassines de deux espèces , dont l'une est exactement la même que celle d'Europe , & il y a une espèce de grive qu'on peut toujours acheter en grande quantité des Portugais , qui , je ne fais pour qu'elle raison , se

font approprié le commerce du gibier. Il est à remarquer que les beccassines se trouvent dans beaucoup plus de pays du monde qu'aucun autre oiseau ; elles sont communes presque dans toute l'Europe, l'Asie, l'Afrique & l'Amérique. 1770.

La nature n'a pas accordé tant de boissons aux habitans de *Java* qu'à d'autres peuples placés dans les régions les moins fertiles du Nord. Il est vrai que les naturels de *Java* & la plupart des autres Indiens qui habitent cette isle sont mahométans, & par conséquent ils n'ont pas beaucoup à regretter de ne point avoir de vin : mais, comme si la prohibition de leur loi ne regardoit que la manière de s'enivrer & non l'ivrognerie elle-même, ils mâchent du bétel jusqu'à perdre entièrement la raison & la santé.

L'arrack qu'on y fait est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'expliquer la manière dont on le fabrique ; le palmier donne en outre un vin de la même espèce que celui dont nous avons déjà parlé dans la description de l'isle de *Savu*. On le tire du même arbre ; on emploie la même méthode pour le faire & on le vend dans trois états. Dans le premier, il est presque tel qu'il sort de l'arbre, & on l'appelle *Tuac manise*. Il a cependant déjà reçu quelque préparation qui nous est entièrement inconnue, au moyen de laquelle il se garde deux jours, & sans laquelle il se corromproit en dou-

ze heures : il est alors d'une douceur agréable & n'enivre pas. Dans les deux autres états, il a subi une fermentation & on y a mis une infusion d'herbes & de racines qui lui font perdre sa douceur & lui donnent un goût très-austère & très-désagréable. L'une de ces liqueurs est nommée *Tuac cras* & l'autre *Tuac cuning* ; je ne puis pas assigner quelle est leur différence, mais elles enivrent fortement toutes deux. Ils expriment aussi de la noix de coco une liqueur appelée *Tuac* ; ils s'en servent principalement pour la mettre dans l'arack, car c'est un ingrédient essentiel de la composition de celui qui est bon.



C H A P I T R E X I I .

Détails sur les habitans de Batavia & du Pays adjacent, sur leurs mœurs, leurs coutumes & leur manière de vivre.

QUOIQUE Batavia soit la capitale des domaines Hollandois dans l'Inde, elle est si loin d'être peuplée de Hollandois, que parmi les habitans Européens de la ville & de ses environs, il n'y en a pas la cinquième partie qui soient natifs de Hollande, ou d'extraction Hollandoise. Les Portugais forment le plus

grand nombre, & outre les Européens, il y a des Indiens de diverses nations, des Chinois & beaucoup d'esclaves negres. On trouve dans les troupes des hommes de presque tous les pays de l'Europe; mais des Anglois, des François, autant d'Allemands que de toutes les autres nations. Les Hollandois, qui permettent aux autres Européens de gagner de l'argent, retiennent tout le pouvoir dans leurs mains, & possèdent par conséquent tous les emplois publics. Aucun homme, de quelque nation qu'il soit, ne peut aller s'y établir qu'en qualité de soldat au service de la Compagnie, & même avant d'être reçu, il doit s'engager à y rester cinq ans. Cependant, dès qu'il a satisfait à cette formalité, il s'adresse au conseil qui lui permet de s'absenter de son corps & de se livrer au genre de commerce que sa fortune & ses talens le mettent en état d'entreprendre & c'est ce qui fait que tous les blancs de *Batavia* sont soldats.

Les femmes de toutes les nations peuvent s'établir à *Batavia* sans être soumises à aucunes gênes; mais on nous a dit que pendant notre séjour il n'y en avoit pas ving de nées en Europe, & que les blanches qui y sont en assez grande quantité, descendent de parens Européens de la troisième ou quatrième génération, les restes de plusieurs familles qui sont venues successivement s'y fixer, & dont la ligne mâle s'est éteinte; car il est sûr que ce climat n'est

n'est pas si funeste aux femmes qu'aux hommes.
1770. Ces femmes imitent en tout les Indiennes ; leur habillement est composé des mêmes étoffes ; elles arrangent leurs cheveux de la même manière , & elles se sont également asservies à l'habitude de mâcher du bétel.

Les marchands conduisent leur commerce avec moins de peine , peut-être que dans aucune autre partie du monde : chaque manufacture est dirigée par un Chinois qui vend le produit de leur travail au négociant résidant à *Batavia*, sans pouvoir le vendre à d'autres personnes. Lorsqu'un vaisseau arrive , & demande , par exemple , cent *leagers* d'arrack , ou quelque quantité que ce soit d'autres marchandises , le marchand n'a rien à faire que d'envoyer des ordres à son Chinois pour les faire mettre à bord. Celui-ci exécute l'ordre , tire un reçu du capitaine du bâtiment pour les marchandises , le porte au négociant qui l'a employé ; celui-ci reçoit l'argent , & après en avoir déduit son profit , paye au Chinois la valeur de ce qu'il a fourni. La cargaison importée cause un peu plus d'embarras au marchand ; il doit l'examiner , la recevoir , la mettre dans ses magasins suivant la pratique des autres pays.

Les naturels de l'isle appellent les Portugais *Oranferane* , ou hommes Nazaréens , pour les distinguer des autres Européens. *Oran* , dans la langue du pays signifie homme ; ils comprennent cependant les Portugais sous la dé-

nomination générale de *caper* ou *casir*, nom injurieux que les Mahometans donnent à tous ceux qui ne professent pas leur religion ; quant aux Portugais ils ont renoncé à la religion de Rome pour devenir Luthériens ; ils n'ont aucune communication avec la patrie de leurs ancêtres , & même ils ne la connoissent pas. Ils parlent , il est vrai , une langue corrompue du Portugais ; mais ils se servent beaucoup plus souvent de la langue malaise. On leur permet seulement de s'occuper aux travaux les plus vils , plusieurs vivent de la chasse , d'autres du métier de blanchisseur de linge ; & quelques-uns sont artisans & ouvriers. Ils ont adopté tous les usages des Indiens dont on les distingue principalement par les traits & la couleur ; ils ont la peau beaucoup plus brune & le nez plus pointu ; si l'on en excepte la manière d'arranger leurs cheveux , leur ajustement est absolument le même.

Les Indiens ; mêlés avec les Hollandois & les Portugais à *Batavia* & dans le pays adjacent ; ne sont pas Javans comme on pourroit l'imaginer , mais natifs de différentes isles d'où la Compagnie importe des esclaves , & ils ont été affranchis eux-mêmes , ou ils descendent d'Indiens anciennement affranchis , & ils sont tous compris sous le nom général d'*O-ranslam* ou *Isalam* , qui signifie sectateurs de la vraie foi. Cependant on distingue aisément les natifs de chaque pays particulier , & on

1770. peut les reconnoître, comme des esclaves à leur marque, par les vices & les vertus de leurs différentes nations. La plupart de ceux-ci sont employés à la culture des jardins & à vendre des fruits & des fleurs. Ce sont ces Indiens qui cultivent le bétel & l'aréque, qu'on appelle ici *Siri* & *Pinang*; les deux sexes de tous les rangs en mâchent une quantité surprenante. Ils mêlent aussi de la chaux avec ces racines, ainsi qu'on le fait à *Savu*; mais la chaux leur gâte moins les dents, parce qu'ils l'éteignent avant de s'en servir, & ils y ajoutent en outre une substance appelée *Gambir*, qu'on tire du continent de l'Inde; les femmes, au-dessus du commun, y mettent encore du cardamome & plusieurs autres aromates, pour donner à leur haleine une odeur agréable. D'autres Indiens s'adonnent à la pêche & conduisent par eau des marchandises d'un endroit à l'autre. Quelques-uns d'entr'eux sont riches & vivent avec la magnificence de leur pays, qui consiste, principalement, à avoir un grand nombre d'esclaves.

Ces *Isalams* sont d'une tempérance remarquable à l'égard de la nourriture: elle consiste sur-tout en riz bouilli, avec très-peu de bœuf, du poisson ou de la volaille, quelquefois du poisson sec, & des chevrettes seches qu'on y apporte de la Chine; chaque plat est fortement assaisonné de poivre de Cayenne; ils ont aussi plusieurs especes de pâtisseries faites de

farine de riz & d'autres substances que je ne connois pas , & ils mangent beaucoup de fruits & en particulier de ceux que produit le plane.

Malgré leur tempérance générale , leurs festins sont somptueux & magnifiques à leur manière. Comme ils sont Mahométans , le vin & les liqueurs fortes ne font pas partie de leur régal en public , & ils n'en boivent pas souvent en particulier ; ils se contentent de leur bétel & de leur opium.

Le mariage est la principale cérémonie d'appareil parmi eux ; les familles empruntent , à cette occasion , autant d'ornemens d'or & d'argent qu'elles peuvent en trouver pour en parer les époux ; de sorte que leurs habillemens de noce sont très-brillans & très-magnifiques. Les fêtes que donnent les riches durent quelquefois quinze jours & quelquefois plus long-tems ; pendant cet intervalle les femmes empêchent le mari d'avoir commerce avec son épouse , quoi qu'il soit marié dès le premier jour.

La langue que parlent presque tous ces peuples , de quelques pays qu'ils tirent leur origine , est le Malais , au moins c'est le nom qu'on lui donne , & c'est probablement un dialecte très-corrompu de celui qui est en usage à *Malacca*. Chaque petite isle cependant a son langage particulier , & *Java* en a deux ou trois ; mais cette espèce de langue franque est la seule qu'on y parle aujourd'hui , & on m'a dit qu'elle étoit usitée dans une grande partie des

Indes Orientales. Thomas Bowrey a publié à 1770. Londres, en 1701, un dictionnaire Malais & Anglois.

Les femmes portent tous les cheveux qui croissent sur leurs têtes, & afin d'en augmenter la quantité, elles se servent d'huiles & d'autres ingrédients. Elles en ont beaucoup; ils sont généralement noirs; elles en forment une espèce de tresse circulaire sur le sommet de la tête où elles l'attachent avec une aiguille d'une manière on ne peut pas plus élégante. La tresse de cheveux est surmontée d'une autre tresse de fleurs, dans laquelle le jasmin d'Arabie est agréablement entremêlé avec les étoiles d'or du *Bonger Tanjong*.

Les deux sexes se baignent constamment dans la rivière, au moins une fois par jour. Cet usage, dans ce pays chaud, est également nécessaire à la propreté & à la santé. Ils donnent aussi beaucoup d'attention à leurs dents, quoique leur couleur s'altère fortement par le bétel qu'ils mâchent. Par une opération très-incommode & très-pénible, ils en usent les extrémités, tant de celles de la mâchoire supérieure que de l'inférieure, avec une espèce de pierre à aiguïser, jusqu'à ce qu'elles soient parfaitement égales & polies, de sorte qu'ils leur font perdre au moins une demi-ligne de longueur. Ils font ensuite au milieu des dents de la mâchoire supérieure, un sillon profond parallèle aux gencives; la profondeur de ce sillon est au

moins égale à la quatrième partie de l'épaisseur de la dent, de sorte qu'il peut aller fort au-delà de ce qu'on appelle l'émail, qu'on ne peut pas endommager suivant les dentistes d'Europe, sans perdre la dent. Cependant nous n'en avons jamais vu une de gâtée parmi ces peuples qui font dans l'usage universel d'en sillonner ainsi l'émail. La noirceur qui y reste après l'opération, s'enlève en la lavant, & la dent paroît alors aussi blanche que l'ivoire, ce qui n'est pourtant pas estimé comme un avantage par les belles & les petits-maîtres de ces nations.

Depuis un tems immémorial, la pratique appelée *mock*, ou *courir un muck*, est établie chez ces peuples. On dit qu'un Indien *court un muck*, dans le sens originaire du mot, lorsqu'après s'être enivré d'opium il se précipite dans les rues une arme à la main, tuant toutes les personnes qu'il rencontre, jusqu'à ce qu'il soit tué lui-même ou arrêté. Nous en avons vu plusieurs exemples pendant notre séjour à *Batavia*, & un des officiers chargés de saisir ces furieux, nous dit qu'il se passoit rarement une semaine sans que lui ou ses confrères fussent appelés pour en arrêter quelqu'un. Dans un des cas dont nous avons été témoins, l'homme avoit eu plusieurs fois à se plaindre de la perfidie des femmes, & étoit devenu fol de jalousie avant de s'enivrer d'opium; on nous a dit que l'Indien qui *court*

~~un~~ *in muck*, est toujours réduit au désespoir par quelque outrage, & qu'il se venge d'abord sur ceux qui lui ont fait des injures; on nous a appris aussi que, quoique ces misérables courent les rues une arme à la main, écumans de rage, cependant ils ne tuent jamais que ceux qui tâchent de les arrêter, ou ceux qu'ils soupçonnent de ce dessein; & que ceux qui les laissent passer sont en sûreté. Ce sont ordinairement des esclaves qui, par conséquent, sont très-exposés aux injustices, & qui en obtiennent plus difficilement une réparation légale; les hommes libres cependant se livrent quelquefois à cette extravagance, & un de ceux que nous vîmes étoit libre & assez riche. Il étoit jaloux de son propre frère, qu'il massacra d'abord, ainsi que deux autres hommes qui voulurent lui faire résistance; il ne sortit pourtant pas de sa maison: il tâcha de s'y défendre, quoique l'opium l'eût tellement privé de ses sens, que de trois fusils qu'il mit en joue contre les officiers de la police, aucun n'étoit ni chargé, ni amorcé. Si l'officier prend en vie un de ces *amocks* ou *mohawks*, comme on les appelle par corruption, sa récompense est très-considérable; mais s'il le tue, il ne reçoit rien au-delà de sa paie ordinaire. Cependant, tel est le désespoir de ces furieux qu'ils tuent trois ou quatre des personnes chargées de les arrêter, quoique ceux-ci aient des espèces de grandes tenailles pour les saisir sans se mettre à la portée

portée de leurs armes. Ceux qu'on prend en vie sont ordinairement blessés, mais ils n'en sont pas moins rompus vifs; & si le médecin qui est chargé d'examiner leurs blessures, pense qu'elles peuvent être mortelles, la peine est infligée sur-le-champ, & la place de l'exécution est communément le lieu où ils ont commis leur premier assassinat.

On trouve chez ces peuples plusieurs pratiques & opinions absurdes qu'ils ont reçues des payens leurs ancêtres: ils croient que le diable, qu'ils appellent Satan, est la cause de toutes les maladies & de toutes les adversités; & pour cette raison, lorsqu'ils sont infirmes ou dans l'infortune, ils lui consacrent, comme une offrande propitiatoire, des alimens, de l'argent, & beaucoup d'autres choses. Si quelqu'un parmi eux ne peut pas prendre du repos, & fait des rêves deux ou trois nuits consécutives, il conclut que satan emploie cette voie pour lui intimiser ses commandemens, & que s'il néglige de les accomplir, quoiqu'ils ne soient pas révélés assez clairement pour en comprendre le sens, il tombera certainement malade ou mourra. Il fait, pour interpréter ses songes, de grands efforts d'imagination, & si en les prenant à la lettre ou allégoriquement, directement ou en sens contraire, il ne peut venir à bout d'en tirer une explication qui le satisfasse, il a recours au *Cawin*, ou prêtre qui

1770. l'aide de ses commentaires & de ses éclaircissements, & qui lui explique distinctement les mystérieuses inspirations de la nuit. L'interprétation générale est que le diable a besoin de vivres ou d'argent, qu'on ne manque jamais de lui donner : ils placent ces présens sur une petite planche de feuilles de coco, & ils les suspendent sur les branches d'un arbre près de la rivière ; de sorte que ces peuples ne paroissent pas penser que le diable dans ses courses sur la terre, " se promene, comme dit l'Écriture, dans les lieux déserts & arides ". M. Banks leur demanda une fois s'ils pensoient que le diable dépensât l'argent ou mangeât les alimens ; on lui répondit que quant à l'argent, il est regardé plutôt comme une expiation que paie le pécheur, que comme un don dont satan doit jouir ; & que s'il est offert par l'homme qui fait des songes, il n'importe pas en quelles mains il arrive, qu'il est ordinairement pris par quelque étranger qui passe dans ce lieu. Ils ajoutent que pour les alimens, quoique le diable n'en mange pas les parties grossières, cependant, en les approchant de sa bouche, il en suce toute la saveur sans changer leur forme ; de sorte qu'ensuite ils sont aussi insipides que de l'eau.

Ils ont une autre opinion superstitieuse, dont il est encore plus difficile de rendre compte. Ils croient que les femmes en accouchant, mettent souvent au monde en même-tems un jeune cro-

codile, jumeau de l'enfant ; ils imaginent que la sage-femme reçoit cet animal avec beaucoup de soin, & le porte sur-le-champ à la rivière où elle les met dans l'eau. La famille dans laquelle on suppose qu'est arrivée cette naissance, porte constamment des alimens à la rivière pour ces parens amphibies, & le jumeau sur-tout y va à certain tems, dans tout le cours de sa vie, accomplir ce devoir fraternel ; ils sont unanimement persuadés, que s'il y manquoit, il seroit puni de maladie ou de mort. Il n'est pas aisé de deviner ce qui a pu introduire pour la première fois une idée si extravagante & si absurde, d'autant plus qu'elle ne paroît avoir aucune liaison avec leur croyance, & il est encore plus difficile d'expliquer comment on peut soutenir qu'un fait qui n'est jamais arrivé, arrive tous les jours, sur-tout lorsqu'il est affirmé par des hommes qui ne peuvent pas être trompés par les apparences, & qui n'ont aucun intérêt à la fraude. Il n'est cependant rien de plus certain que la ferme croyance de cette folie parmi ce peuple, & tous les Indiens que nous avons interrogés sur ce fait nous l'ont unanimement attesté. Elle semble avoir pris naissance dans les isles de *Celebes* & de *Bouton*, où plusieurs des habitans nourrissent des crocodiles dans leurs familles ; mais, quoiqu'il en soit de cette conjecture, cette opinion s'est répandue sur toutes les isles orientales jusqu'à *Timor* & *Ceram*, &

à Bouëst, jusqu'à Java & Sumatra, où cependant, je ne crois pas qu'on ait jamais entretenu de jeunes crocodiles.

Ces crocodiles jumeaux sont appelés *Sudaras*, & je vais rapporter une des fables sans nombre, qu'on nous a racontées pour certifier, nous disoit-on, d'une manière incontestable leur existence par un témoignage oculaire.

Une jeune femme esclave, née & élevée parmi les Anglois de *Benouli*, & qui savoit un peu notre langue, dit à M. Banks que son père en mourant, lui apprit qu'il avoit un crocodile pour son *sudara*, & qu'il l'avoit chargée solennellement de lui donner à manger quand il seroit mort, en lui indiquant dans quelle partie de la rivière elle le trouveroit, & par quel nom elle devoit l'appeler : que suivant les instructions & le commandement de son père, elle étoit allée sur les bords de la rivière, & qu'elle l'avoit appelé *Radja pouti*, " Roi blanc ", sur quoi un crocodile étoit sorti de l'eau & avoit mangé de sa main les provisions qu'elle lui avoit apportées. Quand on la pria de faire la description de cet oncle paternel qui faisoit si demeure dans l'eau sous une forme si étrange, elle dit qu'il n'étoit pas comme les autres crocodiles, mais beaucoup plus beau; que son corps étoit tacheté & son nez rouge; qu'il avoit des bracelets d'or à ses pattes, & des pendants de même métal à ses oreilles. M. Banks écouta patiemment jusqu'à la fin ce conte d'une fausseté

ridicule, & il renvoya ensuite la fille, sans lui faire remarquer qu'un crocodile avec des oreilles étoit un monstre aussi extraordinaire qu'un chien avec des griffes. Quelque tems après, un domestique que M. Banks avoit loué à *Batavia*, & qui étoit fils d'un Hollandois & d'une femme *Javane*; jugea à propos d'avertir son maître qu'il avoit vu avec plusieurs autres Hollandois & Malais, un crocodile de la même espèce; qu'il étoit très-jeune; qu'il n'avoit que deux pieds de long, & des bracelets d'or à ses pattes. Je ne puis pas croire cette histoire, lui répondit M. Banks; car on m'a assuré l'autre jour qu'un crocodile avoit des pendans d'oreille, & vous sçavez que cela est faux, puisque ces animaux n'ont point d'oreilles. "Ah, monsieur," lui répliqua le valet, ces *sudara orân* ne sont pas comme les autres crocodiles; ils ont cinq doigts à chaque pied, une grande langue qui remplit leur bouche, & des oreilles aussi, quoiqu'à la vérité elles soient très-petites."

On ne peut pas savoir jusqu'où ces personnes croyoient à la vérité de ce qu'elles racontotent; car la crédulité de l'ignorance & de la sottise n'a point de bornes. Cependant, il y a dans la relation de la fille, des faits sur lesquels il lui étoit impossible de se tromper, & par conséquent elle étoit coupable d'une fausseté manifeste & volontaire. Son pere a pu la charger de

1779. nourrir un crocodile qu'il imaginoit être son *sudara* ; mais dire qu'il est sorti de la rivière lorsqu'elle l'a appelé par le nom de *Roi blanc*, & qu'il a pris les alimens qu'elle lui avoit apportés, c'est une fable de sa propre invention, puisqu'il lui a été impossible de croire que ce fait fût vrai. Cependant, son histoire prétendue, ainsi que celle du domestique, sont une forte preuve qu'ils étoient fermement persuadés de l'existence des crocodiles *sudaras*, & on expliquera aisément la fiction de la fille, si l'on considère que le desir vif que chacun éprouve naturellement de persuader aux autres ce qu'il croit lui-même, est une tentation puissante de le soutenir par les preuves les plus absurdes. On fait qu'il est arrivé souvent que plusieurs personnages, respectables d'ailleurs, se sont rendu coupables de cette espèce de faux témoignage, afin d'opérer sur les autres la persuasion d'une opinion qu'ils croyoient être vraie.

Les Bougis, les Macassars & les Boetons sont si fermement persuadés qu'ils ont des parens crocodiles dans les rivières de leur pays, qu'ils font en leur souvenir une cérémonie périodique. Ils vont par troupes sur un bateau, fourni d'une grande quantité de provisions & de toute sorte de musique ; ils chantent & pleurent alternativement ; chacun invoque ses parens jusqu'à ce qu'un crocodile paroisse, & dès-lors la musique s'arrête, & ils jettent dans l'eau les provisions, le bétel & le tabac. Par ces honneurs

qu'ils rendent à l'espèce, ils espèrent être agréables aux individus qui sont leurs parens, & que ceux-ci accepteront ces offrandes générales qu'ils ne peuvent pas leur adresser en particulier. 1770.

Parmi les habitans de *Batavia*, après les Indiens, il faut ranger les Chinois qui sont en très-grand nombre dans cette place, mais qui possèdent très-peu de bien; plusieurs d'entr'eux vivent en dedans des murailles & tiennent boutique. Nous avons déjà parlé des vendeurs de fruits de *Passar-Pissang*: d'autres étalent une grande quantité de marchandises Européennes & Chinoises; la plus grande partie cependant vit en dehors des murailles dans un quartier qui leur est particulier, & qui est appelé le camp Chinois. Plusieurs d'entr'eux sont charpentiers, menuisiers, forgerons, tailleurs, cordonniers, teinturiers & brodeurs; ils y soutiennent la réputation d'hommes industrieux qu'on leur attribue universellement; quelques-uns sont répandus dans la campagne des environs, où ils entretiennent des jardins, cultivent du riz & du sucre, ou nourrissent des vaches & des buffles, dont ils portent journellement le lait à la ville.

Il n'est rien de vil ou de mal-honnête, que l'appas du gain ne fasse entreprendre aux Chinois, pourvu qu'ils ne courent pas un trop grand danger d'être surpris: quoiqu'ils travail-

1770. ~~Il~~ lent avec beaucoup d'application, & qu'ils supportent patiemment toute espèce de fatigue, cependant, ils n'ont pas plutôt quitté leur ouvrage qu'ils se mettent à jouer aux cartes, aux dez, ou à quelques autres jeux qu'ils ont inventés, & qui sont entièrement inconnus en Europe. Ils s'y adonnent avec tant d'ardeur, qu'ils prennent à peine le tems de manger & de dormir; de sorte qu'il est aussi rare de voir un Chinois oisif que de rencontrer un Hollandois ou un Indien occupés.

Ils sont très-polis, ou plutôt serviles dans leurs manieres; & de quelque rang qu'ils soient, leur habillement est toujours d'une propreté remarquable. Je n'entreprendrai pas de décrire ici leur figure & leurs vêtemens; car la belle espèce de papier Chinois, qui est aujourd'hui commune en Angleterre, en donne une représentation parfaite, quoique peut-être avec quelques légères exagérations qui approchent de la caricature.

Ils ne sont pas difficiles sur le manger; leurs repas sont peu somptueux, quoique le petit nombre de riches se nourrissent de mets délicats. Le riz, avec très-peu de viande ou de poisson, sert de nourriture aux pauvres, & ils ont en cela de grands avantages sur les Indiens Mahométans, à qui la religion défend de manger plusieurs choses qu'ils pourroient aisément se procurer. Comme on ne leur a point imposé de défenses pareilles, outre le porc, ils man-

gent des chiens, des chats, des grenouilles, des lézards, des serpens de plusieurs sortes, & un grand nombre de poissons qui ne font pas partie des alimens des autres habitans de ce pays : ils y font entrer aussi plusieurs végétaux, auxquels un Européen ne toucheroit jamais, à moins qu'il ne fût sur le point de périr de faim.

Les Chinois ont une superstition singulière sur l'enterrement de leurs morts ; car jamais, dans aucun cas, ils n'ouvrent la terre une seconde fois, à l'endroit où un cadavre a été enterré. Leurs cimetières, dans les environs de *Batavia*, couvrent plusieurs centaines d'acres de terrain ; & les Hollandois, fâchés de voir tant de terres en friche, n'en vendent pour cela qu'au prix le plus exorbitant. Cependant les Chinois trouvent moyen de se procurer la somme qu'on demande, & ils nous donnent un autre exemple de la folie & de la foiblesse de la nature humaine, qui transporte aux morts les égards qu'elle a pour les vivans, & qui fait de ce point un objet de sollicitude & de dépenses qui ne peuvent procurer aucun avantage à ceux qui ont quitté la vie. Entraînés par ce préjugé universel, ils emploient une méthode peu commune pour conserver le cadavre entier, & empêcher que ses cendres ne se mêlent avec la terre qui les environne. Ils le renferment dans une bierre de bois large & épaisse, qui n'est pas faite de planches jointes ensemble, mais d'un tronc d'arbre solide, creusé comme un canot.

Après en avoir recouvert le dessus, ils la pla-
cent dans la fosse & l'enduient d'une couche
de leur mortier appelé *Chinam*, d'environ huit
ou dix pouces d'épaisseur, laquelle en peu de
tems, devient aussi dure que la pierre. Les pa-
rens du défunt assistent aux funérailles avec un
nombre considérable de femmes louées pour
pleurer : on peut bien penser que cet appareil
de deuil, acheté à prix d'argent, ne flatte pas
plus les vivans qu'il n'est utile aux morts ; ce-
pendant on paie des pleureurs chez des peuples
beaucoup plus raisonnables & plus éclairés que
les Chinois. La loi ordonne à *Batavia* que cha-
cun soit enterré suivant son état, & on n'en
dispense dans aucun cas ; de sorte que, si le
défunt n'a pas laissé de biens pour payer ses
dettes, un officier fait un inventaire de ce qui
lui restoit en mourant ; il en préleve une partie
pour faire les funérailles, suivant l'usage pres-
crit, & les créanciers ne se partagent que le
surplus. C'est ainsi que dans plusieurs cas les
vivans sont sacrifiés aux morts, & que l'argent
qui devoit acquitter une dette ou nourrir des
orphelins, est dépensé dans des cérémonies
inutiles, ou enfoui dans le sein de la terre.

Les esclaves forment une autre classe nom-
breuse parmi les habitans de ce pays ; les Hol-
landois, les Portugais & les Indiens d'un cer-
tain rang, sont toujours suivis par des escla-
ves : on les tire de *Siamatra*, de *Malacca* & de
presque toutes les isles à l'est. Les natifs de

Java, dont un très-petit nombre, comme je l'ai déjà remarqué, vivent dans les environs de *Batavia*, ne peuvent pas être réduits en servitude; les loix statuent sur cette matiere des peines très-sévères qui, à ce que je pense, sont très-rarement violées. Le prix de ces esclaves est de dix à vingt livres sterlings, mais les femmes en coûtent quelquefois cent si elles ont de la beauté; ces malheureux sont très-paresseux, & comme ils font peu d'ouvrage, ils se contentent de peu de nourriture; ils vivent uniquement de riz bouilli & d'une petite quantité du poisson le moins cher. Etant originaires de différens pays, ils diffèrent extrêmement les uns des autres par la figure & le caractère. Les negres d'Afrique, appelés *Papua*, sont les plus mauvais, & par conséquent ceux qu'on achete à meilleur marché; ils sont tous voleurs & incorrigibles. Il faut ranger ensuite les *Bongis* & les *Macassars* de l'isle de *Célebes*; ceux-ci sont fainéans au dernier point, &, quoiqu'ils ne soient pas si adonnés au vol que les negres, ils ont un esprit vindicatif & cruel qui les rend extraordinairement dangereux; d'autant plus que pour satisfaire leur ressentiment, ils n'hésitent pas à sacrifier leur vie. Les meilleurs esclaves & les plus chers viennent de l'isle de *Bali*; les plus belles femmes sont originaires de *Nias*, petite isle sur la côte de *Sunatra*; mais leur constitution foible & délicate succombe bientôt à l'air mal-sain de *Batavia*. Il y en a en

1770. outre des Malais & des esclaves de plusieurs autres dénominations, dont je ne me rappelle pas les différens caractères.

Les maîtres ont plein pouvoir d'infliger à leurs esclaves tous les châtimens qui ne les privent pas de la vie. Mais s'ils meurent par une suite de coups, quand même elle seroit arrivée contre le dessein du propriétaire, il est jugé très-sévèrement & condamné ordinairement à une peine capitale. C'est pour cela que le maître punit rarement lui-même son esclave; dans ce cas, il s'adresse à un officier appelé *Marineu*, & il y en a un d'établi dans chaque district. Le *Marineu* est chargé d'appaiser les querelles & de mettre les délinquans en prison; mais sur-tout d'arrêter les esclaves fugitifs & de les punir des crimes, dont le maître les accuse après en avoir donné des preuves convaincables. Le *Marineu* en personne n'inflige pourtant pas le châtiment; il y emploie des esclaves qui font les fonctions de bourreaux. Les hommes sont châtiés en public devant la porte de leur maître, & les femmes dans l'intérieur de la maison. On les punit à coups de fouet, dont le nombre est proportionné à l'offense qu'ils ont commise; on se sert pour cela de verges de rattans découpés en baguettes minces qui font jaillir le sang à chaque coup. Une punition ordinaire coûte une rixdale au maître, & un châtiment plus sévère lui coûte un ducaton, c'est-à-dire, environ six schelings & huit peuces.

Le maître est obligé aussi de donner à l'esclave trois *Dubbélcheys*, environ sept pences & demie par semaine, pour l'encourager au travail, & prévenir les tentations trop fortes qu'il pourroit avoir de voler.

1770.

Je dirai peu de chose du gouvernement de *Batavia*. Nous avons observé une grande subordination parmi les habitans. Tout homme qui est en état de tenir une maison, a son rang plus ou moins distingué qu'il acquiert par la longueur de ses services dans les affaires de la Compagnie. La qualité de ces différentes personnes est distingué par les ornemens des voitures & l'habillement des cochers : quelques-unes sont obligées de se servir de voitures unies ; on permet à d'autres de les faire peindre de certaine manière & jusqu'à un certain point, & à d'autres de les dorer. Les habits des cochers sont aussi les uns unis, les autres plus ou moins garnis de galons.

Le gouverneur de *Batavia* a le titre de gouverneur général des Indes ; les gouverneurs Hollandois de tous les autres établissemens lui sont subordonnés, & ils sont obligés d'aller à *Batavia* pour qu'il arrête leurs comptes. S'ils paroissent coupables ou négligens, il les punit par le délai ; il les retient, suivant son plaisir, quelquefois un ou deux ans, & quelquefois trois ; car ils ne peuvent pas quitter la ville jusqu'à ce qu'il les renvoie. Après le gouverneur, les personnages les plus distingués sont

1770.

les membres du conseil, appelés *Edele heeren* ; & que les Anglois nomment par corruption *Idoleers*. Ces *Idoleers* exigent tant de respects, que quiconque les rencontre dans sa voiture, est obligé de se lever, de faire une révérence, de faire détourner son carrosse sur un des côtés du chemin, & de s'y arrêter jusqu'à ce qu'ils soient passés : on exige les mêmes égards envers leurs femmes & leurs enfans, & les habitans le leur rendent communément. Quelques-uns de nos capitaines de vaisseaux ont jugé que cet hommage servile étoit au-dessous de la dignité que leur conféroit le service de Sa Majesté Britannique, & ils ont refusé de s'y prêter ; cependant, lorsqu'ils étoient dans une voiture de louage, ils ne pouvoient empêcher le cocher d'honorer le magistrat Hollandois à la maniere du pays, qu'en le menaçant de le tuer sur-le-champ.

La justice est administrée par un corps de magistrats divisés en plusieurs classes. Je ne connois point la maniere dont ils décident les procès qui s'élevent dans les affaires de propriété ; mais leurs jugemens, dans les affaires criminelles, semblent être si sévères par rapport aux naturels du pays, & si doux relativement aux autres habitans, qu'ils en sont révoltans. Quel que puisse être le crime d'un chrétien, on lui fournit toujours moyen de s'échapper avant de l'appeller en justice ; s'il y comparoit, & qu'il soit convaincu d'un délit capital,

il est rarement puni de mort ; tandis que les pauvres Indiens , au contraire , sont pendus , rompus vifs , & même empalés sans miséricorde. 1770.

Les Malais & les Chinois ont des juges particuliers sous le nom de capitaines & de lieutenans ; ils décident dans les matieres civiles , & on appelle de leur sentence au tribunal Hollandois.

Ces deux peuples payent des impôts très-considérables à la Compagnie , & celui qu'on exige d'eux pour avoir permission de porter leurs cheveux longs , n'est pas le moindre ; ils les acquittent tous les mois. Les Hollandois , afin de s'épargner l'embarras & la peine de les percevoir , arborent un pavillon au sommet d'une maison située au milieu de la ville , & les Chinois ont éprouvé qu'il est de leur intérêt d'y porter leur argent sans délai.

La monnoie courante à *Batavia* consiste en *ducats* de cent trente-deux *stivers* ; en *ducats* de quatre-vingt ; en *rixdales de l'Empire* de soixante ; en *roupies de Batavia* de trente ; en *schelings* de six ; doubles *cheys* de deux *stivers* & demi , & en *doits* d'un quart de *stiver*. Les piastras Espagnoles , pendant notre séjour , étoient à cinq *schelings* six pences , & l'on nous a dit qu'ils n'étoient jamais plus bas que cinq *schelings* & quatre pences , même dans les bureaux de la Compagnie. Nous n'avons pas pu faire passer les guinées d'Angleterre pour plus de

1770 dix-neuf schelings. prix moyen; car, quoique les Chinois en donnaissent vingt pour quelques-unes des plus neuves, ils n'en vouloient pas donner plus de dix-sept pour celles qui étoient fort usées.

Il sera peut-être utile aux étrangers de dire ici qu'il y a deux especes de monnoies de même dénomination; l'une fabriquée au moulin & l'autre qui ne l'est pas; & que la première est celle qui a la plus grande valeur. Un ducaton, frappé au moulin, vaut quatre-vingt stivers, tandis que les autres n'en valent pas plus de soixante & douze. Tous les comptes se tiennent à *Batavia* en rixdales & en stivers qui sont des monnoies idéales comme notre livre sterling. La rixdale vaut quarante-huit stivers, c'est-à-dire, environ quatre schelings & six pences courans d'Angleterre.



1770.

CHAPITRE XIII.

*Passage de Batavia au Cap de Bonne-Espérance.
Description de l'Isle du Prince & de ses habi-
tans. Comparaison de la langue de ces Insulai-
res avec celle des Malais & des Javans.*

LE 27 décembre, à six heures du matin, nous levâmes l'ancre & nous portâmes au large. Après avoir souffert beaucoup de délai par les vents contraires, nous doublâmes *Pulo Pare* le 29, & nous mîmes le cap sur la terre. Nous atteignîmes bientôt une petite isle située au milieu de la route entre *Batavia* & *Bantam*, & qu'on appelle isle de *Maneater*. Le lendemain nous dépassâmes la première isle *Wapping*, & ensuite *Pulo Babi*. Le 31 nous gouvernâmes sur la côte de *Sumatra*, & le matin du premier janvier 1771, nous courûmes sur celle de *Java*. 1771.

Nous continuâmes notre route autant que le vent le permettoit jusqu'à trois heures de l'après-midi du 5, que nous mîmes à l'ancre, par 18 brasses, sous le côté oriental de l'isle du *Prince*, afin de faire de l'eau & du bois, & de nous procurer des rafraîchissemens pour les malades, dont plusieurs étoient alors beaucoup plus mal qu'à notre départ de *Batavia*. Dès

1771. que le vaisseau fut en sûreté , j'allai à terre avec MM. Banks & Solander & nous rencontrâmes sur la greve quelques Indiens qui nous conduisirent à l'instant vers un homme qu'ils disoient être leur Roi. Après quelques complimens de part & d'autre , nous parlâmes d'affaires , mais nous ne pûmes pas convenir du prix d'une tortue. Nous ne nous décourageâmes cependant point , persuadés que le lendemain Sa Majesté nous la céderoit pour ce que nous voudrions lui en donner. Les Indiens se dispersèrent dès que nous nous fûmes quittés , & nous marchâmes le long de la côte en cherchant une aiguade. Nous trouvâmes un ruisseau d'eau douce situé très-convenablement , & nous avions lieu d'espérer qu'en la puisant avec un peu de soin elle seroit très-bonne. Quelques insulaires qui étoient demeurés sur le rivage avec une pirogue , nous vendirent trois tortues , mais ils nous firent promettre que nous ne le dirions pas au Roi.

Le lendemain au matin , 6 tandis que quelques-uns de nos gens étoient occupés à remplir les futailles , nous fîmes de nouvelles tentatives pour acheter des tortues. Les Indiens diminuèrent d'abord par degrés le prix qu'ils nous en avoient demandé ; mais vers le midi , ils consentirent à nous en livrer pour ce que nous leur offrions , de sorte qu'avant la nuit , nous en eûmes en abondance. On servit les trois que nous avions achetées la veille à l'équipage qui , depuis notre arrivée à *Savu* jusqu'à ce jour,

c'est-à-dire, pendant près de quatre mois, n'avoit pas mangé une seule fois des provisions salées. Le soir M. Banks alla présenter ses respects au Roi dans son palais, au milieu d'un champ de riz; & quoique Sa Majesté fût fort occupée à apprêter son souper, elle reçut l'étranger très-gracieusement. 1771.

Le lendemain, 7. les naturels du pays vinrent au lieu du marché avec des volailles, des poissons, des petits chevreuils & quelques végétaux, mais point de tortues, car ils nous dirent que nous les avions toutes achetées la veille. Le 8, cependant, il en arriva un plus grand nombre, & tous les jours suivans, pendant notre séjour, ils en apportèrent quelques-unes, quoique toutes prises ensemble elles ne formaient pas une quantité égale à celle que nous avions achetée le lendemain de notre arrivée.

Le 11, M. Banks ayant appris du domestique qu'il avoit loué à *Batavia*, que les Indiens de cette isle avoient une ville sur la côte à quelque distance à l'ouest, il résolut de la voir. Dans ce dessein il partit le matin accompagné de mon second lieutenant, & comme il avoit quelque raison de penser que sa visite ne seroit pas agréable aux habitans, il dit aux Insulaires qu'il rencontra en avançant le long de la côte, qu'il alloit chercher des plantes, ce qui étoit vrai. Après deux heures de marche, ils arrivèrent à un endroit où il y avoit quatre ou cinq maisons. Ils trouverent un vieillard à qui

1771. ils se hafarderent de faire quelques questions sur la ville. Il leur dit qu'elle étoit fort éloignée, ce qui ne découragea pas nos voyageurs dans leur entreprise ; l'Indien voyant qu'ils continuoient leur route, les joignit & se mit en marche avec eux. Il entreprit plusieurs fois, mais inutilement, de les détourner d'aller plus avant, & enfin ils arriverent à la vue des maisons. Le vieillard parut alors les conduire de meilleure grace, & il les mena à la ville ; elle se nomme *Samadang* ; elle est composée d'environ quatre cents maisons, & coupée par une riviere d'une eau saumâtre, en deux parties ; dont l'une est appelée la vieille ville, & l'autre la nouvelle. En entrant dans la vieille ville ; ils rencontrèrent plusieurs Indiens qu'ils avoient vus au lieu du marché, & un d'eux s'offrit à les passer à la nouvelle ville pour deux pences par tête. Quand le marché fut conclu, il alla chercher deux très-petites pirogues dans lesquelles M. Banks & M. Monkhouse s'embarquerent. Les deux pirogues étoient placées à côté l'une de l'autre, & jointes ensemble, précaution qui étoit absolument nécessaire pour les empêcher de chavirer. Ils acheverent heureusement, quoiqu'avec peine, leur navigation. Quand ils débarquerent dans la nouvelle ville, les habitans les reçurent avec beaucoup d'amitié & leur montrèrent les maisons de leurs Rois & de leurs principaux personnages qui habitent ce district. Il y en avoit ce-

pendant peu qui fussent ouvertes, car alors les Insulaires avoient transporté leur résidence dans les champs de riz, pour défendre la récolte contre les oiseaux & les singes, qui la détruiroient sans cette précaution. Lorsque leur curiosité fut satisfaite, ils louèrent pour deux roupies & quatre schelings, un grand bateau à voile qui les ramena au vaisseau assez à temps pour le dîner qui étoit composé d'un petit chevreuil pesant seulement quarante livres, qui avoit été acheté la veille, & qui se trouva très-bon & très-succulent.

Nous allâmes à terre le soir pour voir s'il n'étoit rien arrivé à ceux de nos gens qui faisoient de l'eau & du bois, & nous apprîmes qu'on leur avoit volé une hache. Si nous avions toléré cette faute, nous aurions encouragé les Insulaires à en commettre d'autres de la même espèce. Sur-le-champ nous nous adressâmes au Roi qui, après quelque altercation, promit que la hache seroit rendue le lendemain. Il tint parole; car elle nous fut rapportée par un homme qui prétendit que le voleur, craignant d'être découvert, l'avoit apportée secrètement la nuit & laissée dans sa maison.

Nous continuions à acheter deux ou trois cents livres de tortues par jour, outre des volailles & d'autres provisions; & le soir du 13, ayant presque achevé de faire notre eau & notre bois, M. Banks alla à terre pour prendre congé du Roi, à qui il avoit donné plusieurs baga-

~~1771.~~ 1771. telles en présent, & en quittant Sa Majesté il lui offrit deux mains de papier qu'elle reçut gracieusement. Dans une longue conversation qu'ils eurent ensemble, le prince demanda pourquoy les Anglois ne relâchoient pas sur l'isle, comme ils le faisoient autrefois. M. Banks répondit qu'il pensoit que c'étoit parce qu'il n'y avoit pas assez de tortues, & que puisque un seul vaisseau ne pouvoit pas s'en approvisionner, il ne falloit pas s'attendre à y en voir arriver un grand nombre. Pour suppléer à ce défaut, il conseilla au Roi de nourrir du bétail, des buffles & des moutons, projet qu'il ne parut pas fort disposé à adopter.

Nous étions prêts, le 14, à remettre en mer; nous avions à bord une bonne provision de rafraichissemens que nous avions achetés des naturels du pays, & qui consistoit en tortues, volailles & poisson; en dains de deux especes, les uns gros comme des moutons, les autres aussi petits que des lapins; en noix de coco, fruits du plane, citrons & autres végétaux. Il falloit pourtant manger les dains tout de suite, car nous ne pouvions gueres les conserver en vie plus de vingt-quatre heures après les avoir embarqués. Nous achetâmes ces denrées principalement avec des piaîtres Espagnoles; les naturels du pays sembloient attacher peu de valeur aux autres choses; de sorte que nos gens, qui avoient une permission générale de commercer, furent obligés à leur

grand désavantage, de substituer à l'argent, de ~~vieilles chemises & d'autres articles.~~ 1771. Le matin du 15, nous levâmes l'ancre avec une brise légère du N. & nous remîmes en mer. Le cap Java, d'où je pris mon point de départ, gît au 6^d 49^m de latitude S. & au 253^d 12^m de longitude O. L'isle du Prince, où nous séjourâmes environ dix jours, est appelée *Pulo Selan* dans la langue Malaïse, & *Pulo Pancitan* dans celle des habitans. C'est une isle située à l'embouchure occidentale du détroit de la sonde; elle est couverte de bois, & on en a défriché une très-petite partie; il n'y a point de hauteur remarquable; cependant les Anglois donnent à la petite éminence placée vis-à-vis du lieu de notre débarquement, le nom de *Pic*. Les vaisseaux de l'Inde de plusieurs nations, sur-tout ceux d'Angleterre, y relâchoient souvent; mais ils l'ont abandonnée, dans ces derniers tems, parce qu'on dit que l'eau y est mauvaise, & ils touchent à la petite isle nord qui gît sur la côte de *Suinatra*, en-dehors de l'entrée orientale du détroit, ou à la nouvelle baie, qui n'est située qu'à quelques lieues de l'isle du Prince, quoiqu'on ne puisse pas se procurer à l'une ou l'autre de ces deux relâches, une quantité considérable de rafraîchissemens. Tout considéré, l'isle du Prince est préférable aux deux dont on vient de parler; l'eau n'est saumâtre que dans la partie inférieure du ruis-

~~Le premier~~seau, en remplissant les futailles plus haut, on
1771 la trouvera excellente.

Le premier, le second, & peut-être le troisieme vaisseau qui arrivent sur cette isle dans la saison, peuvent s'y procurer assez de tortues; mais ceux qui y vont ensuite n'en trouvent plus que de petites. Celles que nous achetâmes étoient des tortues vertes, & nous les payâmes, les unes dans les autres, un demi-pence ou trois farthings la livre. Elles n'avoient ni graisse ni beaucoup de faveur; nous conjecturâmes que cela provenoit de ce qu'elles s'étoient traînées long-tems sans nourriture dans une eau saumâtre. Les poules y sont grosses & nous en achetâmes une douzaine pour une piastre Espagnole, c'est-à-dire à raison d'environ cinq pences la piece. Les petits chevreuils nous couterent deux pences chacun, & les plus gros, dont on ne nous apporta que deux, une roupie. On peut acheter des naturels du pays, plusieurs especes de poisson que nous trouvâmes à assez bon marché. Nous payâmes les noix de coco choisies, une piastre le cent, & nous en avions cent trente pour la même somme en les prenant sans les trier. Nous y trouvâmes des fruits du plane en grande abondance; nous y fîmes aussi provisions de quelques pommes de pin, de melons d'eau & de citrouilles, de riz dont la plus grande partie étoit de l'espece qui croît sur les montagnes & dans les terrains fecs, d'ignames & d'au-

tres végétaux, que nous obtinmes tous à un prix très-raisonnable.

1771.

Les habitans sont javans, & leur rajah est sujet du sultan de *Bantam*. Leurs usages ressembloient beaucoup à ceux des Indiens des environs de *Batavia*; mais ils paroissent être plus jaloux de leurs femmes; car, pendant tout le tems de notre séjour, nous n'en avons jamais vu qu'une, qui se déroba à notre vue en fuyant dans le bois. Ils professent la religion mahométane; je crois pourtant qu'il n'y a point de mosquée dans toute l'isle. Nous étions parmi eux pendant la fête que les Turcs appellent *Ramadan*; ils sembloient l'observer avec beaucoup de rigueur, car aucun d'eux ne vouloit ni manger ni même mâcher du bétel avant le coucher du soleil.

Ils se nourrissent à-peu-près des mêmes alimens que les Indiens de *Batavia*, & ils mangent en outre les noix du palmier appelé *Cyas Circinalis*, qui rendirent malades plusieurs de nos gens sur la côte de la *Nouvelle-Hollande*, & empoisonnerent quelques-uns de nos cochons.

En remarquant que cette noix faisoit partie de leur nourriture, nous leur demandâmes par quels moyens ils la privoient de sa qualité vénéneuse. Ils nous dirent qu'ils la coupoient d'abord en tranches minces qu'ils faisoient sécher au soleil, & qu'ils laissoient ensuite tremper dans de l'eau douce pendant trois mois;

1771. qu'après cette opération ils en exprimoient l'eau & les sechoient au soleil une seconde fois ; mais nous apprîmes qu'ils ne mangent ce fruit que dans les tems de disette , & qu'ils le mêlent avec le riz , afin que leur provision de cette dernière denrée dure plus long-tems.

Les maisons de leurs villes sont portées sur des colonnes ou poteaux élevés de quatre ou cinq pieds au-dessus de terre ; il y a sur ces poteaux un plancher de cannes de bambou , qui sont placées à quelque distance l'une de l'autre , de manière qu'elles admettent librement l'air par en-bas ; l'enceinte est aussi de bambous entrelassés en forme de claie , & mêlés de petits bâtons portant perpendiculairement sur les poutres qui forment la charpente du bâtiment : le toit est incliné & la maison est si bien couverte de feuilles de palmier , que la pluie & le soleil n'y peuvent pas pénétrer. Ce bâtiment est construit sur un terrain qui forme un quarré-long. La porte est au milieu d'un des côtés ; & entre cette porte & l'extrémité de la maison à gauche , il y a une fenêtre ; à chacun des deux murs du bout est une cloison qui se prolonge vers le milieu , & qui , si elle étoit continuée jusqu'à l'autre , couperoit la maison dans toute sa longueur en deux parties égales , mais elle est interrompue au milieu , de sorte que l'entre-deux se trouve vis-à-vis de la porte. Chaque partie de la maison , à droite & à gauche de la porte , est donc partagée en deux chambres , qui ont

une ouverture sur le passage de la porte à la muraille du côté opposé. Les enfans couchent dans celle qui est à main gauche près de la porte ; on donne aux étrangers l'usage de celle qui lui est opposée à main droite ; le maître & sa femme occupent la partie intérieure à main gauche , & la quatrième enfin , opposée à celle-ci , sert de cuisine. Les maisons des pauvres & des riches ne different entr'elles que par la grandeur ; il faut en excepter seulement le palais du Roi & la maison d'un homme qui s'appelle *Gundang* & qui , par les richesses & l'autorité , est le premier personnage après le Roi ; les parois de ces deux habitations sont de planches , au lieu de la palissade de bâtons & des bambous.

Comme les habitans sont obligés de quitter la ville , & de vivre dans les champs de riz à certaines saisons , afin de défendre leurs récoltes des oiseaux & des singes , ils y construisent des cabanes pour ce tems-là. Elles sont bâties exactement comme les maisons de la ville ; elles sont seulement plus petites & élevées de huit ou dix pieds au-dessus de terre , au lieu de quatre.

Le caractère de ce peuple , autant que nous avons pu le connoître , n'est pas méchant. Ils mirent de la bonne-foi dans leur commerce avec nous ; mais , ainsi que tous les autres Indiens & les marchands détailliers de poisson à Londres , ils demandoient pour leurs marchandises deux ou trois fois autant qu'ils vouloient

1771. nous les vendre. Comme un grand nombre d'Insulaires apportoit au marché sa petite provision, & qu'il auroit été difficile d'acheter leurs denrées par petites parties, ils trouverent un expédient très-commode qui nous satisfaisoit tous ; ils rassembloient toutes les denrées d'une même espèce, les fruits du plantain, par exemple, ou les noix de coco, & quand nous étions convenus du prix de ce tas, ils partageoient entr'eux, en proportion de ce que chacun avoit fourni, l'argent que nous en donnions : ils changeoient quelquefois notre argent en nous donnant deux cents quarante *doits*, montans à cinq schelings, pour une piastra Espagnole, & quatre-vingt-seize montant à deux schelings pour une roupie du Bengale.

Ils parlent tous la langue Malaïse, quoiqu'ils en aient une particulière différente du Malais & du Javan. Ils donnent à la leur le nom de *Catta Gunning*, la langue des montagnes, & ils disent qu'elle est en usage sur les montagnes de *Java*, d'où leur tribu sortit originellement pour passer à la *Nouvelle-Baie* & ensuite dans l'endroit où ils sont aujourd'hui ; parce qu'ils furent chassés de leur premier établissement par les tigres qu'ils trouverent en trop grand nombre pour les détruire. J'ai déjà observé que les natifs de *Java* parlent différens dialectes dans les diverses parties de leur île, & lorsque je dis que l'idiôme de ce peuple est différent du *Javan*, c'est-à-dire, qu'il n'est pas

le même que celui qu'on parle à *Samarang*, place qui n'est éloignée que d'une journée de la résidence de l'Empereur de *Java*. Voici une liste de quelques mots des trois langues de *l'Isle du Prince*, de *Java* & de *Malacca*. 1771

FRANÇOIS ISLE DU PRINCE. JAVAN. MALAIS.

un homme,	jalma,	oong la-	oran lacki
		nang,	lacki.
une femme,	becang,	oong wa-	parampu-
		dong,	an.
un enfant,	oroculata-	lari,	anack.
	cke,		
la tête,	holo,	undafs,	capalla.
le nez,	erung,	erung,	edung.
les yeux,	mata,	moto,	mata.
les oreilles,	chole,	cuping,	cuping.
la dent,	cutock,	untu,	ghigi,
le ventre,	beatung,	wuttong,	prot.
le derriere,	ferit,	celit,	pantat.
la cuisse,	pimping,	poopoo,	paha.
le genou,	hullootoor	duncul,	lontour.
la jambe,	metis,	fickil,	kauki.
un clou,	cucu,	cucu,	cucu.
une main,	langan,	tangan,	tangan.
un doigt,	romolan-	jari,	jaring.
	gan,		

J'ai choisi les noms des différentes parties du corps, dans ce vocabulaire des langues de

trois pays si voisins les uns des autres , parce
 1771. qu'il est facile de les apprendre d'un peuple
 dont on ignore entièrement l'idiôme , & parce
 qu'étant les expressions des premiers objets
 auxquels on donne des noms , ils paroissent
 être la partie principale du tissu originaire du
 langage. Il est très-remarquable que le Malais ,
 le Javan & l'idiôme de l'isle du Prince ont des
 mots qui , s'ils ne sont pas exactement sembla-
 bles aux mots correspondans dans la langue
 des isles des mer du sud , dérivent manifeste-
 ment de la même origine , ainsi qu'on le verra
 par la table suivante.

FRANCOIS. MER DU MALAIS. JAVAN. ISLE DU
 SUD. PRINCE.

<i>un ail,</i>	matta,	mata,	moto,	mata,
<i>manger,</i>	maa,	macan,	mangan,	
<i>boire.</i>	cinu,	menum,	gnumbe,	
<i>tuer,</i>	matte,	matte,	matte,	
<i>un pou,</i>	outou,	coutou,		
<i>la pluie,</i>	euwa,	udian;	udan,	
<i>canne de</i>	owhe,			awe.
<i>bambou,</i>				
<i>la poitrine,</i>	eu,	foufou,	foufou,	
<i>un oiseau,</i>	mannu,		mannu,	man-
<i>un poisson,</i>	eyca,	jean,		nuck.
			iwa;	
<i>le pied,</i>	tapao,		tapaan,	

une écrevisse-tooura, udang, urang,
 se de mer,
 ignames; eefwhe, ubi, urve,
 enterrer, etannou, tannam, tandour,
 une mosqui-enammou, gnammack,
 te,
 se gratter, hearu, garru, garu,

1771

FRANÇOIS. MER DU MALAIS. JAVAN. ISLE DU
 SUD. PRINCE.

racines de taro; tallas, talas,
 coco,
 intérieur des uta, utan,
 terres,

Cette ressemblance est sur-tout remarquable dans les mots qui expriment les nombres, ce qui semble d'abord prouver que les sciences de ces différens peuples ont une origine commune. Mais les noms des nombres dans l'isle de *Madagascar*, ont quelque rapport avec tous ceux-ci; ce qui est un problème encore plus difficile à résoudre. La table suivante montrera que les mots qui expriment les nombres sont en partie communs à tous ces pays; elle a été dressée par M. Banks, à l'aide d'un esclave nègre, né à *Madagascar*, qui étoit à bord d'un vaisseau Anglois à *Batavia*, & qu'on lui envoya pour satisfaire sa curiosité sur le sujet.

~~FRANÇOIS~~ FRANÇ. SUD. MALAIS. JAVAN. ISLE DU MADAGASCAR.
1771.

<i>un</i> ,	tahie,	fatou,	figi,	hegie,	isse.
<i>deux</i> ,	rua,	dua,	lorou,	dua	rua.
<i>trois</i> ,	torou,	tiga,	tullu,	tollu,	tellou.
<i>quatre</i> ,	haa,	ampat,	pappat,	opat,	effats.
<i>cinq</i> ,	reina,	lima,	limo,	limah,	limi.
<i>six</i> ,	wheney,	annam,	nunnam,	gunnap,	enc.
<i>sept</i> ,	hetu,	tudju,	petu,	tudju,	titou.
<i>huit</i> ,	waru,	delapau,	wolo,	delapan,	walon.
<i>neuf</i> ,	jva,	fembilan,	fongô,	falapan,	fivi.
<i>dix</i> ,	ahouroa,	fapoulou,	fapou-	fapou-	tourou.
			lou,	lou,	

Il y a dans la langue de *Madagascar* d'autres mots ressemblans à ceux qui désignent la même chose dans la Malais. Le nez, dans ce dernier idiôme, est appelé *erung*, & à *Madagascar*; *ourou*; *lida*, la langue est nommée *lala*; *tangan*, la main, *tang*; & *tania*, la terre, *taan*.

La ressemblance qui se trouve entre la langue des Indes orientales & les isles de la mer du sud, fait naître relativement à la population de ces pays, des conjectures qui ne peuvent pas s'appliquer aisément à *Madagascar*. Les habitans de cette isle & les Javans semblent être d'une race différente; le *Javan* est d'une couleur olive & a les cheveux longs; le natif de *Madagascar* au contraire est noir & sa tête n'est pas couverte de cheveux, mais de laine; cette distinction

distinction ne prouve peut-être pas , autant qu'il le paroît d'abord , que leurs aucêtres ne sont pas communs. Il ne paroît pas moins difficile de rendre raison de la différence qu'on remarque entre un Anglois & un François , par la seule différence de situation locale , que de celle qu'on observe entre les naturels de *Java* & les insulaires de *Madagascar* : cependant on n'a jamais supposé que la population de l'Angleterre & de la France n'a pas une origine commune. Si un homme & une femme indigènes de la Grande-Bretagne s'épousent dans leur pays , & qu'ensuite ils choisissent pour demeure nos établissemens des isles d'*Amérique* , les enfans qui en naîtront auront le teint & le tour du visage qui distinguent les Créoles ; s'ils reviennent ensuite dans leur patrie , les enfans qu'ils y feront ne porteront point ces marques caractéristiques. Si l'on dit que l'imagination de la mere frappée de différens objets extérieurs imprime à son enfant pendant sa grossesse , les traits & la couleur des habitans du pays où elle vit , cette explication souffrira autant de difficultés d'après les seuls principes de la physique que celle qu'on tire de la différence d'origine ; car on ne voit pas davantage comment une simple idée , reçue dans l'imagination de la mere , peut changer la forme corporelle de son enfant , que comment la simple situation locale peut y apporter des différences. On fait que les habitans du petit

1771. espace qui comprend d'Angleterre & l'Irlande, nés à la distance de deux à trois cents milles les uns des autres, sont distingués par des traits qu'on appelle physionomie Ecoissoise, Galloise, Irlandoise. Ne peut-on pas supposer raisonnablement qu'il y a dans la nature des qualités qui agissent fortement comme causes efficientes, & qu'on ne connoît par aucune des cinq manieres de percevoir que nous appellons sens ? un sourd qui voit vibrer une corde de harpe, lorsqu'en soufflant dans une flûte, à une certaine distance on produit des sons harmoniques de celui que rend la corde, fera témoin d'un effet dont il ne pourra pas mieux concevoir que la cause existe dans la flûte où l'on a soufflé, que nous ne concevons que la différence physique des divers habitans du globe, provient uniquement de leur situation locale, & il ne peut pas plus se former une idée de la cause elle-même dans le premier cas, que nous dans le second. Ce qui lui arrive alors, parce qu'il n'a que quatre sens au-lieu d'en avoir cinq, peut, relativement à plusieurs phénomènes de la nature, nous arriver, parce que nous n'en avons pas six ou un plus grand nombre.

Il est possible que les connoissances de l'ancienne Egypte, prenant deux routes, l'une, à travers l'Afrique, & l'autre, à travers l'Asie, aient répandu dans ces pays divers mots, & sur-tout ceux qui désignent les nombres, qui

ont pu devenir ainsi partie de la langue de différens peuples qui n'ont jamais eu de communication entr'eux. 1771.

Nous forçons de voiles pour arriver au cap de *Bonne-Espérance*, mais les germes de maladie que nous avions pris à *Batavia*; commencèrent à se manifester en dysenteries & en fièvres lentes, avec les symptômes les plus menaçants. Craignant que l'eau que nous avions faite à l'*Isle du Prince* ne contribuât en partie à cet effet, nous la mêlions avec du jus de citron; & pour purifier l'air, nous lavâmes avec du vinaigre toutes les parties du vaisseau entre les ponts. M. Banks étoit au nombre des malades, & nous désespérâmes pendant quelque tems de sa vie. Nous nous trouvâmes bientôt dans la situation la plus déplorable, notre bâtiment n'étoit qu'un hôpital, dans lequel ceux qui pouvoient se traîner étoient en trop petit nombre pour servir les malades retenus sur les cadres; & nous avions presque tous les jours un mort à jeter à la mer. Dans l'espace d'environ six semaines, nous perdîmes M. Sporing, qui étoit à la suite de M. Banks; M. Parkinson, son peintre d'histoire naturelle; M. Green, l'astronôme; le contre-maître, le charpentier & son aide; M. Monkhouse, l'officier de poupe qui avoit lardé la bonnette quand le vaisseau échoua sur la côte de la *Nouvelle-Hollande*; notre vieux voilier & son aide; le cuisinier du bâtiment;

1771. le caporal des foldats de marine ; deux autres charpentiers ; un officier de poupe & neuf matelots ; c'est-à-dire , vingt-trois hommes , outre les fept qui étoient morts à Batavia.



C H A P I T R E XII.

Arrivée au Cap de Bonne-Efpérance. Quelques remarques fur la traversée de la Pointe Java à cet endroit. Description du Cap de Sainte-Helene & des Hottentots. Retour de l'Endeavour en Angleterre.

LEE 15 Mars , fur les dix heures du matin , nous mîmes à l'ancre en travers du cap , de *Bonne-Efpérance* par fept brasses , fond de vase. La pointe occidentale de la baie , appelée *Queue du Lion* ; nous restoit à l'O. N. O. , & le château au S. O. , à la distance d'environ un mille & demi. J'allai sur-le-champ rendre visite au gouverneur , qui me dit qu'on me fourniroit tout ce que produit le pays. Mon premier soin fut de chercher à terre un endroit convenable pour les malades qui n'étoient pas en petit nombre ; je trouvai bientôt une maison , dont le propriétaire convint avec moi du prix de deux schelings par jour pour le logement & la nourriture de chaque personne.

Pendant notre traversée depuis la pointe *Java* à cet endroit, nous avons fait très-peu de remarques qui puissent être utiles aux navigateurs : je vais cependant les rapporter telles qu'elles sont. Nous ne trouvâmes le vent alisé général sud-est qu'onze jours après avoir quitté la pointe *Java*, & durant cet intervalle, nous n'avancâmes pas plus de 5^d au sud, & 3^d à l'ouest, ayant des petites fraîcheurs variables, interrompues par des calmes, avec un tems brûlant & un air mal-sain, occasionnés probablement par le poids des vapeurs qu'amènent dans ces latitudes le vent alisé Est & les moussons ouest, qui souffloient dans ces mers à la saison de l'année où nous y étions. Le vent Est regne jusqu'au 10 ou 12^d S., & le vent ouest jusqu'au 6 ou 8^d : dans l'espace intermédiaire, les vents sont toujours variables & l'air est toujours mal-sain. Cela aggravoit certainement les maladies que nous avions prises à *Batavia*, & en particulier, la dyssenterie que les secours de la médecine ne soulageoient en aucune manière, de sorte que nous regardions comme un homme mort quiconque en étoit attaqué ; mais nous n'eûmes pas plutôt gagné le vent alisé, que nous ressentîmes ses effets salutaires ; il est vrai qu'alors nous jettâmes à la mer encore plusieurs de nos gens, mais nous les avions pris à bord dans un état si foible & si languissant, qu'il leur étoit presque impossible de recou-

~~1771.~~ vrer la santé. Nous soupçonnâmes d'abord
1771. que cette terrible maladie provenoit de l'eau
que nous avions prise à l'isle du *Prince* ou
des tortues que nous y avions achetées. Mais
il n'y a pas la moindre raison de croire que
cette conjecture fût bien fondée; car tous les
vaisseaux qui viennent de *Batavia* à la même
saison, souffrent également & quelquefois da-
vantage, quoique aucun d'eux ne touche sur
cette isle dans leur route.

Peu de jours après notre départ de *Java*,
nous vîmes des boubies autour du vaisseau
pendant plusieurs nuits consécutives, & comme
on sait que ces oiseaux vont se jucher le soir à
terre, nous en conjecturâmes qu'il y avoit
quelque isle dans les environs; c'est peut-être
l'isle de *Selam*, dont le nom & la situation
sont marqués très-diversément dans différen-
tes cartes.

La déclinaison de l'aiguille à la hauteur de
la côte occidentale de *Java*, est d'environ 3^d
O.; nous la trouvâmes la même sans aucune
variation sensible, dans la route ordinaire des
vaisseaux, jusqu'au 288^d de longitude O., &
au 22^d de latitude S.: elle augmenta ensuite
peu à peu; de sorte qu'au 295^d de longitude
& au 23^d de latitude, elle étoit de 10^d 20^m
O. Sept degrés de longitude & un de latitude
plus loin, elle augmenta de 2^d; à la même
distance plus loin à l'O., elle augmenta de
5^d; au 28^d de latitude & au 314^d de longitu-

de, elle étoit de $24^{\text{d}} 20^{\text{m}}$: au 29^{d} latitude & au 317^{d} de longitude ; elle étoit de $26^{\text{d}} 10^{\text{m}}$, & elle fut alors stationnaire pendant l'espace d'environ 10^{m} plus loin à l'ouest : mais au 34^{d} de latitude & au 333^{d} de longitude, nous l'observâmes deux fois à $28^{\text{d}} \frac{1}{4}$ O. ; ce fut la plus grande variation où elle parvint ; car au $35^{\text{d}} \frac{1}{2}$ de latitude, & au 337^{d} de longitude, elle étoit de 24^{d} , & elle continua ensuite à diminuer peu à peu, de sorte qu'à la hauteur du *cap des aiguilles*, elle étoit de $22^{\text{d}} 30^{\text{m}}$, & à la baie de la *Table* de $20^{\text{d}} 30^{\text{m}}$ O.

Quant aux courants, nous ne les avons trouvés considérables qu'en approchant du méridien de *Madagascar* ; car après que nous eûmes atteint le 52^{d} de longitude de la pointe *Java*, nous reconnûmes, par observation, que notre erreur en longitude n'étoit que de deux degrés ; différence que nous avions trouvée exactement la même lorsque nous n'avions encore fait que dix-neuf degrés. Cette erreur pouvoit provenir de différentes causes : d'un courant portant à l'ouest ; de ce que nous n'avions pas assez alloué dans nos calculs à la dérivation causée par l'action de la mer, sur laquelle nous naviguions, & peut-être enfin, d'une faute commise en prenant la longitude de la pointe *Java*. Si cette longitude est fautive, il faut en attribuer l'erreur à l'imperfection des cartes dont j'ai fait usage pour rapporter la longitude de *Batavia* à celle de

1771.

cet endroit ; car on ne peut pas douter que la longitude de *Batavia* ne soit bien déterminée. Après que nous eûmes dépassé le 307^d de longitude, les effets des courants ouest commencerent à être considérables ; car au bout de trois jours, notre erreur en longitude étoit de 1^d 5^m. La vitesse du courant augmentoit tellement la mesure que nous avançons à l'ouest, que pendant cinq jours consécutifs, après que nous eûmes découvert terre, nous dérivions au S. O. & au S. O. $\frac{1}{4}$ O. de vingt lieues toutes les vingt-quatre heures. Nous continuâmes à dériver ainsi jusqu'à ce que nous fûmes à soixante ou soixante-dix lieues du cap, où le courant portoit tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, quoique inclinant cependant vers l'ouest.


Après que les *boubies* nous eurent quittés, nous ne vîmes plus d'oiseaux avant d'arriver par le travers de *Madagascar*, ou au 27^d $\frac{3}{4}$ de latitude S., que nous aperçûmes un albatros, & depuis ce tems nous en découvrîmes tous les jours un grand nombre, ainsi que des oiseaux de plusieurs autres especes, & en particulier un qui étoit à-peu-près de la grosseur d'un canard, d'une couleur très-foncée, avec un bec jaunâtre. Ces oiseaux devinrent plus nombreux à mesure que nous approchâmes de la côte, & dès que les sondes ne rapporterent plus de fond ; nous vîmes des mouettes que nous continuâmes d'apercevoir

tant que nous fûmes sur ce banc qui s'étend ~~à la~~ à la hauteur du *Cap des Aiguilles*, à la distance 1771. de quarante lieues, & qui a cent soixante lieues de long sur la côte, à l'est du Cap *Falfe*. On ne connoît pas exactement l'étendue de ce banc. Il est cependant utile pour servir de direction aux vaisseaux & leur apprendre quand il faut gouverner vers la côte pour arriver à terre.

Pendant notre séjour au Cap, le *Houghton*, vaisseau de l'Inde qui avoit perdu trente à quarante hommes pendant son séjour dans l'Inde, fit voile pour l'Angleterre, & quand il quitta le Cap, plusieurs personnes de son équipage étoient mortellement attaquées du scorbut. D'autres bâtimens qui n'étoient partis d'Angleterre que depuis un an, souffroient dans la même proportion; de sorte que notre état étoit beaucoup moins fâcheux après un voyage qui avoit duré trois fois plus longtemps.

Nous relachâmes au Cap jusqu'au 13. Avril, pour laisser à nos malades le tems de se guérir, prendre des provisions & faire au vaisseau & aux agrès plusieurs réparations nécessaires; je rembarquai alors tous les malades, dont plusieurs étoient encore en danger. Après avoir pris congé du gouverneur, je démarrai le 14, & je tins prêt à remettre à la voile.

Le *Cap de Bonne-Espérance* a été si souvent décrit, & il est si connu en Europe, que je ne

 parlerai que de quelques particularités qui sont omises ou mal exposées dans les autres relations.

Malgré tout ce qu'on a dit au contraire, nous n'avons point vu pendant notre voyage de pays qui présente un aspect plus désert, & qui dans le fait, soit plus stérile que le Cap. La péninsule formée au nord par la baie de la *Table*, & au sud par la fausse baie (*Falſe-Bay*), est composée de hautes montagnes entièrement nues & désertes; celle qui est par derrière à l'est, & qui forme une espèce d'isthme est une plaine d'une vaste étendue, où il n'y a presque autre chose qu'une espèce de sable léger, qui ne produit que de la bruyère, & qui n'est pas susceptible de culture. Tous les cantons qu'on peut cultiver & qui, relativement au tout, sont dans la proportion d'un à mille, sont plantés en vignobles, vergers & jardins, la plupart éloignés d'une distance considérable les uns des autres. On a aussi les plus grandes raisons de croire que dans l'intérieur du pays il n'y a pas une plus grande quantité de terres susceptibles de culture, en comparaison de celles qui sont stériles de leur nature; car les Hollandois nous ont dit qu'ils y avoient des établissemens éloignés de huit & même de vingt journées de chemin, c'est-à-dire, d'au moins neuf cents milles, d'où ils apportent des provisions au Cap; ce qui donne lieu de conclure qu'on ne peut pas en tirer

assez des environs pour la consommation de la ville. Pendant que nous y étions, un fermier qui résidoit dans la campagne, à quinze jours de distance de chemin, y arriva, & amena avec lui un jeune enfant. Nous en fûmes fort surpris, & nous lui demandâmes s'il n'auroit pas mieux valu le laisser entre les mains de son voisin. "Un voisin, répondit cet homme ! pour en trouver un, il faut faire cinq jours de marche. „ Surement un pays doit être fort stérile, quand ceux qui s'y établissent pour cultiver des denrées qu'ils puissent porter au marché, sont dispersés à une distance si considérable les uns des autres. Il est évident que le pays est par-tout dépourvu de bois ; puisqu'on y importe de *Batavia* presque tous le bois de charpente, & qu'on y dépense autant à se chauffer qu'à se nourrir. Nous n'avons point vu d'arbres de six pieds de haut, si ce n'est dans les plantations près de la ville, & les tiges qui n'étoient pas plus grosses, que le pouce, avoient des racines grosses comme le bras ou la jambe ; tant est funeste l'influence des vents sur la végétation, ce qui ne permet pas de douter de la stérilité du sol.

La seule ville que les Hollandois y aient bâtie, est appelée *Ville du Cap* à cause de sa situation : elle est composée d'environ mille maisons proprement construites en briques, & dont l'extérieur est ordinairement blanchi ; elles

1771. ne font pourtant couvertes que de chaume, car la violence des vents fud-est rendroient tout autre toit incommode ; embarrailant & dangereux. Les rues font larges , commodes & toutes coupées à angles droits. Il y a dans la rue principale un canal , fur chaque côté duquel eft plantée une rangée de chenes qui font affez bien venus & qui donnent un ombrage agréable : il y en a un fecond dans un autre endroit de la ville ; mais la pente des lits de ces canaux eft fi rapide , que les écluses ne font pas éloignées les unes des autres de plus de cinquante verges.


Les habitans hollandois y font proportionnellement en bien plus grand nombre qu'à *Batavia* , & comme la ville fe foutient principalement par l'abord des vaiffeaux étrangers , auxquels elle fournit des rafraichiffemens , chaque homme imite jufqu'à certain point les mœurs & les ufages de la nation avec laquelle il a le plus de commerce : cependant les femmes obfervent avec tant de fidélité la mode de leur pays , qu'elles ne fortent jamais fans une chauffe-rette que porte un domestique , afin de la placer fous les pieds de fa maîtrefse par - tout où elle s'affied. Cette pratique eft d'autant plus remarquable , que parmi ces chauffe-rettes il y en a très - peu qui contiennent du feu , que le climat rend tout-à-fait inutile.

Les femmes font en général très-belles , elles ont la peau blanche & fine , & un teint

qui annonce que leur constitution est saine , & qu'elles jouissent d'une parfaite santé. Elles sont les meilleures épouses du monde , en même-tems qu'elles sont bonnes maitresses de famille & excellentes meres ; il n'y a presque point de maisons qui ne fourmillent d'enfans. 1771.

L'air est infiniment sain au Cap : de sorte que presque tous ceux qui y arrivent malades d'Europe recouvrent la santé en peu de tems ; mais les maladies qu'on y apporte de l'Inde ne se guérissent pas si sûrement.

Malgré la stérilité naturelle du climat, l'industrie a fourni cette place de tout ce qui est nécessaire à la vie ; elle y a même répandu dans la plus grande profusion les commodités du luxe. Le bœuf & le mouton y sont excellents, quoique ces animaux soient originaires du pays. Les vaches y sont plus petites que les nôtres ; leur taille est plus élégante , & elles ont des cornes beaucoup plus longues & plus écartées. La toison des moutons est une substance mitoyenne entre la laine & le poid ; & ils ont des queues d'une grosseur énorme ; nous en avons vu quelques-unes qui pesoient douze livres , & on nous a dit qu'il y en avoit de beaucoup plus fortes. Ils font avec le lait de vache un très-bon beurre , mais le fromage est fort inférieur au nôtre. Il y a des chevres qu'on ne mange jamais , des cochons & beaucoup de volailles. On y trouve aussi des lievres exactement semblables à ceux d'Europe , des

 gazelles de plusieurs especes ; des cailles de deux
1771. fortes, & des outardes qui ont de la saveur,
mais point de fuc. Les champs produisent de
notre froment & de notre orge, & l'on cultive
dans les jardins tous nos végétaux & nos fruits,
outre ceux du plane, les goyaves, les jambos
& quelques autres fruits de l'Inde, mais qui
ne sont pas trop bons ; les fruits du plane en par-
ticulier sont très-mauvais, & les goyaves ne
sont pas plus grosses que les groseilles. Les
vignobles donnent encore des vins de plusieurs
fortes inférieurs à plusieurs de ceux d'Euro-
pe, si l'on en excepte celui de Constance,
dont le véritable ne se fait que sur un seul
canton, à environ dix milles de la ville. Il
y a un autre vignoble tout près ; où l'on fait
du vin qu'on appelle du même nom, mais qui
est fort au-dessous du premier.

Les étrangers prennent leur logement &
leur table chez quelques habitans ; & l'on trou-
ve plusieurs maisons toujours prêtes à les re-
cevoir. En payant de cinq à deux schelings
par jour, on leur fournit tout ce qui leur est
nécessaire. On peut louer des voitures pour
vingt-quatre schelings par jour, & des che-
vaux pour six ; mais on n'est pas souvent tenté
de s'en servir. Il n'y a point de fetes ni de
divertissemens publics : ceux que donnent les
particuliers, & auxquels les étrangers d'un cer-
tain rang sont toujours admis, étoient suspen-

pus par une épidémie de rougeole pendant notre séjour au Cap.

1771.

A l'extrémité de la rue haute, la Compagnie a un jardin qui a environ deux tiers de mille de long; il est partagé par des allées qui se coupent à angles droits, & qui sont plantées de chênes taillés en palissades, excepté dans l'allée du milieu où on les laisse croître de toute leur hauteur: ces arbres produisent un ombrage agréable, & qui est recherché avec d'autant plus d'empressement qu'excepté les plantations des bords des deux canaux, il n'y a pas à plusieurs milles de la ville un seul arbre qui puisse donner de l'ombre. La plus grande partie de ce jardin est employée à la culture des légumes; mais il y en a deux petits carrés destinés à la botanique, où il ne paroît pas y avoir la moitié autant de plantes qu'il y en avoit lorsque Oldenland fit son catalogue. Au bout du jardin, on trouve une ménagerie qui renferme plusieurs oiseaux & quadrupèdes qu'on n'a jamais vus en Europe, & un en particulier appelé par les Hottentots *Coe-Doe*, qui est aussi gros qu'un cheval qui a de belles cornes spirales qu'on trouve quelquefois dans les cabinets d'histoire naturelle.

Nous n'avons guère appris que par ouï dire ce que nous savons sur les naturels du pays; car de toutes les habitations, où ils suivent leurs coutumes & leurs usages particuliers, il n'y en a aucune qui ne soit éloignée de plus de quatre

1771.

jours de marche de la ville ; ceux que nous avons vus au cap étoient tous serviteurs des fermiers Hollandois , occupés à prendre soin du bétail & aux autres travaux les plus vils. Ceux-ci sont en général d'une taille mince & plutôt maigres que gras ; mais ils sont d'une force, d'une vivacité & d'une activité remarquable. Leur taille est à-peu-près la même que celle des Européens , & quelques-uns ont six pieds de haut ; leurs yeux sont ternes & sans expression : ils ont la peau couleur de suie , ce qui provient sur-tout de la poussière qui est si fortement attachée à leur peau , qu'on ne peut pas distinguer la couleur de l'une d'avec celle de l'autre ; car je erois qu'ils ne se lavent jamais aucune partie du corps. Leurs cheveux frisent naturellement , non pas comme ceux des negres , mais en boucles pendantes d'environ sept ou huit pouces. Leur habillement consiste en une peau , qui est ordinairement celle d'un mouton , jetée sur leurs épaules ; les hommes portent en outre une petite poche à la ceinture , & les femmes un large tablier de cuir , l'une & l'autre attachés à une ceinture ou cordon qui est orné de verroterie & de petites pièces de cuivre. Les deux sexes ont des colliers & quelquefois des bracelets de grains de verre ; & les femmes entourent les chevilles de leurs pieds d'un cercle de cuir dur , afin de se défendre des épines dont le pays abonde par-tout : quelques-unes d'entr'elles ont des sandales faites de bois ou d'écorce ,

d'écorce, mais le plus grand nombre ne porte point de chauffures. 1771.

La langue des naturels du pays semble à peine articulée à un Européen ; elle est d'ailleurs distinguée par une singularité très-remarquable. Pendant qu'ils parlent, ils produisent un glouffement fréquent en appuyant la langue contre le palais ; ces glouffements ne paroissent avoir aucune signification, mais ils servent plutôt à marquer les divisions des phrases dans leurs discours. La plupart de ces Hottentots parlent Hollandois, sans que leur prononciation ait rien de particulier.

Ils sont tous d'une modestie qui va jusqu'à la stupidité : nous ne pouvions les engager qu'à très-difficilement à danser ou à parler entr'eux dans leur langue naturelle devant nous. Nous les avons cependant vu danser & entendu chanter : leurs danses sont alternativement emportées ou lentes à l'excès ; elles consistent quelquefois en mouvemens vifs & prompts avec des contorsions étranges de corps, & des sauts forcés en avant & en arrière, qu'ils font en croisant les jambes : elles sont quelquefois si peu animées que le danseur frappe seulement la terre d'un pied & ensuite de l'autre, sans changer de place & sans mouvoir aucune autre partie du corps. La mesure de leurs chansons est aussi tour à tour, comme leur danse, d'une lenteur ou d'une promptitude extrême.

Nous avons fait aux Hollandois plusieurs

1771. questions sur ces peuples : nous rapporterons les particularités suivantes d'après ce qu'ils nous ont dit.

Dans les limites des établissemens Hollandois , il y a plusieurs tribus d'Hottentots qui different beaucoup les unes des autres par leurs usages & leur maniere de vivre. Elles vivent cependant toutes en paix & en bonne intelligence , si l'on en excepte une qui est fixée à l'est , & dont les habitans , appelés par les Hollandois *Bosch men* , ne subsistent que de pillage ou plutôt de vol ; car ils n'attaquent jamais leurs voisins ouvertement , mais ils dérobent secrètement le bétail pendant la nuit. Afin de se défendre s'il leur arrive d'être découverts , ils sont armés de lances ou de zagayes & de fleches qu'ils empoisonnent de différentes manieres , les unes avec du suc de certaines herbes & d'autres avec le venin d'un serpent nommé *Cobra di Capelo*. Une pierre est aussi une arme très-formidable dans les mains de ces peuples ; car ils la lancent avec tant de force & de dextérité , qu'ils frappent plusieurs fois de suite & à cent pas de distance , un but de la largeur d'un écu. Pour se mettre à l'abri de ces voleurs , les autres habitans dressent des taureaux qu'ils placent autour de leurs villages pendant la nuit ; ces animaux à l'approche d'un homme ou d'une bête se rassemblent & s'opposent aux attaquans jusqu'à ce qu'ils entendent la voix de leurs maîtres qui les encouragent au combat ou qui les

rappellent, & dans ce dernier cas, ils obéissent avec autant de docilité qu'un chien. 1771.

Quelques-unes de ces nations connoissent l'art de fondre & de préparer le cuivre, qui se trouve probablement dans leur pays; & ils en font de grandes lames qu'ils portent comme des ornemens sur leur front. Plusieurs d'entr'eux savent aussi travailler des morceaux de fer qu'ils obtiennent des Hollandois, & en fabriquent des couteaux auxquels ils donnent une trempe supérieure à celle des couteaux qu'ils pourroient acheter.

Les chefs dont plusieurs possèdent de nombreux troupeaux de bétail, sont ordinairement couverts de peaux de lions, de tigres ou de zebres, auxquelles ils ajoutent des franges & d'autres ornemens de très-bon goût. Les deux sexes s'oignent souvent le corps avec de la graisse, mais ils ne se servent jamais de celle qui est rance & de mauvaise odeur, lorsqu'ils peuvent en avoir de la fraîche. Ils emploient ordinairement pour cela le suif de mouton & le beurre; ils préfèrent pourtant le beurre, qu'ils font en battant le lait dans une outre faite de la peau de quelque bête.

On nous a assuré que leurs prêtres donnent la bénédiction nuptiale en arrosant les époux de leur urine; mais les Hollandois nous ont tous dit que les femmes n'entortilloient jamais des boyaux de mouton autour de leurs jambes, comme quelques voyageurs l'ont dit, en ajou-

~~tant~~ tant qu'elles les mangeoient ensuite. Ils nous
1771. ont dit aussi qu'il étoit absolument faux que
la coutume de s'amputer un testicule fût générale
parmi les Hottentots ; mais ils sont convenus
que dans la tribu particulière qui connoît
l'art de fondre le cuivre , on trouvoit des hommes
qui avoient subi cette opération ; qu'ils passôient
pour les meilleurs guerriers , & surtout qu'ils
excellôient à lancer des pierres.

Nous avions grande envie de décider la
grande question agitée par les naturalistes , si
les femmes de ce pays ont ce tablier de chair
qui est appelé *sinus pudoris* : je vais rapporter
ce que nous en avons appris. Un grand nombre
de Hollandois & de Malais , qui avoient
reçu des faveurs de plusieurs Hotentotes , ont
nié positivement son existence ; un médecin
du cap nous a déclaré qu'il en avoit guéri plu-
sieurs centaines attaquées de maladies vénérien-
nes , & qu'il n'avoit jamais vu un seul de ces
tabliers , mais seulement deux appendices de
chair , ou plutôt de peau , tenant à la partie
supérieure des levres , & qui ressembloient en
quelque sorte aux tettes d'une vache , excepté
qu'elles étoient plates. Il ajouta qu'elles pen-
doient devant les parties naturelles , & qu'elles
étoient chez différentes femmes d'une longueur
différente ; que quelques-unes en avoient de
longues d'un demi-pouce , & d'autres de trois
ou quatre : qu'il imaginoit que c'étoit-là ce que
des écrivains avoient appelé , par exagération ,

un tablier , qui descendoit du bas ventre , assez bas pour que les parties naturelles n'eussent besoin d'aucun voile artificiel. 1771.

C'est tout ce que nous avons à dire du pays , de ses productions & de ses habitans. La baie est large , sûre & commode ; elle est ouverte à la vérité aux vents de N. O. ; mais ils y soufflent rarement avec force ; cependant , comme ils y élèvent quelquefois une grosse mer , les vaisseaux affourchent N. E. & S. O. , & portent un ancre à jet. Dans le N. O. , à l'ouverture de la baie , les vents S. E. y sont souvent violens , mais comme la direction de ce rumb porte hors de la baie , ils ne sont pas dangereux. Il y a près de la ville un quai en bois qui se prolonge à une distance convenable pour qu'on puisse y débarquer & embarquer commodément les marchandises. Des canaux conduisent de l'eau à ce quai , & plusieurs bateaux peuvent y en puiser en même tems. La Compagnie entretient plusieurs grandes chaloupes , chargées de porter des provisions aux vaisseaux qui sont dans le havre. La baie est défendue par un fort quarré , situé tout près de la greve , à l'est de la ville , & par plusieurs redoutes & batteries qui s'étendent le long de la côte des deux côtés du cap ; mais ces fortifications sont placées de façon qu'elles peuvent être canonnées par les vaisseaux , & qu'elles sont , en quelque manière , sans défense contre l'ennemi le plus foible qui les at-

1771. taqueroit par terre. La garnison est composée de huit cents hommes de troupes régulières, outre la milice du pays, dans laquelle sont compris tous les habitans en état de porter les armes. Ils ont des moyens de répandre en peu de tems, par des signaux; l'alarme dans toute la contrée, & la milice doit alors se rendre tout de suite à la ville.


Les François de l'isle de France, tirent de cette place du bœuf salé, du biscuit, de la fleur de farine & du vin. Les Hollandois leur ont fourni cette année 500,000 liv. de bœuf salé, 400,000 liv. de fleur de farine, 400,000 liv. de biscuit, & 1,200 *leagers* de vin.

Le 14, au matin, nous levâmes l'ancre, & nous sortîmes de la baie, & à cinq heures du soir nous mouillâmes au-dessous de *Penquin* ou de l'isle *Roben*; nous y restâmes pendant toute la nuit, & comme je ne pouvois pas faire voile le lendemain, faute de vent, j'envoyai un bateau dans l'isle pour y chercher quelques petits articles que nous avions oubliés de prendre au Cap. Dès que le bateau approcha de terre, les Hollandois avertirent l'équipage de ne pas débarquer s'ils ne vouloient pas s'exposer à des dangers; ils amenèrent six hommes armés de fusils, qui se présentèrent sur le rivage. L'officier qui commandoit à bord, ne croyant pas devoir risquer la vie de nos gens pour quelques choux dont nous avions besoin, s'en revint au vaisseau. Nous ne pûmes pas

d'abord expliquer pourquoi on avoit refusé de nous recevoir ; mais nous apprîmes ensuite que les Hollandois du Cap reléguent dans cette isle , pour un nombre d'années proportionné aux délits , les criminels qui ne méritent pas la mort ; ils les emploient comme esclaves à tirer dans des carrieres de la pierre à chaux qui , quoique rare sur le continent , est abondante en cet endroit ; que le Cap ayant refusé autrefois de donner des secours à un vaisseau Danois qui avoit perdu par les maladies une grande partie de son équipage , ce bâtiment avoit touché à cette isle , & qu'après s'être assuré de la garde ; il avoit pris à bord autant de criminels qu'il en avoit besoin pour la manœuvre jusqu'à son retour dans sa patrie. Nous en conclûmes que les Hollandois , afin d'empêcher à l'avenir de pareils enlevemens , avoient donné ordre à leurs gens de ne pas souffrir qu'aucun bateau étranger débarquât dans cette isle.

Le 25 , à trois heures après-midi , nous levâmes l'ancre avec une brise légère du S. E. , & nous remîmes en mer. Nous perdîmes , environ une heure après , notre maître , M. Robert Mollineux , jeune homme de beaucoup de talens , mais malheureusement adonné à l'intempérance , qui abrégé ses jours.

Nous continuâmes notre route sans qu'il nous arrivât rien de remarquable ; & le 29 au matin , nous traversâmes notre premier mé-

1771. ridien , après avoir fait le tour du globe dans la direction de l'est à l'ouest. Nous avions par conséquent perdu un jour , que nous rétablîmes dans nos calculs à *Batavia* , comme je l'ai déjà dit.

A la pointe du jour du premier de Mai , nous découvrîmes l'isle *Sainte-Hélène* , & à midi , nous mîmes à l'ancre devant le Fort *James*.

Nous y restâmes jusqu'au 4 pour nous rafraîchir. M. Banks profita de ce tems pour faire le tour de cette isle & visiter les endroits les plus remarquables,

Elle est située au milieu du vaste Océan Atlantique , à quatre cents lieues de distance de la côte d'Afrique , & à six cents de celle d'Amérique. C'est le sommet d'une montagne immense , s'élevant hors de la mer , qui , à peu de distance dans tous les environs , est d'une profondeur inconnue ; l'isle n'a pas plus de douze lieues de long & six de large.

On a toujours trouvé , sans exception , le siege des Volcans au sommet des parties les plus élevées des pays où ils existent. L'*Etna* & le *Vesuve* sont les terres les plus hautes de tous leurs environs ; l'*Hecla* est la montagne la plus élevée de l'*Islande* ; on rencontre souvent des Volcans au sommet des Andes de l'Amérique méridionale ; & l'on sait que le *Pic de Ténérife* est sur un feu souterrain. Ces Volcans sont encore allumés , mais il y a une quantité innombrable d'autres montagnes , qui portent

des marques évidentes d'un feu actuellement éteint , & qui l'est depuis les époques les plus reculées : il faut compter parmi celles-ci, *Sainte-Hélène*, où les inégalités du sol dans sa surface extérieure, sont manifestement des effets de l'affaissement de la terre ; car les côteaux opposés, quoique toujours séparés par des vallées profondes & quelquefois très-larges, présentent le même aspect & ont la même direction ; il n'est pas moins évident, d'après la nature des pierres, que l'affaissement de la terre dans ces endroits a été causé par un feu souterrain, car quelques-unes d'entr'elles, sur-tout celles du fond des vallées, sont brûlées jusqu'à être presque réduites en cendre. On en trouve qui ont de petites bulles, comme celles qu'on voit dans le verre mal fondu : & quoiqu'au premier coup d'œil, elles ne semblent pas avoir été exposées à l'action d'une grande chaleur, on reconnoitra, en les examinant plus attentivement, qu'elles contiennent de petits morceaux de corps étrangers, & en particulier de Marcaffites, qui ont cédé à la force du feu, quoiqu'elles n'y soient pas en assez grande quantité pour altérer le caractère extérieur de la pierre qui les renferme.

En approchant du côté sur le vent, nous appercevions un amas confus de rochers, bornés par des précipices d'une hauteur prodigieuse, & composés d'une espèce de pierre à moitié friable qui ne présentait aucun signe de vé-

1771.

gétation ; lorsqu'on la voit de plus près, l'isle ne promet pas davantage. En faisant voile le long de la côte, nous avançâmes si près de ces énormes piles de rochers ; qu'elles paroissent suspendues sur le vaisseau ; & l'idée terrible des effets de leur chute nous causoit presque de la frayeur. Enfin, nous apperçûmes une vallée appelée *Vallée Chappel*, qui ressemble à une large tranchée ; & dans cette vallée, nous découvrîmes la ville. Le terrain de la vallée est revêtu d'une herbe clair-semée ; mais les côtés sont aussi nus que les rochers qui gisent près de la mer. Tel est le coup d'œil que présente d'abord l'isle dans son état actuel de culture ; & il faut passer les premières collines avant qu'on trouve de la verdure dans les vallées, & qu'elles donnent quelques autres marques de fertilité.

La ville est située au bord de la mer, & la plus grande partie des maisons sont mal bâties ; l'église, qui n'a jamais été qu'un chétif édifice, est aujourd'hui en ruines, & la halle est à-peu-près dans le même état.

Tous les blancs sont Anglois, & comme la Compagnie des Indes Orientales, à qui l'isle appartient, ne leur permet pas de faire quelque trafic ou commerce pour leur propre compte, ils n'ont d'autre moyen de subsistance que de fournir des rafraîchissemens aux vaisseaux qui y touchent. Ils ne tirent pourtant pas de la terre des récoltes proportionnées à la fer-

tilité du sol & à la température du climat ; si elle étoit cultivée convenablement, elle pourroit produire tous les fruits & les végétaux de l'Europe & de l'Inde. Cette petite isle jouit des divers avantages des différens climats, car les choux palmistes qui croissent sur les plus hautes montagnes, ne peuvent point être cultivés sur les côteaux qui sont au-dessous, qui produisent le bois rouge & le gommier, arbres qui ne viennent point sur les endroits plus élevés ; & on ne trouve aucun de ces trois arbres dans les plaines qui, en général, sont couvertes de plantes d'Europe & des plus communes de celles des Indes.

Il y a peu de chevaux & on ne les entretient que pour la selle, de sorte que tout le travail se fait par des esclaves qui n'ont aucune des différentes machines que l'art a inventées pour les travaux de la campagne. Le sol n'est pas trop escarpé en plusieurs endroits pour les chariots, & dans ces lieux même on pourroit se servir de la brouette avec beaucoup d'avantage ; cependant il n'y en a pas une seule dans toute l'isle : tout se transporte d'un endroit à l'autre par des esclaves, ils ne connoissent pas même l'usage des hottes, mais ils portent tout sur leurs têtes. Ces esclaves sont en très-grand nombre, & on les tire de presque toutes les parties du monde ; ils semblent être fort misérables, épuisés par un mauvais traitement dont ils se plaignent sou-

1771, vent ; & je suis fâché de dire , que les exemples de cette barbarie font plus fréquens parmi mes compatriotes , que chez les Hollandois à qui on reproche , & peut-être avec raison , de manquer d'humanité à *Batavia* & au *Cap*.

Parmi les productions de cette isle , qui ne font pas en grand nombre , il faut compter l'ébène , quoique les arbres en soient presque perdus , & qu'on ne se rappelle pas de les y avoir vus en abondance ; on trouve souvent dans les vallées des morceaux de ce bois d'une belle couleur noire & d'une dureté presque égale à celle du fer ; cependant ils sont toujours si courts & si tortus , qu'on ne peut en faire aucun usage. On ne fait pas si cet arbre est le même que l'ébénier de l'isle *Bourbon* ou des isles adjacentes , dont les François n'ont encore publié aucune description.

On ne trouve que peu d'insectes dans cette isle , mais on voit sur le sommet des plus hautes montagnes une espèce de serpent qui est probablement depuis la première création des animaux au commencement du monde. En effet il est très-difficile de concevoir comment tout ce qui n'y a pas été déposé lors de la création , ou qui n'y a pas été apporté par l'industrie de l'homme , peut se rencontrer dans un endroit si séparé du reste du monde par des mers d'une immense étendue ; à moins qu'on n'admette l'hypothèse dont nous avons parlé dans une autre occasion , & qu'on ne suppose

que ce rocher est le reste d'une grande étendue de pays, qui s'est affaissé par quelque convulsion de la nature, ou qui a été englouti dans l'Océan. 1771.

Le 4 Mai, à une heure après-midi, nous sortîmes de la rade accompagnés du *Portland* vaisseau de guerre, & de douze bâtimens de notre Compagnie.

Nous continuâmes à faire voile avec cette flotte jusqu'au 10 au matin, lorsque m'apercevant que l'*Endeavour* marchoit beaucoup plus mal que tous les autres vaisseaux, & jugeant par cette raison que le *Portland* arriveroit probablement en Angleterre avant nous, je fis un signal pour lui parler. Le capitaine Elliot vint lui-même à bord, & je lui remis une lettre adressée à l'Amirauté, & une boîte qui contenoit les livres ordinaires du lock du vaisseau, & les journaux de quelques-uns des officiers. Cependant nous marchâmes de conserve jusqu'au 23 au matin, & nous perdîmes alors de vue tous les vaisseaux. M. Hicks, mon premier lieutenant, mourut vers une heure après midi, & le soir nous jettâmes son corps à la mer avec les cérémonies accoutumées. La maladie qui mit fin à sa vie étoit une consomption, & comme il en étoit attaqué lorsque nous partîmes d'Angleterre, on peut dire avec vérité qu'il fut mourant pendant tout le voyage, quoique son dépérissement fut insensible jusqu'à notre arrivée à Ba-

1771. *tavia.* Le lendemain, 24, je donnai sa place de lieutenant à M. Charles Clerk, jeune homme qui étoit fort en état de remplir cet emploi.

Nos agrès & nos voiles étoient alors en si mauvais état, que chaque jour nous effuyions quelque dommage. Nous continuâmes pourtant notre route sans accident jusqu'au 10, quand Nicolas Young; le même mouffe qui découvrit la *Nouvelle-Zélande* pour la première fois, apperçut terre, que nous reconnûmes ensuite être la pointe *Lizard*. Le 11, nous remontâmes le canal; le 12, à six heures du soir, nous dépassâmes le cap *Béachy*; à midi, nous étions en travers de *Douvres*; vers les trois heures, nous mîmes à l'ancre aux dunes, & nous allâmes à terre à *Déal*.

Fin du quatrième & dernier Tome.



T A B L E

D E S

C H A P I T R E S

Contenus dans ce quatrieme Volume.

VOYAGE DU . CAPITAINE COOK.

L I V R E III.

- CHAP. III. SITUATION *dangereuse* où se trouva
le vaisseau dans sa traversée de la Baie de la
Trinité à la rivière Endeavour. I
- CHAP. IV. Ce que nous fîmes sur la rivière En-
deavour pendant qu'on y radouboit le vaisseau.
Description du pays adjacent , de ses habitans
& de ses productions. 20
- CHAP. V. Départ de la rivière Endeavour. Des-
cription particulière du Havre où le vaisseau fut
radoubé , du pays adjacent & de plusieurs isles
près de la Côte. Traversée de la rivière Endea-
vour à l'extrémité septentrionale de la Nouvel-
le-Galles. Dangers de cette navigation. 67
- CHAP. VI. Départ de la Nouvelle-Galles méri-

TABLE DES CHAPITRES.

dionale. Description particulière du pays, de ses productions & de ses habitans. Petit vocabulaire de la langue de ces peuples & quelques observations sur les courans & les marées.	117
CHAP. VII. Passage de la Nouvelle-Galles méridionale à la Nouvelle-Guinée. Description de ce qui nous arriva en débarquant sur ce dernier Pays.	158
CHAP. VIII. Passage de la Nouvelle-Guinée à l'isle de Savu. Ce que nous fîmes dans cette isle.	176
CHAP. IX. Description particulière de l'isle de Savu, de ses productions & de ses habitans ; avec un vocabulaire de la langue qu'on y parle.	202
CHAP. X. Traversée de l'isle de Savu à Batavia. Récit de ce que nous y fîmes pendant qu'on redouboit notre vaisseau.	236
CHAP. XI. Description de Batavia & du pays adjacent ; de ses fruits, fleurs & autres productions.	262
CHAP. XII. Détails sur les habitans de Batavia & du pays adjacent, sur leurs mœurs, leurs coutumes & leur manière de vivre.	296
CHAP. XIII. Passage de Batavia au Cap de Bonne-Espérance. Description de l'isle du Prince & de ses habitans. Comparaison de la langue de ces Insulaires avec celle des Malais & des Javanais.	321
CHAP. XIV. Arrivée au Cap de Bonne-Espérance. Quelques remarques sur la traversée de la pointe Java à cet endroit. Description du Cap de Sainte-Hélène & des Hottentots. Retour de l'Endeavour en Angleterre.	340





600702421

625576291

